



**ON NE
FLEURIT PAS
LES TOMBES
AVEC DES**

CATHERINE MONCE

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

On ne fleurit pas les tombes avec des cactus

Catherine MONCE



Suspense

NOUVELLES
PLUMES

*ON NE FLEURIT PAS LES TOMBES
AVEC DES CACTUS*

CATHERINE MONCE

France Loisirs (2015)

9782298105292

On ne fleurit pas les tombes avec des cactus

Catherine MONCE



Suspense

NOUVELLES
PLUMES

Catherine Monce

**On ne fleurit pas
les tombes
avec des cactus**

Éditions de Noyelles

Je la suis des yeux, la petite dame en noir. Elle trotte d'un pas mal assuré, une azalée en fleurs serrée tout contre sa poitrine. Dans l'allée du cimetière, elle se dirige sans y penser. Ses jambes portent sa mémoire plus que sa tête, trop encombrée par les visages qui flottent dans son regard. Elle s'arrête devant une pierre tombale grise, propre. Elle pose doucement son azalée ; un pétale vole, léger comme une caresse. Elle sort de son cabas une pelle et une balayette. Elle enlève avec délicatesse la poussière et les feuilles mortes tombées du marronnier un peu plus loin. Le pétale aussi. Elle cherche des yeux la poubelle qui n'est plus à sa place et demeure indécise, la pelle dans la main, ne sachant que faire des souillures ramassées. Alors elle se baisse et arrache encore quelques herbes folles et disgracieuses qui ont poussé çà et là, parce que la vie continue. Mais la pelle est pleine et il lui faut trouver cette poubelle. Elle laisse son cabas sur la pierre froide et s'éloigne en fouillant de ses yeux plissés par l'effort les allées qui se succèdent. Pas de poubelle. Elle avise le marronnier et se dirige vers lui. Elle hésite. Après tout ce n'est qu'un peu de poussière et ce sont ses feuilles à lui. Elle vide sa pelle, passe sa balayette à l'intérieur ; elle nettoie de la paume de la main les poils noirs et tasse de sa chaussure plate le petit amas qui disparaît dans les graviers de l'allée, entre les racines de l'arbre impassible. Elle s'en retourne, du même pas, vers sa pierre tombale. Elle se signe d'un petit geste rapide de la main droite. Je devine à ses lèvres qui bougent la prière maintes fois répétée à un Père silencieux. Une larme lui échappe qu'elle ne prend pas la peine d'essuyer. Elle pose au bout de ses doigts un baiser qu'elle tend accompagné d'un sourire. Pour qui tout cet amour ? Un mari ? Un enfant ? Qu'importe. Je n'irai pas voir le nom sur la pierre tombale. Il n'appartient qu'à elle.

Depuis combien de temps ne me suis-je pas rendue dans ce cimetière ? Au moins dix ans. Et encore, aujourd'hui j'y viens à reculons, poussée par ma sœur. *Ce n'est pas si difficile d'aller au cimetière un jour de printemps*, m'a-t-elle dit pour finir de me convaincre après tout un laïus bien culpabilisant. Alors je suis là. Plantée entre la tombe de nos grands-parents paternels à ma droite et le columbarium à ma gauche où reposent les cendres de nos parents et de notre grand-mère maternelle. Notre grand-père avait souhaité que ses cendres soient dispersées sur un parterre de fleurs. J'ai failli penser que cette idée me paraissait la plus belle pour moi, mais je l'occulte bien vite de peur qu'on ne veuille me donner satisfaction plus tôt que prévu. Dans un endroit pareil, on ne sait jamais qui peut vous entendre penser. Et moi, j'aime trop la vie. Ce n'est pas qu'elle soit spécialement enivrante, surtout en ce moment. Mais bon, j'y tiens. J'espère l'avoir pensé assez fort pour qu'il n'y ait pas de malentendu. Par qui devrais-je commencer ? La visite à mes parents d'abord me semble plus convenable. Des vases sont accrochés au marbre de l'édifice. Un peu plus nombreux, je crois. Je lis à voix basse une gravure dorée, le prénom de ma mère. J'entends encore sa voix, un souffle, sur son lit d'hôpital : « *Tu es belle, ma fille.* » Ses derniers mots avant de s'éteindre dans la nuit. Je sais, ça fait un peu cliché, mais elle est partie comme elle a vécu ; sans bruit, aimante, le cœur tourné vers les autres, toujours. J'avais vingt ans, j'en ai trente-cinq aujourd'hui et je pleure sur son absence, pour lui demander pardon, encore, de ne pas avoir su assez l'aimer. J'avais vingt ans et ce n'est pas une excuse.

Il faut que je quitte cet endroit, vite. Reprendre le cours de ma vie. Ici, il n'y a rien que des stèles, des plantes assoiffées, des marronniers trop grands, des petites dames en noir. Je rejoins ma voiture. Une berline grise me bloque. Un homme en descend pour s'excuser. Il attend sa mère, je crois comprendre. Je lui souris et je patiente. Rien ne presse. Je n'avais pas remarqué que les marronniers étaient couverts de bourgeons. L'air est doux. Je vais chercher un hôtel en dehors de la ville. Être hébergée chez ma sœur et mon beau-frère n'est pas une bonne idée. Ils sont gentils, mon neveu et ma nièce adorables, mais j'ai besoin de calme. Les deux Castors Juniors sont de vraies tornades. Toujours pendus à leur *tatie préférée*. Facile, ils n'en ont qu'une et je ne les vois pas souvent. Ma petite sœur est heureuse. Elle

est ce qu'elle a toujours voulu être : une épouse et une mère au foyer, débordante d'activités diverses. Ça y est. Le type a rentré sa mère dans la voiture et démarre avec précaution. Le parking est bondé et les véhicules garés façon *Tetris*. Il va me falloir expliquer à ma sœur que je ne souhaite pas passer mes vacances chez elle. Cette situation promet d'être plus périlleuse que la sortie du parking ! Comme j'ai eu la riche idée de débarquer ici, en plein dans les congés scolaires, elle nous a préparé un planning d'enfer. Tout axé évidemment sur l'épanouissement de ses chers bambins. Piscine, vélo et l'incontournable pique-nique *puisque'ils ont prévu du beau temps*, patinoire, musées, et bien sûr poney-club. Le contact avec cet animal est tellement bénéfique et apaisant pour les enfants. Surtout qu'il n'est pas question d'avoir un animal en appartement. Pauvre bête. Pauvre de moi surtout ! Comment a-t-elle pu oublier que j'ai une peur viscérale des chevaux ? Et ce n'est pas une question de taille. Je n'arrive même pas à tenir la longe d'un shetland. Non, vraiment, il faut que je me sorte de ce guêpier. Elle et sa manie de tout régenter ! Depuis qu'elle est gamine, ma sœur a un sens de l'organisation qui n'a d'égal que sa crainte du vide. Elle n'est heureuse que lorsqu'elle est débordée. Débordée mais ordonnée. Tout mon contraire. Ma vie est un vrai chantier. Je commence plein de choses et ne finis rien. Sauf dans ma vie sentimentale où tout s'achève inexorablement par le même fiasco. Mon attrait pour les hommes mariés sans doute.

Me voilà déjà arrivée. Je réalise avec un certain effroi que je n'ai guère porté d'attention à la route. Il doit bien y avoir tout compte fait un ange qui veille sur moi. Ou sur les autres. Je tends la boîte à *Bip Bip* comme l'appelle ma nièce, gavée de dessins animés de toutes les époques, et le portail s'ouvre sur une petite copropriété très chic, très calme, très verte. Bref, très comme il faut. Je gare ma bétailière sur le parking visiteur, un peu en retrait pour ne pas faire tache dans ce paysage si clean. J'avance, légère, fière du devoir accompli. Je retournerai au pays des dames en noir dans une quinzaine d'années, pour fêter sous les marronniers mon petit demi-siècle d'existence. C'est vrai qu'elle est belle cette résidence avec ses jardinières incorporées aux terrasses, les cèdres bleus du parc, les jeux pour les enfants sous des marronniers ! Un coin de rêve pour s'enterrer. Je crois que je suis un peu jalouse mais je ne l'avouerai jamais. Troisième et dernier étage. L'ascenseur me ramène à mon point de départ, tout en douceur.

Impossible de me tromper de porte, Claire et son mari ont acheté tout l'étage. Pratique lorsqu'on revient pas franchement clair d'une soirée trop arrosée. Mais je ne pense pas que ce soit cette réflexion subtile qui les a motivés. Pas le genre de la maison. Je tente bêtement de défroisser mon trench-coat informe avant de sonner à la porte. Miracle ! Celle-ci s'ouvre avant même que je n'accomplisse mon geste. Et ma sœur apparaît, tout sourire.

« Je t'ai vu arriver par la fenêtre, vocalise-t-elle, très heureuse de son petit effet. Alors, ma Lili, pas trop pénible ?

— Ça peut aller. Où sont les monstres ? C'est bien calme ici.

— Les jumeaux sont chez nos voisins du premier. Leur petit dernier est dans la même classe qu'eux. Clotilde, la maman, les garde à déjeuner.

— Parfait, je réponds, alors on n'a qu'à aller manger en ville.

— Heu... non. On ne peut pas. »

Je sens dans le changement de ton de ma sœur comme une vague menace qui plane sur ma tête. Mais j'ai toujours eu beaucoup d'imagination.

« C'est que, vois-tu, Jean-Pierre a un ami médecin. Grande compétence et belle personne. » Ce n'est pas mon imagination, c'est mon instinct de survie qui me claironne dans les oreilles. « Et alors ? je demande un rien tendue.

— Et alors je l'ai invité à déjeuner avec nous, et puis à dîner aussi. Enfin, on ira manger une pizza en ville. Les enfants seront enchantés. Tu verras, c'est un garçon très bien. Il adore les jumeaux. C'est fou comme il aime les enfants pour un célibataire. »

Voilà, la bombe est lâchée. Claire fait volte-face et disparaît dans la cuisine, soulagée sans doute d'avoir tout dit en aussi peu de mots. Je savais en venant chez elle qu'elle tenterait une nouvelle fois de me mettre en présence d'un type à caser. Pardon, d'un homme bien sous tous rapports, prêt à envisager une relation sérieuse avec une jeune femme célibataire, situation similaire. Là, je m'égare. Je décide de ne pas répliquer. Je pars dans ma chambre, la ceinture de mon trench entre les jambes, les poils – le duvet – des bras légèrement hérissés. Elle est chez elle, elle invite qui elle veut. Faut vraiment que je me trouve un hôtel. Je ne suis là que depuis quatre jours. L'année dernière, elle avait attendu une semaine pour me mettre un divorcé

entre les pattes. Je m'étais sauvée deux jours après, furieuse. Je prends sur moi et après avoir ôté ma pelure, je la rejoins dans son antre. Elle fouette avec vigueur une pauvre mayonnaise innocente.

« Je sais que tu es furieuse, dit-elle sans quitter des yeux son bol, mais je me suis trouvée coincée. Jean-Pierre m'a téléphoné.

— Laisse tomber. Dis-moi plutôt si tu as besoin d'aide.

— Il reste les crevettes à décortiquer. J'ai fait un aïoli, sans ail. Jean-Pierre ne le digère pas.

— Un aïoli, sans ail ? Tu es bien consciente que c'est ridicule ? »

Nos regards se croisent et nous partons dans un rire fou, celui qui vous crampe le ventre et vous tire des larmes. Penchée sur mes crevettes, le souvenir de notre mère me revient.

« Maman riait pour un rien, comme nous. On tient sûrement ça d'elle. Tu as une belle famille, elle doit être heureuse pour toi.

— Tu peux avoir une famille toi aussi ! s'emporte soudain ma sœur. Tu n'es pas obligée d'avoir des enfants mais au moins un homme avec lequel partager ta vie. Je ne comprends pas. J'ai l'impression que tu ne fréquentes des hommes mariés que par peur de t'engager.

— Pitié ! Pas de psychologie au rabais, s'il te plaît ! Tu es ma petite sœur, pas mon Jiminy Cricket.

— Je te rappelle que nous n'avons que dix-huit mois de différence. Et je ne veux ni être ton psy ni ta conscience. Trop de boulot. Je dis simplement que tu ne peux pas avancer en te mettant des obstacles, constamment, toi-même.

— Y a pas comme un truc qui brûle ?

— Bon sang ! Le fondant ! »

Le fondant au chocolat ne fondra plus, mais il sent rudement bon. Claire le démoule, dépitée. Elle tente bien d'y enfoncer une lame de couteau mais elle ressort désespérément sèche.

« Tant pis, se désole-t-elle, vaincue mais pas pour longtemps. Je sais ! »

Elle plonge brusquement dans un placard qu'elle fouille avec frénésie. Elle en retire un paquet de préparation pour crème anglaise.

« Tu vois, avec ça en plus, il paraîtra moins sec ! » triomphe la ménagère rompue aux coups du sort.

Branle-bas de combat autour de la cuisinière, batterie de casseroles aux ordres et la guerre contre les étouffe-chrétiens est en passe d'être

gagnée !

La cuisine a retrouvé son calme et semble prête à figurer en bonne place pour la photo du mois dans l'un de ces magazines qu'affectionne ma sœur. Elle jette un coup d'œil sur la table de la salle à manger, jolie comme pour un dimanche où l'on reçoit belle-maman ; un autre sur la pendule, ciel ! déjà midi. Et le dernier s'attarde sur moi ou, devrais-je dire, *s'accroche* à moi avec l'envie de me déshabiller et pas seulement du regard. Mon regard à moi soutient le sien et tout ce que je porte. Elle soupire.

« Bon, eh bien on n'a plus qu'à attendre ces messieurs. Ils ne devraient plus tarder. »

Parfaite jusque dans le sens du timing, bruit de clés dans la serrure et entrée en scène des messieurs.

« Coucou, ma puce, c'est nous ! » chantonne Jean-Pierre pour le cas où sa femme aurait des doutes.

Tendre bisou dans le cou de sa parfaite épouse et application de deux bises sonores et viriles sur mes pauvres joues. Je manque de trébucher. Jean-Pierre n'est pas seulement un pharmacien, riche héritier de l'officine familiale, il est aussi taillé comme un rugbyman.

« Ben où sont les terreurs ? demande-t-il en arrachant de son ombre un échalas en jeans et blazer.

— Ils déjeunent chez Clotilde, avec Mathieu. Tu veux bien lâcher les épaules de ton ami et faire les présentations ? »

Sourire de soulagement de l'ombre muette envers sa libératrice. « Mesdames, je vous présente Marc-Antoine. Marc pour les intimes. Tu connais déjà ma chère femme et voici Lili, enfin Nathalie, la sœur de Claire. Dis donc, c'est drôlement calme ici. J'ai une de ces faims ! »

Monsieur un mètre quatre-vingt-dix-huit pour cent trente kilos a été mis au régime par sa femme. « *J'ai une de ces faims* » est donc devenue l'expression favorite du pauvre travailleur en perpétuelle hypoglycémie. Claire lance à Marc qui lui tend la main un « *pas de chichi, on se fait la bise* ». Du coup, il reste planté devant moi ne sachant plus quoi avancer, tête ou main, à cette parfaite inconnue que je suis. Je ne l'aide pas vraiment, tout absorbée par l'impression d'avoir déjà vu cette silhouette ; mais où ? On opte d'un commun accord tacite pour la poignée de main et on embraye dans le sillage de mon beau-frère en direction de la table.

« Nous vous avons préparé un grand aïoli, mais sans ail, s'excuse

Claire en m'incluant gentiment. Tu m'aides à porter les plats ? »

Je la suis docilement dans la cuisine.

« C'est bizarre, chuchote-t-elle, je n'ai pas le souvenir d'un garçon aussi timide. Remarque, à chaque fois qu'on s'est vus, les jumeaux étaient là. Ce sont eux qui devaient mettre l'ambiance. »

Pas de doute là-dessus, je pense pour moi-même toujours contrariée de ne pas savoir où j'ai bien pu rencontrer cet ostrogoth. Nous installons tant bien que mal les plats sur la table. Comme Jean-Pierre fait mine de se précipiter sur la mayonnaise, Claire l'interrompt et lui pose un bol devant l'assiette.

« Ça, c'est ta sauce ! Fromage blanc à zéro pour cent, moutarde, curry. Mais tu pourras manger un peu de fondant au chocolat. Exceptionnellement. »

Le colosse soupire. Et nous, on est privés d'ail, pourquoi ?

« *Le cimetière !* »

J'exulte ! Je viens enfin de me rappeler où j'avais vu ce type. Et je prends conscience que mon cri a quelque peu désarçonné l'assemblée. Jean-Pierre s'est arrêté de mâcher, Claire fronce les sourcils et Marc me regarde les yeux écarquillés. Miracle, il me sourit et débloque ses cordes vocales.

« C'est pourtant vrai ! C'est vous qui avez patiemment attendu dans le parking ! »

Silence incrédule de ma sœur et de son mari, yeux qui roulent de Marc à moi. Explication de texte d'un invité soudain bavard.

J'attendais ma mère sur le parking du cimetière complètement bondé. Et Nathalie, qui s'apprêtait à partir, a obligeamment patienté que ma mère arrive sans faire aucune réflexion. D'autres auraient hurlé, pas elle. »

Je m'aime. Claire et mon beau-frère reviennent à la vie. L'un reprend sa mastication, l'autre m'adresse un grand sourire. Je n'apprécie pas trop quand elle a ce sourire-là.

« Ma grande sœur peut avoir une patience d'ange, quand elle veut. Et ce n'est pas sa seule qualité. Je me demande d'ailleurs comment elle se trouve encore célibataire. »

Je fusille la traîtresse du regard et j'enchaîne d'urgence avec la première chose qui me vient à l'esprit, hélas.

« Vous avez de la famille, dans ce cimetière ?

— Lili ! Ce n'est pas très délicat ! » gronde la maîtresse de maison

faussement fâchée et très heureuse que j'entame la discussion, même avec une question aussi stupide. Marc se racle la gorge, un morceau de morue tiède au bout de la fourchette. « En fait, pas vraiment.

— Tu cherches une place ? » s'esclaffe Jean-Pierre qui décroche la palme du bon goût. Résigné, Marc pose sa fourchette et son morceau de morue froide sur le bord de son assiette. Ses yeux avec.

« Maman a découvert l'année dernière que la... la maîtresse de mon défunt père avait été enterrée dans ce cimetière. »

Tous les yeux tombent dans les assiettes.

« Depuis, maman vient tous les mois déposer un mini cactus sur sa tombe pour lui signifier qu'elle, elle est toujours en vie. »

Je veux rencontrer cette femme !

« Tous les mois ! s'étonne Claire en femme pratique. Ce n'est pas un peu excessif ?

— Pas quand on connaît ma mère. Elle est assez spéciale.

— Ben mon pauvre vieux, compatit Jean-Pierre, la bouche pleine, je comprends pourquoi tu es toujours célibataire. »

Deuxième palme du bon goût. Marc se tortille sur sa chaise et regarde son morceau de morue qui sèche dans l'assiette.

« Je suis fiancé. »

Claire s'étouffe silencieusement avec son haricot vert. Ma sœur reste classe en toutes circonstances et son mari profite de la confusion pour se resservir des pommes de terre. Feignant d'ignorer le regard noir de sa dulcinée à qui rien n'échappe, il enchaîne :

« T'es un petit cachottier, et depuis quand ? Avec qui ?

— Depuis un mois, à Béatrice, une visiteuse médicale. »

Je me demande combien de visiteuses médicales ont mis le grappin sur les médecins qu'elles visitent. Marc, en bon généraliste qu'il est, a donc tenu à rentrer dans les statistiques. Tant mieux pour lui et pour moi. Je jubile et me tourne vers ma sœur.

« Eh bien, nous avons des fiançailles à fêter. Le mariage est programmé ?

— Pas encore, me répond le pauvre garçon en se battant pour avaler son poisson caoutchouteux. Ma mère n'est toujours pas au courant. Elle a une piètre opinion des visiteuses médicales. »

Tu m'étonnes ! Sans doute ma sœur pense-t-elle que tout n'est pas perdu et que je serais un meilleur parti aux yeux de la maman. Je cherche encore pourquoi. À cet instant, je me dis que personne ne doit

trouver grâce aux yeux de la matrone et qu'aucune femme ne peut être assez bien pour son fils. Bien élevée, je garde pour moi mes réflexions et propose une deuxième tournée de légumes. Le repas reprend son cours. La douceur du dessert fait passer l'amertume des pensées silencieuses des convives. Sauf pour moi qui ne suis que légèreté. J'envisage même avec plaisir la pizza-party que ma sœur avait programmée. Je me demande si elle est toujours d'actualité. Je décide de prendre mes précautions et m'adresse directement au fiancé de l'ombre.

« Dites Marc, ça tient toujours le resto pizzas avec les jumeaux en prime ?

— Voyons Lili, les hommes ne sont pas au courant. J'ai seulement évoqué l'idée devant toi, comme ça, en l'air, bredouille la reine des petits arrangements entre amis.

— Une pizza ! En voilà une bonne idée, ma chérie ! s'écrie l'homme au régime.

— Ah ! que oui ! rebondit aussitôt mon ex-futur petit ami. Tout, plutôt que rester en tête à tête avec ma mère ! Et puis je les adore ces gosses. Ils sont comme une bouffée d'air frais. J'aime beaucoup ma mère. Une femme hors du commun. Mais avec le dégât des eaux chez moi, je suis coincé avec elle depuis plusieurs jours. Elle comprendra. »

Compte là-dessus, fils ingrat ! Je m'amuse beaucoup et ne pense plus du tout à déménager. Il me plaît ce garçon, même s'il confond *bouffée d'air frais* avec cyclone. Claire ne semble plus rien maîtriser et lance un timide : « *Le café, ici ou au salon ?* » Mais ces messieurs ont à faire et doivent partir. Ils prendront leur café en ville. J'ai complètement zappé ce qu'ils étaient censés faire ensemble. Très franchement, je m'en moque un peu. Beaucoup. J'ai rendez-vous avec Sôseki et son *Oreiller d'herbes*. Avant de m'enfermer dans ma chambre pour lire comme une ado fuyant le monde, il me faut aider ma sœur à débarrasser. J'ai des principes et surtout une folle envie de lui glousser dans les oreilles.

« Alors, ma Claire, pas trop déçue ?

— Non, mais tu te rends compte ? démarre-t-elle au premier gloussement, il est fiancé ! Et il n'a rien dit à sa mère.

— C'est terrible !

— Toi, bien sûr, ça t'amuse. Tu n'as aucune moralité ! Tiens, pour la peine, j'irai chercher les jumeaux une heure plus tôt. »

Nous serons donc trois à être punis.

2

Ce n'est pas le réveil qui m'a jetée hors du lit, ce matin. Deux bambins de six ans ont suffi à accomplir ce miracle. À six heures et demie. Un pyjama bleu et une chemise de nuit rose (sûrement pour éviter toute confusion entre le garçon et la fille) se sont glissés entre mes draps avec un « *Tatie, tu dors ?* » gentiment chuchoté à mes oreilles. Comme tatie a forcément dû admettre qu'elle ne dormait plus, ils ont sorti de nulle part leurs albums de *Tom-Tom et Nana*. « *Super ! Alors on lit.* » Je me suis donc lancée, à l'aube, dans la lecture de : *Les Mabouls déboulent !* Pour embrayer avec *Les Premiers de la classe*, suivi de très près par *Au zoo, les zozos*. Sur ce, les joyeux drilles ont décrété qu'ils voulaient aller au zoo, eux aussi. Renvoi immédiat des petits vers leur chère maman afin qu'ils puissent parlementer avec elle. Sachant qu'il n'y a pas de zoo dans la région, je pensais pouvoir être tranquille le temps que Claire trouve une solution à ce problème. Ma sœur étant ce qu'elle est, c'est-à-dire parfaite, il ne lui a pas fallu cinq minutes pour tout régler. Ils ont à nouveau déboulé dans ma chambre comme deux boomerangs pastel en criant qu'ils allaient donner des carottes aux poneys et que même ils pourraient monter dessus. Merci Claire. Mais pour aujourd'hui, mes projets sont tout autres.

Je resserre les pans de mon kimono autour de ma taille et caresse du bout des doigts le petit carnet en cuir fauve posé sur le guéridon, à côté de mon sac à main. Je sens mes joues rosir à l'évocation de l'incongruité de mon geste. Comment ai-je eu cette audace ? J'ai subtilisé hier soir à la pizzeria le répertoire de Marc. En fait, c'est un peu moins grave que ça. Le calepin est tombé de la poche de son blazer lorsqu'il l'a ôté ; je l'ai ramassé et j'ai oublié de le lui rendre. Volontairement, certes.

Sur le cuir de la couverture, les initiales de son prénom sont

gravées en majuscules cursives dorées à l'or fin ; comme la tranche des pages. Je l'ai ouvert, au hasard, et j'ai eu la surprise de découvrir une belle écriture ronde, scolaire. Loin des pattes de mouche illisibles, cliché de l'écriture des médecins. Certains des noms qui y figurent sont calligraphiés, avec pleins et déliés, écrits sans doute avec un bec de plume. D'autres vraisemblablement au stylo plume. Pourquoi une telle différence ? Par commodité ? Pour indiquer une valeur particulière attachée à telle personne ? Perdue dans mes conjectures, je sursaute en entendant taper à la porte de ma chambre. Je fais prestement disparaître le carnet dans mon sac. Ma sœur fait son entrée pour me détailler le programme de la journée. Je la bloque d'un geste lorsqu'elle parvient enfin à prononcer le mot « poney » après un discours-fleuve agrémenté de paraphrases pseudo psychoéducatives. Terme rédhibitoire, le mot *poney* me fournit une parfaite excuse pour pouvoir profiter de ma journée comme je l'entends. Je suis Claire dans la cuisine où mon beau-frère mâche une tartine enduite de faux beurre, avec la délectation du condamné à mort qui fume sa dernière cigarette. Louis tient sa jumelle par les nattes en la faisant courir autour de la table à grand renfort de « *hue ! ma belle jument !* » et de cris en tous genres. Un matin normal, dans une famille normale. Qu'est-ce qui cloche chez moi ? Je souris complaisamment, mais ce cirque m'épuise. Je vis seule et j'ai des réflexes d'autoprotection comme une vieille fille. La vie de famille me donne envie de fuir. J'avale mon café et file me réfugier dans la salle d'eau attenante à la chambre d'amis que j'occupe. Ma sœur et mon beau-frère m'accueillent avec beaucoup de gentillesse. Sous la douche, je me promets de faire plus d'efforts envers eux et leur progéniture. Après ma visite chez Madame, mère de Marc-Antoine, je passerai prendre des fleurs pour Claire et des BD pour les jumeaux.

À neuf heures trente, l'appartement est vide. Claire et les enfants sont partis au poney-club avec Clotilde et son fils Mathieu. Jean-Pierre a quitté les lieux depuis plus d'une heure. Je fais un tour dans la chambre des petits pour m'assurer de ne pas acheter des bandes dessinées qu'ils auraient déjà. Je m'aperçois avec un certain effroi que je ne leur ai pas encore lu le tiers des illustrés sagement rangés dans leur bibliothèque respective. J'en conclus logiquement que je ne ferai pas de grasse matinée durant mon séjour. Je cherche sur ma tablette l'adresse de Mme Marie-Sophie Chaudron de Saint-Cyr, la mère de

Marc-Antoine. Je trouve un Jean-Eudes Chaudron de Saint-Cyr. Sûrement feu Monsieur le mari de Madame. Ce n'est pas très courant comme patronyme. Je me sens un peu minable avec mon *Nathalie Dubois*. Je cherche désespérément dans ma garde-robe de quoi me donner un semblant de lustre. Autant dire que je perds mon temps. J'enfile mon sempiternel jeans gris, un petit pull aubergine et délaisse mes baskets compensées pour une paire d'escarpins en daim gris tout neufs qui me fusillent déjà les pieds rien qu'en les regardant. Ils étaient si jolis dans la vitrine, les traîtres. Ainsi parée, il me faut encore téléphoner pour m'assurer que l'on puisse me recevoir. Je prends mon courage à deux mains tout en composant le numéro. Ça sonne et une voix féminine répond. Mme Chaudron de Saint-Cyr en personne. Elle peut me recevoir quand je veux, avant midi. Parfait. Je revêts une veste noire potable et m'empare de mon sac à main en vérifiant que le carnet est bien à l'intérieur et surtout correctement rangé au milieu de mon capharnaüm habituel. Si quelqu'un trouve une explication plausible à tout ce cirque, qu'il me fasse signe. Mon comportement me déroute un peu.

L'adresse se situe en plein centre-ville et l'immeuble où réside la dame donne sur le jardin municipal qui abrite une splendide roseraie. Nous y étions venus l'année dernière avec Claire et les jumeaux après la visite au musée et l'exposition sur la préhistoire. Je gare ma bagnole dans le parking du musée, au deuxième sous-sol, et dix minutes de marche plus tard, montée sur mes odieux talons de neuf centimètres, j'arrive enfin à la porte de l'immeuble en pierre de taille et toit en ardoise. Dans l'ascenseur, je lutte contre la tentation d'enlever pour quelques secondes mon escarpin droit. Mais j'ai trop peur de ne pas pouvoir le remettre. Lorsque la porte palière s'ouvre, je ne regrette plus d'avoir gagné neuf centimètres. La femme devant moi me dépasse encore largement et elle, elle porte des ballerines. Des Tod's en cuir blanc et boucles de métal bleu et or. Elle a glissé sa silhouette longiligne dans un pantalon de toile marine et son chemisier de crêpe blanc s'ouvre discrètement sur un collier de perles de culture à deux rangs. Son visage fin est encadré d'un carré mi-long de cheveux blancs parfaite ment lissés. Madame a une sacrée allure. Elle me fait pénétrer dans un appartement qui lui ressemble. Un mélange d'ancien et de contemporain, racé. Je me présente, bafouille quelques excuses et fouille fébrilement dans mon sac pour en sortir

l'objet de ma visite. Je lui tends le carnet, prête à repartir. Mais la dame semble s'amuser de ma présence et m'invite, sans possibilité d'appel, à m'asseoir et à prendre un verre. Je m'exécute et me glisse entre les coussins moelleux d'un des deux canapés crème où je manque de disparaître. Je décline le porto millésimé, mais à onze heures, c'est trop tôt pour moi. Je souhaite garder un peu de dignité. Marie-Sophie Chaudron de Saint-Cyr me sert donc un verre de jus d'orange et glisse, pour elle, un doigt de vin soyeux dans un verre à pied.

« C'est mon petit péché, mon petit rituel quotidien, me dit-elle en faisant doucement tourner le breuvage sur le cristal. Mais je déteste boire seule. Ainsi vous êtes une amie de mon fils ?

— Pas vraiment, je réponds, rassurée de savoir pourquoi j'ai été invitée à rester. Je ne le connais que depuis hier. Mon beau-frère et votre fils sont amis.

— Jean-Pierre Maréchal, le colosse qui a repris la pharmacie familiale, n'est-ce pas ?

— Celui-là même.

— Un très gentil garçon. Marc-Antoine l'apprécie beaucoup et depuis longtemps. Je connais peu les amis de mon fils. Vous habitez ici ?

— Non, je suis en vacances chez ma sœur. »

J'ai soudain très envie que l'interrogatoire finisse. Je ne me sens pas à l'aise et la pulpe du jus d'orange me colle aux dents. Mais la dame semble s'habituer à ma petite personne et peu disposée à me laisser partir.

« Vous êtes sans doute célibataire, me lance-t-elle sans ménagement. Et vous exercez quelle profession ? Arrêtez-moi si vous me trouvez trop indiscrete. C'est souvent le cas des personnes seules, voyez-vous. »

Et je prétexte quoi pour l'arrêter maintenant ?

« Oui, je suis célibataire. J'ai d'abord été assistante sociale et depuis deux ans je suis CIP, enfin conseillère d'insertion et de probation. Mais en milieu ouvert, hein, pas fermé. »

Très chouette comme phrase. Bravo, ma fille. Cette inquisitrice a le don de me déstabiliser. Sortir un truc positif, revalorisant.

« Mais ma vraie passion, c'est la peinture, le dessin. Dès que je peux, je peins. »

Petite moue de Madame. Je n'ai pas l'impression que ça me valorise à ses yeux. Qu'est-ce qui la gêne ? Mon célibat, mon métier, mon passe-temps ?

« Vous semblez assumer cette situation. De toute façon, à quel autre choix pourriez-vous prétendre avec un tel métier ? Et la peinture comme exutoire... un dérivatif solitaire. Discutable comme hobby.

— J'aime à penser qu'effectivement j'assume tous mes choix. Même les plus improbables – là elle m'agace franche ment. Je vous remercie mais je ne vais pas vous déranger plus longtemps, dis-je, pleine d'espoir et de pulpe collante.

— Vous connaissez mon fils depuis peu, certes, continue-t-elle frappée de surdité, mais vous a-t-il parlé de sa fiancée ? »

Je demeure abasourdie. Marc n'avait-il pas assuré que sa mère n'était au courant de rien ?

« Je sais bien, ajoute-t-elle comme si elle lisait dans mes pensées, que je suis censée ne rien savoir. Mais le monde est petit et les rumeurs circulent. J'ai gardé de nombreux amis dans le milieu médical. Mon défunt mari était, lui, un chirurgien orthopédiste très réputé. Un cran au-dessus de notre fils mais chacun fait ce qu'il peut. Quoi qu'il en soit, c'est une profession qui attire toujours les intrigantes et mon pauvre Marc-Antoine est un faible. Une visiteuse médicale ! C'est tout dire. »

Et tout est dit. Quand je pense que ma sœur voulait me lier à cette femme ! Je souhaitais la rencontrer, eh bien, j'en ai fait le tour. Une belle femme, invivable. J'espère que son mari avait de gentilles maîtresses pour lui rendre la vie plus douce. Elle poursuit comme pour elle seule :

« De toute façon, ça ne va pas durer. Je suis certaine que c'est déjà fini. » Prenant conscience que je suis toujours là, elle ajoute : « Avec l'âge, on sent ces choses-là. La solitude ne vous pèse pas trop ? enchaîne-t-elle.

— J'ai dit que j'étais célibataire, pas que j'étais seule. »

Cette phrase, que je rétorque du tac au tac à la curieuse, résonne bizarrement dans ma tête. J'imagine bien malgré moi des tas de petits cactus déposés sur ma pierre tombale. La belle septuagénaire me regarde maintenant droit dans les yeux, peut-être pour y voir le piteux film de ma vie. Ses lèvres fines s'étirent en un sourire peu amène. Son

attitude me glace tandis que sa voix se fait suave.

« Ma chère enfant, il faut se méfier des choix que l'on fait. Parfois on les pense judicieux mais ils ne sont que des pis-aller qui jettent la vie dans des impasses. Vous n'êtes plus une gamine et vraiment je vous apprécie, alors essayez de ne pas vous fourvoyer dans des aventures stériles. Le temps passe vite et nous fait chèrement payer nos égarements. Je sais de quoi je parle, croyez-moi. »

Sur ce conseil qui claque comme un avertissement, la dame met fin à notre entrevue en se levant avec grâce tandis que je m'extirpe du canapé. Mon escarpin droit me confirme que je suis bien debout. Elle me reconduit à la porte habillée d'un rideau de velours sombre et me remercie pour le carnet de son fils auquel il semble énormément tenir. Il est midi, l'air de la rue est doux, mes pieds sont meurtris et le jus d'orange ballote dans mon estomac vide. Je regagne ma voiture et l'appartement déserté de ma sœur. Personne ne m'attend puisque toute la tribu déjeune à l'extérieur. Je décide d'aller manger dans un troquet quelconque mais le plus urgent est de changer de chaussures. Dans l'ascenseur, je n'y tiens plus ; je les ôte sans ménagement et me retrouve pieds nus, escarpins à la main, lorsque l'ascenseur arrive à l'étage et s'ouvre sur un Marc-Antoine aussi décontenancé que moi.

Revenus de notre surprise mutuelle, Marc désigne la porte en précisant qu'il n'y a personne et qu'il est sur le point de repartir. Bonne fille, je l'invite à entrer avec moi, en me demandant comment il prendra le fait que j'arrive de chez sa mère, chaussures à la main plutôt qu'aux pieds. Ce détail m'apparaît pour l'heure assez secondaire. Je décide de me lancer en misant sur le ton badin.

« Tu vas rire, mais je viens de chez ta mère. »

Le garçon ne rit pas. Je me justifie au plus vite.

« Tu avais oublié ton répertoire hier soir au restaurant et je l'ai trouvé. Ne sachant où te joindre, j'ai pensé qu'il était plus simple de le rapporter chez elle puisque tu y habites. »

Réponse laconique de l'intéressé :

« C'est gentil. »

Le silence s'installe. Je jette mes escarpins dans un coin de l'entrée en pensant que ma sœur désapprouverait sûrement puis je m'écroule sur une chaise de cuisine et commence à masser mes pieds endoloris.

« Tu as mal aux pieds ? me demande Marc, très observateur.

— Tu ne peux pas savoir à quel point !

— Béatrice a disparu. » Marc s'effondre sur une chaise à son tour, la tête dans les mains. Il semble complètement perdu.

« Comment ça “disparu” ?

— Je suis sans nouvelles depuis une semaine.

— Pas de coups de fil, de mails ?

— Rien. Au travail, ils ne savent rien non plus. Elle s'est évaporée.

— Tu es passé à son appartement ?

— À huit heures, ce matin. J'ai sonné des heures à l'interphone sans résultat. J'ai la clé de chez elle mais je n'ai pas osé entrer. Son portable est toujours sur messagerie. Je viens de réessayer.

— Ben dans ce cas, on va y retourner maintenant.

— Chez elle ? Tous les deux ? Maintenant ?

— Dis donc, tu comprends vite ! Par contre, il faut vraiment que j'enfile une paire de vraies chaussures. Des trucs faits pour marcher, pas pour torturer les pauvres filles qui ne dépassent pas un mètre soixante. Ta mère au moins ne connaît pas ce problème. Vous devez faire la même taille ?

— Elle est plus grande que moi, je crois », dit-il en se recroquevillant davantage.

Tout en lançant mes baskets hors d'âge, je me demande si ce cher Marc ne devrait pas envisager une psychanalyse. Visiblement, il n'y a pas que la disparition de sa promise qui lui pèse.

Dans la DS 4 blanc nacré et cuir biton de mon chauffeur du jour, je ne parviens pas à me sentir parfaitement à l'aise. J'ai une petite pensée pour mon ange gardien en espérant qu'il lui reste suffisamment d'énergie pour veiller encore un peu sur nous. Je trouve le regard de Marc légèrement trop vide pour quelqu'un censé être attentif à la route. Peut-être aussi à cause de ce feu rouge que nous venons de griller. Nous empruntons la rocade sud de la ville en direction de la cité universitaire. Je tente une volée de questions, histoire de remettre un semblant de vie dans ses yeux.

« Si elle a disparu depuis une semaine, la police a bien dû s'intéresser à l'affaire.

— Pas encore.

— On les sait débordés, mais quand même !

— J'ai un peu exagéré. En fait, elle est partie en stage durant cinq jours. Elle aurait dû rentrer hier en fin de matinée. Et donc, ça fait bien sept jours que je suis sans nouvelles.

— C'était où son stage ? Au fin fond d'une grotte ? Et puis bonjour la *petite* exagération !

— Ben oui, c'est un peu curieux. Et oui, je suis d'un tempérament anxieux ! M'enfin mets-toi à ma place ; t'es fiancée à un type, tu pars pour cinq jours et au bout de ces foutus cinq jours tu ne reviens pas et tu ne penses pas à prévenir ton fiancé ? Punaise ! J'ai failli rater la sortie !

— T'es pas seulement anxieux, t'es suicidaire ! Fais gaffe bon sang, j'aime la vie, moi !

— Regarde, c'est dans ce groupe d'immeubles. »

Marc me désigne trois immeubles sûrement jaunes et blancs dans une autre décennie et qui forment un « u » autour de ce qui semble être un lieu dédié à la détente des résidents. Enfin, c'est ce que me racontent les quatre bancs métalliques désœuvrés sous la frondaison imaginaire de cinq mûriers gavés au béton. À peine la voiture garée, trois gamins d'une huitaine d'années s'approchent avec des exclamations admiratives plein la bouche :

« Chouette la caisse !

— Ci-tro-ën ? J'croyais qu'c'était nase mais celle-là, c'est la classe, mec !

— La vache ! Comment qu'elle brille ! »

Et là, allez savoir pourquoi, je serre instinctivement mon sac à main contre moi comme la pire des rombières. Une paire de gifles mentales plus tard, je suis des yeux les trois gosses rigolards accrochés à leur ballon de foot et à leurs rêves de gloire. Je peine pour suivre Marc qui marche à grandes enjambées jusqu'à l'entrée C. Il marque un temps d'arrêt devant la porte vitrée et sort un trousseau de clés. Avant d'en introduire une, il tend un doigt hésitant sur un bouton de l'interphone puis le presse avec insistance. Pas de réponse. Il secoue la tête et, résigné, ouvre avec rage et pénètre dans l'entrée en manquant me refermer la porte au nez.

« Tu veux peut-être que je reste dehors ? »

Marc bredouille quelques vagues excuses et grimpe deux à deux les escaliers. Le temps de bénir l'inventeur des baskets et nous voilà au deuxième étage. Il glisse une petite clé colorée dans la serrure de la porte de droite et suspend son geste. Je le regarde, médusée, coller son oreille contre le battant. Avec ses mocassins en daim, je songe en souriant qu'il a tout l'air d'un Sitting Bull essayant de guetter l'arrivée

des bisons. Mais ça n'engage que moi.

« Approche ! murmure-t-il en accompagnant son injonction de grands gestes désordonnés. Je rêve ou il y a quelqu'un dans cet appart ? »

Je m'approche à mon tour et constate sans erreur possible que du bruit vient de l'intérieur ; en experte de la chose, je peux même lui affirmer que c'est un sèche-cheveux. Sans prendre la peine de sonner, Marc ouvre brutalement la porte. Et là, je mesure à quel point l'expression « avoir les tympans qui vrillent » est fondée. Le hurlement d'effroi poussé par la fille en face de nous dépasse de loin les cris des jumeaux au meilleur de leur forme. Elle se tient là devant nous, hystérique dans son peignoir en nid d'abeilles. Elle braque son sèche-cheveux à pleine puissance dans notre direction dans l'espoir sans doute que le souffle de l'engin nous propulse dans la cinquième dimension que nous n'aurions jamais dû quitter. Marc, livide, essaie tant bien que mal de la rassurer pendant que moi, pratique, je jette un œil à l'extérieur pour protéger nos arrières dans le cas où un voisin surgirait avec une 22 long rifle. Mais les gens du coin ne semblent pas prêts à intervenir. Au bruit du verrou que je crois entendre, j'en déduis même qu'ils sont plutôt du genre prudent.

« Je suis Marc-Antoine ! Marc-Antoine, le fiancé de Béatrice », hurle mon pauvre compagnon pour essayer de faire passer sa voix au-dessus du vacarme ambiant.

Les cris cessent enfin, la fille rengaine son sèche-cheveux.

« Z'êtes complètement malades de débarquer comme ça ! bête-t-elle à bout de souffle. Z'avez jamais entendu parler des sonnettes ? J'ai failli mourir moi ! »

Elle s'écroule sur le canapé en velours et passe la main dans ses cheveux blonds encore humides.

« Ben fermez la porte au moins. Maintenant, tout l'immeuble doit être en panique. »

Je me charge de cette mission et regarde la jeune femme puis Marc, interrogative.

« Elle n'est pas Béatrice ?

— Non Sherlock, je ne suis pas Béatrice. Seulement, Olga, sa cousine. Désolée ! Mais quand même, z'auriez pu sonner ! continue-t-elle, un rien monomaniaque.

— J'ai sonné, en bas, à l'interphone, lui répond Marc toujours

atterré.

— J'ai rien entendu. Je devais être sous la douche ou dans la salle de bains. La porte fermée, on n'entend pas toujours.

— Bon OK, on est désolés, je coupe, agacée par cette histoire de sonnette. Mais elle est où, Béatrice ?

— Z'êtes qui déjà ? demande l'avaleuse de pronoms personnels à Marc.

— Le fiancé de Béatrice, Marc-Antoine. »

Et moi, je suis une plante verte ? La blonde Olga le toise avec un petit sourire moqueur.

« Ah ! Oui, monsieur Jackpot.

— J'vous demande pardon ? Je ne suis pas sûr de comprendre.

— Ben ça, on peut dire que vous n'avez rien compris.

— Mais elle va bien au moins ?

— Je suis sûre qu'elle va on ne peut mieux, ne puis-je m'empêcher de répondre, devinant la suite du scénario. Et moi, je ne suis pas Sherlock mais Nathalie, une amie. »

J'appuie sur le mot « amie », moins pour la blonde Olga que pour Marc qui risque, au vu du sourire narquois et revanchard de la cousine, de chercher dans peu de temps une épaule secourable.

« L'amie Sherlock a raison, Béa va très bien. Un peu de café ?

— Pas pour lui surtout, et je crois de toute façon qu'il préfère des réponses. »

Mais Olga veut faire durer le suspense et sans doute se venger de la frayeur que nous lui avons infligée. Sans parler qu'à présent, tout le voisinage connaît l'étendue de son amplitude vocale. Elle se lève avec mesure, rajuste dignement son peignoir, attrape élégamment un mug rose bonbon et le remplit lentement de café maintenu au chaud. Si elle avait pu, elle aurait torréfié les grains devant nous. Je sens Marc sur le point d'implorer. Par bonheur, c'est un garçon bien élevé qui a horreur de se donner en spectacle. Pas comme la miss qui se tourne enfin vers nous dans un splendide mouvement de chevelure dorée. Mais la belle doit encore se rasseoir sur le canapé, réajuster les pans de sa sortie de bain, poser la tasse sur la table basse.

« Où en étais-je ? susurre-t-elle ingénument.

— À *“Béa va bien et monsieur Jackpot”*, je résume pour l'assemblée.

— Ah ! Oui, c'est ça. Voyez-vous, Béa est rentrée à Lille, chez ses parents. Ils tiennent une très jolie brasserie là-bas. Faudra que je vous

donne l'adresse, on y mange super bien et pour pas cher.

— Mais... mais ce n'est pas possible. Comment ça, à Lille ? À son travail, j'ai téléphoné, ils ne savaient rien. Et... mais enfin quoi, on est fiancés ! Elle est partie sans rien me dire ? Comment ? Mais qu'est-ce que j'ai fait ? Qu'est-ce qu'il lui a pris ? Tu comprends quelque chose, toi ? » chevrote le pauvre Marc en se tournant vers moi.

Je préfère me taire et laisser à Olga le plaisir de lui déballer la suite.

« Pour le bureau, c'est normal. Elle avait passé le mot, raconté une histoire comme quoi un type la harcelait, se faisait passer pour son fiancé. Bref qu'il ne fallait surtout rien dire, la mettre aux abonnés absents, enfin tu vois le truc. Moi je prends des cours de théâtre – tout s'explique – mais elle, c'est une comédienne née. Elle a ça dans le sang. Jouer des personnages.

— Des femmes amoureuses par exemple.

— Ça, c'est sûr, Sherlock, elle n'a pas son pareil pour rendre raides dingues des types naïfs. » Je vois Marc se contracter puis s'affaler sur une chaise bancale.

« Dis, y va pas se trouver mal, quand même ? Après qu'on a failli avoir les flics, j'voudrais pas qu'on ait le Samu ! »

Marc se ressaisit et lui intime d'une voix sans timbre mais ferme de continuer.

« Je sais que c'est pas plaisant à entendre. Mais Béa en avait sa claque de son boulot. Elle voulait des sous pour rentrer à Lille et aider ses parents à faire tourner le resto. Elle y tient à cette brasserie. C'est son grand-père qui l'a créée. Elle est même née dedans, à l'étage. Alors quand elle t'a rencontré, toi et ton nom à particule...

— Je vois, monsieur Jackpot. Mais elle ne m'a rien demandé, jamais, pas un centime !

— Oh ! T'inquiète, elle l'aurait fait tôt ou tard, crois-moi. Elle attendait le bon moment. Puis ta mère lui a proposé de l'argent. Et comme c'est une fille pragma...tive ?

— -tique. Prag-ma-tique, je lui souffle en ne quittant pas Marc des yeux alors qu'il se lève de sa chaise blanc comme un linge.

— Ouais, enfin elle a pris le chèque et a mis les voiles. Elle m'a laissé l'appart avec douze mois de loyer d'avance. Mon boulot au MacDo me paye tout juste les cours de théâtre. Pour ça, elle est chic ma cousine.

— Je vais la tuer ! Je vais la tuer !

— Qui ça ? Béatrice ? s'écrie Olga, retrouvant sa voix de soprano.

— Mais non, ma mère ! Je vais tuer ma mère ! Ma mère ! Ma... »

J'interviens pour empêcher Marc de continuer d'appeler sa mère. Par égard pour les voisins et un peu aussi par peur de l'invocation. Prononcer trois fois le nom d'un être malfaisant risque de faire apparaître Dieu sait quel esprit démoniaque. On a vu ce que ça donne avec Beetlejuice ou pire, Bloody Mary. Marc se calme et me tire par le bras.

« J'en ai assez entendu. On s'en va. Quant aux clés, les voici, dit-il en les jetant sur le canapé. Elles serviront peut-être à un autre monsieur Jackpot. »

Nous quittons l'immeuble, vidés, les oreilles en feu. Installés dans la voiture, je demande à l'infortuné s'il est en état de conduire et si d'aventure il n'aurait pas comme une petite faim. Il me regarde, interloqué :

« Ah ! Parce que tu penses que j'ai envie de manger, là tout de suite ?

— Envie, peut-être pas, mais il est quatorze heures, et je suis sûre que ça nous ferait du bien à tous les deux de nous poser quelque part, tranquilles.

— J'sais pas. Sans doute. »

Et tandis que la voiture démarre, je prie pour qu'on ne tombe pas sur une brasserie.

Assis à la terrasse d'une boulangerie ouverte non-stop, je déguste avec précaution un sandwich thon-crudités à la garniture dangereusement glissante. Marc mâchouille sans conviction son jambon-beurre.

« Tu comptes faire quoi maintenant ?

— Déménager. Sitôt rentré, je prends mes cliques et mes claques et je file m'installer à l'hôtel. Les travaux de mon appartement seront finis dans deux ou trois jours.

— Et pour ta mère ?

— Je vais tuer le temps jusqu'à seize heures, histoire de ne pas avoir à la croiser. C'est son jour de bridge. Elle ne rentrera pas chez elle avant vingt heures.

— Au fait, tu ne travailles pas aujourd'hui ?

— On est trois au cabinet. J'ai demandé hier à un de mes confrères

de me remplacer pour une fois. Je voulais consacrer cette journée à Béatrice. À la retrouver. Au moins elle va bien, c'est déjà ça.

— Tu vis assez bien la chose. Tu es quelqu'un de surprenant.

— J'essaie de regarder le bon côté de cette pitoyable histoire. Je me serai fait abuser un minimum de temps. Avant de l'épouser. Ma vie lamentable peut reprendre son cours.

— Hé ! Être célibataire n'a rien de lamentable. Tu me trouves lamentable, moi ? »

Marc me sourit.

« T'es une chouette fille. Je suis heureux de t'avoir rencontrée. Jean-Pierre, Claire et toi vous êtes des gens bien, de vrais amis. Bon sang ! Je ne sais pas ce que j'aurais fait sans toi à mes côtés !

— Tu te serais privé d'un excellent sandwich ! »

L'addition réglée, nous reprenons la route et Marc me dépose devant la résidence de ma sœur. Il part chercher un hôtel pas trop loin de son travail et je le regarde s'éloigner, la gorge nouée soudain à l'idée de le savoir seul et malheureux. Puis la colère m'envahit lorsque je me mets à penser à cette odieuse femme qu'il a pour mère. Certes, d'une certaine manière, elle lui a évité une déconvenue cuisante, mais quelle mère peut ainsi s'immiscer dans la vie de son fils ? Offrir de l'argent pour se débarrasser de la femme dont il est amoureux, comme ça, dans son dos ? Mauvais roman de gare. J'entends encore sa voix lorsqu'elle m'a dit ce matin, sans trouble aucun : « *De toute façon, ça ne va pas durer. Je suis certaine que c'est déjà fini* » et d'enchaîner : « *Avec l'âge, on sent ces choses-là.* » Non mais quel aplomb ! L'âge n'y était pour rien, son machiavélisme pour tout. Je marche sous les marronniers du parc et les caresse du regard. Leur force m'apaise. Claire et moi avons eu une enfance si heureuse ! Voilà ce qu'il me manquait : un bon petit coup de nostalgie !

3

Claire et les jumeaux sont rentrés depuis peu. Ma sœur, malgré son sourire accueillant, me semble épuisée. Elle s'inquiète de savoir comment s'est passée ma journée, mais elle doit d'urgence laver les cow-boys tout imprégnés d'une forte et persistante odeur de poney. Je lui demande de se reposer. Aujourd'hui, tatie s'occupe de doucher Louis et Lisa. Et s'ils sont sages, ils prépareront le goûter avec elle pour laisser maman un peu tranquille. Claire n'a pas la force de protester et hésite entre surprise et reconnaissance. Les jumeaux sont ravis et promettent d'être très sages. À voir. Mais étant donné que j'ai oublié les fleurs et les BD, je peux bien consentir à ce petit effort.

« Maman, maman ! ça y est, on est bien récurés, claironnent d'une seule voix les enfants en tournant sur eux-mêmes.

— Récurés ? sourit leur mère en me regardant.

— Il a fallu y aller à la truelle, mais le résultat est là ! Au fait, j'ai mis leurs vêtements à laver. Si tu veux ajouter les tiens, tu n'as plus qu'à appuyer sur le bouton.

— Parfait, tatie modèle. Je crois qu'une bonne douche n'est pas du luxe pour moi aussi !

— Tu veux que tatie te recure ? demande obligeamment Lisa.

— Je vais m'en sortir mon ange.

— Et n'oublie pas derrière les oreilles ! surenchérit son frère.

— Je n'oublierai pas ! promet Claire avant de disparaître dans la salle de bains.

— Chouette ! Et maintenant on fait...

— Des gaufres ! » Claire ressort de la salle de bains à moitié dévêtue. « Des gaufres ! Tu veux leur faire faire des gaufres ? Maintenant ? Sans moi ?

Bonjour la confiance ! Veux-tu bien filer sous la douche et nous

laisser travailler ! Et ne t'inquiète pas, après nous rangerons la cuisine.

Mouais. Mais attention, tu ne les laisses pas jouer avec le gaufrier ! »

Claire capitule non sans appréhension. Les jumeaux et moi, nous avons le champ libre, la cuisine pour nous tout seuls. Contre toute attente et malgré les médisances de certaine, notre trio a plutôt bien fonctionné. Ma sœur, cheveux enroulés dans une serviette et corps glissé dans un survêtement en coton beige et noir, m'observe ranger la cuisine.

« Tu t'en es bien sortie. Tu vois, ce n'est pas trop compliqué le job de mère de famille.

— Alors ça ! C'est vicieux ! Mais ce n'est qu'extrêmement temporaire. Et puis si tu avais vu ta tête de zombie tout à l'heure !

— Le zombie a quand même pu ranger tes escarpins gris. Tu as fait quoi avec ?

— Tu veux dire à part m'esquinter les pieds et jurer de les mettre à la poubelle ?

— C'est ça.

— Rien de particulier. Un tour en ville.

— OK. Admettons. Je suis trop fatiguée pour te tirer les vers du nez. Pour l'instant. Je te laisse à ton labeur, moi je vais me sécher les cheveux.

— Pitié ! Pas le sèche-cheveux. Ben c'est vrai quoi. Partout on lit qu'il vaut mieux laisser les cheveux sécher à l'air libre. Essaie, tu verras la différence, je t'assure.

— Tu sais que tu es bizarre parfois ? Désolée ma vieille, mais mes cheveux sont comme les jumeaux et toi, ils ont besoin d'être disciplinés ! »

Heureuse de son bon mot, Claire retourne dans la salle de bains en chantant à tue-tête : « *Vive la discipline ! Vive la discipline !* »

« Elle a quoi, maman ?

— Rien, elle déraile. Alors ces gaufres ?

— Miam ! »

Il fallait s'y attendre. Ce soir les jumeaux n'ont rien mangé. Jean-Pierre s'est dévoué pour finir leurs assiettes, sur l'air de « *pas de place au gaspillage dans cette maison* ». Il regarde à présent la télévision, casque infrarouge vissé sur les oreilles comme à chaque fois qu'il est

branché sur une chaîne diffusant du sport. Claire et moi sommes allongées sur son lit extralarge et feuilletons en riant les pages d'un album photo. L'évolution de nos coiffures respectives nous a toujours amusées et malheureusement, il y a de quoi s'esclaffer. Depuis dix bonnes minutes, ma sœur bâille sans cesse et, à bientôt vingt-trois heures, j'estime qu'il est temps de nous coucher. Nous jetons un œil dans le salon où le colosse a fini par s'endormir devant un match de basket. Alors que Claire se dispose à réveiller en douceur son mari, une sonnerie retentit dans l'appartement, nous faisant faire à toutes deux un bond magistral.

« Bon sang mais c'est quoi ça ? demande ma sœur une main posée sur son cœur pour l'empêcher de sortir.

— J'crois bien que c'est l'interphone.

— À cette heure ? Quelle horreur !

— C'est sans doute une erreur. La vache ! Il insiste. » Claire reste tétanisée au milieu du hall de l'entrée tandis que je me dirige vers le boîtier près de la porte. « C'est pas fini ce cirque ? »

J'entends alors une voix d'outre-tombe nasiller son identité.

« C'est moi, Marc-Antoine. »

J'appuie pour libérer la serrure. Je n'aime pas du tout ce que je ressens à ce moment-là. Claire me regarde, complètement perdue.

« Mais enfin, tu as ouvert à qui ?

— À Marc, dis-je aussi naturellement que possible en ouvrant également la porte d'entrée.

— À Marc ? Notre Marc ? Marc-Antoine ? » Elle n'a pas le temps de décliner tout son pedigree qu'il apparaît entre les battants de l'ascenseur.

« Mais c'est quoi ce raffut ? vitupère Jean-Pierre les écouteurs à la main. Bon Dieu, Marc ! Mais enfin, quelqu'un m'explique ? »

Nous conduisons Marc, qui répète pour la vingtième fois qu'il est désolé, jusqu'au salon où il se laisse tomber dans le canapé.

« Je peux avoir un verre d'eau ? » murmure-t-il.

Claire est heureuse de pouvoir enfin maîtriser quelque chose. Elle apporte prestement un verre d'eau et, comme son mari et moi, attend, bras ballants que le pauvre garçon se désaltère. Un semblant d'énergie retrouvée, Marc se lance dans une nouvelle fournée d'excuses.

« Ça va les excuses, on a compris, coupe Jean-Pierre impatient. Mais nom de Dieu, qu'est-ce qu'il se passe ? Tu as une tête de déterré !

— Chéri ! Doucement, laisse-lui le temps.

— J'arrive du commissariat. Ils viennent de me relâcher. Je ne voulais pas retourner à l'hôtel. J'avais besoin d'un endroit moins... enfin plus... J'ai roulé jusqu'ici.

— L'hôtel ? Mais je croyais que tu habitais chez ta mère ? Et puis qu'est-ce que tu foutais dans un commissariat ?

— Jean-Pierre ! Moins fort, les jumeaux.

— L'hôtel, c'est une longue histoire. Nathalie ne vous a rien dit ? »

Discrète dans mon coin, je me sens rougir jusqu'à la racine des cheveux tandis que Claire et son mari me fusillent du regard.

« Ah ! Je savais bien que tu me cachais quelque chose ! » gronde Claire.

Je ne lui laisse pas le temps d'enchaîner.

« Plus tard, mais le commissariat, Marc ? Pourquoi le commissariat ?

— Ma mère a été assassinée. Et c'est moi qu'on soupçonne. »

Nouveau juron de Jean-Pierre. Sa femme et lui ont brutalement les jambes coupées. Bizarrement, je ne suis pas des plus choquée. Je viens me placer à côté de notre visiteur et lui prends la main. Je sens ma sœur tiquer devant cette complicité inattendue. Marc tourne vers moi son visage. Et tandis qu'il parle, il oublie peu à peu la présence de ses hôtes et ne semble s'adresser qu'à moi.

« Lorsque nous nous sommes quittés, j'ai fait comme je t'avais dit. Je suis parti à la recherche d'un hôtel, j'ai réservé une chambre que je n'ai quittée que vers seize heures, peut-être seize heures quinze au plus tard. Je voulais être sûr de ne pas croiser ma mère. Avant de monter chez elle, je suis passé par le parking souterrain afin de m'assurer que sa voiture n'était plus là. C'est facile à vérifier, elle est garée dans un box ouvert.

— Une berline grise, celle avec laquelle je vous ai vus au cimetière.

— C'est ça. Ne la voyant pas, je suis monté à l'appartement où j'ai rapidement rassemblé mes affaires. Je n'avais pas grand-chose à vrai dire ; je n'avais aucune intention de m'éterniser. Lorsque je suis reparti, sans lui laisser aucun mot, il ne devait pas être plus de dix-sept heures trente. Et je t'assure, je te jure qu'à aucun moment je ne l'ai vue ! J'ai regagné mon hôtel et je n'ai pas bougé jusqu'à ce coup de fil sur mon portable. J'étais en train de regarder les informations à

la télé quand un policier m'a annoncé la mort de ma mère. Apparemment, c'est son compagnon de bridge qui l'a trouvée baissant dans son sang sur le tapis de l'entrée. »

Petit cri de ma sœur. Hochement de tête de Jean-Pierre. Entrée en scène de miss Marple.

« Comment ont-ils trouvé ton numéro ?

— Sans doute dans le répertoire de ma mère, près du téléphone ou par son ami. »

Question bête. Pas découragée, je poursuis.

« Comment l'ami de ta mère a-t-il fait pour entrer chez elle ?

— C'est son voisin du dessous, Baptiste Beauchamp, un ami de longue date à qui elle avait donné ses clés depuis ses malaises à répétition. Ils étaient rentrés ensemble et il venait la chercher pour repartir dîner chez des amis communs. Comme il sonnait et qu'elle ne répondait pas, il a cru qu'elle s'était sentie mal alors il est retourné chez lui prendre le trousseau et il l'a trouvée. »

Me coupant l'herbe sous le pied, mon beau-frère intervient :

« Tu nous as dit qu'elle avait été assassinée ? »

Nouveau cri discret de ma sœur.

« Il semble qu'on l'ait assommée avec un carafon en cristal puis poignardée.

— Nom de Dieu ! »

Le carafon en cristal. Je me demande si ce n'est pas celui contenant le porto qu'elle s'était servi lors de notre entrevue le matin même. Un frisson me parcourt. Pour avoir rencontré le personnage, je m'interroge : combien une femme comme elle peut-elle avoir d'ennemis ?

« Lorsque je suis allée chez ta mère...

— Tu es allée chez... Lili ! s'étrangle ma sœur. Ça suffit les mystères tous les deux, j'exige une explication !

— Ta sœur n'a pas tort, Lili. Avant qu'on en revienne à toute cette horreur, faudrait peut-être nous préciser deux ou trois choses. Tu ne crois pas ? »

Je regarde Marc qui acquiesce d'un mouvement de tête. J'entreprends d'une façon très personnelle, à savoir savamment édulcorée, de leur raconter pourquoi j'ai rencontré feu Madame Mère, pourquoi Marc et moi avons passé l'après-midi ensemble et comment il a découvert les manigances de celle-ci pour éloigner de lui une

fiancée peu convenable. La bouche de ma sœur étant restée béante pendant la durée de mon récit, les mots n'ont aucun mal à en sortir à sa fin.

« Mais Lili, je ne t'ai laissée seule qu'une journée, une toute petite journée ! »

Je pense que je ne suis pas près de me voir confier la garde des jumeaux. Pas grave, je préfère Jessica Fletcher à Mary Poppins. Je me retourne vers l'infortuné.

« Marc, nous sommes tous conscients que tu es épuisé. Peux-tu malgré tout répondre encore à une question ?

— Vas-y.

— Tu dis que la police te soupçonne. Mais pourquoi toi ? Pourquoi pas un voleur ? J'ai vu l'immeuble, l'appartement. Ta mère vivait seule, il est aisé de songer qu'un voleur ait pu vouloir s'introduire chez elle. D'autant plus si elle s'absentait des jours et à des heures fixes pour ses parties de bridge !

— Il n'y a pas eu d'effraction, rien n'a été dérobé. C'est elle qui a sans doute ouvert à son meurtrier. Et puis il paraît que ça ne ressemble pas à un crime de rôdeur, plutôt à un coup de colère.

— Un coup de colère ? Ils ont le sens de l'euphémisme dans la police ! Mais pourquoi toi ? se radoucit Jean-Pierre.

— Ils ont appris, par des voisins j'imagine, que j'habitais chez elle et comme à présent je suis à l'hôtel, il a bien fallu que je leur explique l'histoire avec Béatrice. Bonjour le mobile ! De plus, ils ont trouvé serré dans sa main le corps d'un de mes stylos-plumes. Un Meisterstück guilloché de toute beauté auquel je tiens énormément. Un cadeau de mon père. Corps et capuchon en argent massif et plume en or dix-huit carats. Les initiales de mon prénom sont gravées dessus. Impossible de savoir ce que le capuchon est devenu. Ils croient sûrement que je l'ai laissé là, dans la main de ma mère, sans plus m'en préoccuper. Ils me prennent pour un idiot ! Mais le pompon, le fin du fin, c'est qu'ils vont trouver mes empreintes sur les armes du crime, forcément ! Le tueur s'est servi d'objets appartenant à ma mère. Un carafon et un coupe-papier. Un objet en bronze, très effilé, long au moins de vingt centimètres, posé sur l'écrtoire de l'entrée. Bien sûr qu'ils vont trouver mes empreintes dessus, comme sur la carafe ! J'habitais chez elle bon sang ! J'ai dû toucher à tout ! »

Jean-Pierre se lève, projetant son ombre massive sur nos visages.

« J'imagine que tu as appelé ton avocat ?

— Oui, il était même avec moi au poste. Maître François Roussillon.

— Connais pas. Mais maintenant, il faut que tu te reposes. T'as été assez cuisiné. Il faut que tu décompresses. Si tu veux, je peux te donner un truc pour trouver le sommeil.

C'est moi le médecin ici, arrive à plaisanter notre ami. Mais c'est gentil. Je me sens bien parmi vous, je pense que ça me suffit pour ce soir. »

Je lui intime de prendre mon lit, soutenue par Claire déjà partie récupérer couvertures et draps pour changer ceux de ma chambre et inventer un nouveau look au canapé.

Dormir sur le divan, entourée de fées Clochette, n'a pas mis de magie dans mes rêves. Je me réveille complètement vaseuse, attirée par une odeur de café et de pain grillé. Je jette un œil sur la pendulette du salon. Six heures trente. Un regard vite fait dans le miroir de l'entrée m'apprend que j'ai la figure marquée comme celle d'un jeune shar-peï, quant à la coiffure...

« Tu t'es battue avec ton oreiller ? » me demande Claire à voix basse.

Je passe sous silence les larges cernes violets qui maquillent sans élégance ses yeux comme ceux de son mari.

« Et Marc ?

— Il est levé lui aussi. Il est en train de se doucher. »

Oups ! J'essaie de visualiser ce que j'ai pu laisser traîner dans la salle d'eau de ma chambre. A priori pas mal de choses. Bon, eh bien, il en saura un peu plus sur moi, un point c'est tout. Le voilà qui apparaît à son tour, vêtu comme la veille, le visage plus blanc mais aussi froissé que sa chemise. Il s'assoit en face de moi, à côté de Jean-Pierre, et Claire lui verse un bol de café fumant. Il me regarde en étirant les commissures de ses lèvres jusqu'à dessiner un vague sourire suffisamment explicite.

« Jolie la déco de la douche ! J'ai posé quelques bricoles sur le porte-serviette. Mais j'ai fermé les yeux.

— Lili ! Toi et ton foutoir ! C'est étonnant que les enfants dorment encore. À croire que la journée d'hier les a lessivés. À moins que ce ne soit cette orgie de gaufres ? Que comptes-tu faire, Marc ?

— Quoi que tu fasses, aujourd'hui je te suis comme ton ombre, rugit Jean-Pierre. Hors de question de te laisser seul dans un moment pareil. J'ai suffisamment d'employés compétents pour pouvoir m'absenter. En plus ils seront ravis de ne pas m'avoir sur le dos. Y a pas à dire, le vrai beurre, c'est quand même meilleur ! »

Claire, dans un état second inhabituel, a complètement oublié de sortir l'ersatz propre au régime de son époux. Elle soupire et entreprend de débarrasser la table.

« Je vais passer à mon hôtel, histoire d'enfiler des vêtements plus présentables. Et donner quelques coups de fil aussi. À neuf heures trente, j'ai rendez-vous avec mon avocat et ensuite je crois bien qu'il me faut retourner au commissariat. Mais à vrai dire, je ne sais plus trop. J'ai dû oublier une partie de l'édifiant dialogue que j'ai eu avec la police. Je compte sur maître Roussillon pour remettre les choses au clair.

— Parfait, conclut mon beau-frère. Je vais me préparer. Oh ! Mais voilà mes petites canailles !

— Y a encore des gaufres ? s'inquiète Louis en digne fils de son père et la voix tout ensommeillée.

— En voilà des manières ! s'insurge Claire. Qu'est-ce qu'on dit ?

— Y a encore des gaufres, s'il te plaît maman ?

— Bien tenté, cyclone, mais je pense que ta mère veut que tu dises "bonjour". » Lisa, plus observatrice que son ventre de frère, remarque la présence de Marc.

« C'est toi qui as dormi dans mes draps Clochette ? lui demande la fillette en entamant une tournée de bises.

— Non, c'est moi ma puce.

— Pourquoi t'as une drôle de tête, tatie ?

— Parce que ta fée a chanté toute la nuit. »

Et pourquoi elle remarque ma tête à moi, d'abord ? J'ai la même affreuse tête que tous les autres ! Lisa fait brusquement demi-tour et revient poser devant Marc un livre CD de la fée Clochette.

« C'est pour les bébés ! » s'esclaffe son frère.

Marc caresse les cheveux de ma nièce. Il tourne avec elle les pages colorées tandis que Louis engloutit une tartine de confiture en leur jetant de temps à autre un regard noir. Claire, debout devant l'évier, se cache pour essuyer discrètement une larme que lui tire la vision de cet homme, si paisible auprès de sa fille. Quelles épreuves va-t-il

devoir traverser à compter de ce jour ? Que peut-il arriver de pire que d'être soupçonné du meurtre de sa propre mère ? D'en être accusé et personne ici ne veut l'envisager.

À huit heures moins le quart, les deux amis quittent l'appartement. Ma sœur et moi, nous sortons sur la terrasse afin de les suivre des yeux le plus longtemps possible. Nos mains sont crispées sur le garde-corps.

« Oh ! Ma Lili, je suis tellement bouleversée ! Comment peut-on penser un instant que ce garçon... Et cette femme... Mon Dieu ! Mais dans quel monde on vit ? »

Nous rentrons auprès des jumeaux occupés à se dessiner des moustaches de chocolat au lait. Je me sens bouillir à l'intérieur. Il faut que je sorte d'ici, que je me sente utile. J'ai bien une petite idée. Dans quel pétrin vais-je encore me précipiter ? Je demande à Claire si elle peut se passer de moi ce matin. Je veux rencontrer l'homme qui a découvert le corps de Mme Chaudron de Saint-Cyr.

« Tu ne vas pas me dire que tu connais *aussi* ce monsieur ?

— Pas le moins du monde.

— Et tu comptes débarquer chez lui sous quel prétexte tordu ? Sais-tu seulement son nom à cet homme ?

— Baptiste Beauchamp. Marc nous l'a dit hier soir.

— Nathalie Dubois, il faudrait peut-être que tu ne fourres pas ton vilain nez partout !

— Je t'aime aussi !

— Oh ! Seigneur ! »

Comme il est encore tôt, j'aide ma sœur à remettre la maison en ordre puis rentre avec une certaine appréhension dans la salle de douche. Je découvre sur le porte-serviettes mon soutien-gorge prune, ma paire de socquettes Daffy Duck et mon pull-over aubergine. Je me demande où a bien pu passer mon autre pièce de sous-vêtement. Ah, oui ! Dans la poche de mon jeans gris. Normal. Bon, je ne m'en tire pas si mal. Un ballon d'eau chaude plus tard, je me sens prête à affronter toutes les révélations que M. Beauchamp acceptera de me livrer. *Si* il est là, *si* il veut bien me recevoir, *si* il consent à me révéler quelque chose. Beaucoup trop de *si* tournent en boucle sous mon petit crâne. Advienne que pourra ! Je me présente devant Claire.

« Je rêve ou tu as mis du mascara ? Et du blush ? Mazette !

— C'est pas pour un concours de beauté. J'ai juste essayé

d'améliorer mon teint de cadavre. Je risquais de faire trop ton sur ton.

— Ton humour est vraiment nul ! S'il te plaît, n'en fais pas trop et sois polie avec le monsieur.

— Oui, maman.

— Oh et puis zut ! Tu vois ce que je veux dire. Il doit être particulièrement choqué après ce qu'il a vu. Pas mal, le chemisier. »

Et tandis que je disparaissais dans l'ascenseur, elle me lance :

« Si tu vois un marchand de chaussures, achète une nouvelle paire de baskets ! »

Je regarde mes pieds en pensant qu'elle n'a peut-être pas tort. Je crois bien qu'à gauche la colle est en train de lâcher. Décidément, rien n'échappe à Mme Parfaite.

Pour la deuxième fois en deux jours, je me retrouve devant l'immeuble de la mère de Marc. Cette fois, mes pieds manquent de classe mais au moins ils ne me font pas souffrir. Je repère le nom du voisin et mon cœur bat la chamade tandis que mon doigt presse le bouton de l'interphone. Je regarde ma montre en espérant que ce ne soit pas l'aube pour ce monsieur.

« Oui ? me répond laconiquement une voix masculine.

— Pardon de vous déranger, monsieur Beauchamp. Je m'appelle Nathalie Dubois, je suis une amie de Marc-Antoine et... »

La voix désincarnée m'interrompt et m'invite à monter en libérant le verrou. Troisième étage, porte palière de gauche. Je prends une grande inspiration et sonne. Le monsieur prend son temps, je n'ose pas sonner de nouveau. La porte s'ouvre.

« Désolé de vous avoir fait attendre mais j'essayais de me rendre présentable. »

Essai transformé, je songe malgré moi en tentant de me concentrer sur autre chose que les yeux gris-bleu de mon vis-à-vis, son sourire Ultra-Brite, ses cheveux poivre et sel et son parfum envoûtant. Je le suis et évite de penser que je foule un splendide tapis avec des ribous qui bâillent. L'appartement semble plus petit que celui de sa défunte voisine. Surtout plus encombré. Un capharnaüm de meubles et d'objets de tous continents, un patchwork de tapis, du berbère en laine naturelle au persan aux dessins délicatement rehaussés de fils de soie. Il m'invite à prendre place sur une banquette d'alcôve, de style Louis XV, et s'assoit sur une bergère assortie. Mon regard est happé par une remarquable table à jeu en marqueterie sur laquelle trône un échiquier avec ses pièces rangées en ordre de bataille.

« Vous jouez aux échecs ? me demande mon hôte tout sourire.

— Malheureusement non. J'admiraïs ce meuble magnifique.

— C'est un Boule, en marqueterie d'écaille. Un peu chargé peut-être, mais comme vous pouvez le constater, le style épuré n'est pas à mon goût. Les pièces de l'échiquier sont en bois de rose et en buis. Très douces sous les doigts. Et si nous en venions à l'objet de votre charmante et inattendue visite ? Mais suis-je sot ! Laissez-moi tout d'abord finaliser les présentations. Je suis, ainsi que vous le présumez, Baptiste Beauchamp. Baptiste. Un prénom que je porte malgré moi depuis bientôt soixante ans et que je dois bien sûr à mes chers père et mère tous deux confits en dévotion. À ce point calotins que pour les remercier, leur bon Dieu a choisi de les rappeler auprès de lui quand je n'avais que quatorze ans. Sans doute manquait-il d'anges pour chanter ses louanges. Il me laissa donc aux bons soins de mon parrain, Jacques Maillard, qui m'éleva dans l'athéisme le plus pur, l'amour des beaux objets, la vénération de la femme et l'adoration de la dentisterie. Ainsi que vous me voyez, il a fait de moi ce que je suis : un horrible mécréant, chirurgien-dentiste mis en retraite anticipée qui cherche encore, malgré son grand âge, la femme idéale. Et vous êtes ?

— Nathalie Dubois, conseillère d'insertion et de probation, confiée aux bons soins de sa sœur cadette le temps de vacances très attendues. Et récente amie de Marc-Antoine, je crois bon d'ajouter pour orienter ce séduisant bavard sur l'objet de ma visite.

— Conseillère d'insertion ? Diantre, ce n'est pas banal. Vous disiez... amie récente ? Pardon, ma chère, mais je le croyais fiancé ?

— Ne vous méprenez pas. Je ne suis vraiment qu'une amie. En vérité, mon beau-frère, Jean-Pierre Maréchal, nous a présentés il y a trois jours. Et il n'est officiellement plus fiancé depuis hier.

— Vraiment ?

— Monsieur Beauchamp, outre le plaisir de cette rencontre...

— Appelez-moi Baptiste. » Je choisis de faire l'impasse et continue. « Je suis venue pour une raison précise. L'assassinat de la mère de Marc-Antoine et les soupçons que la police semble porter sur son fils. »

Baptiste Beauchamp décroise ses jambes et plante son regard dans le mien.

« Joueriez-vous les apprenties détectives, mademoiselle Nathalie Dubois ? Est-ce dans les prérogatives de votre fonction ? Une déformation professionnelle ? Bref, quel genre de curieuse êtes-vous ? »

Je lui narre en quelques phrases le récit de la veille. Il se cale dans

la bergère, les doigts croisés sur les cuisses.

« Je vois. Marie-Sophie était une sacrée femme. Intransigeante, dure avec elle-même comme avec les autres. Mais son meurtre est une vraie saloperie. Pardon pour la crudité du terme, mais ma macabre découverte me hante à un point que vous ne pouvez imaginer. Il y a de la haine dans ce crime. C'est ainsi que je l'ai perçu et ainsi que je l'ai rapporté aux policiers. D'après les premières constatations, elle aurait d'abord été frappée par-derrière avec un carafon en cristal. La pièce est assez lourde pour avoir suffi à lui défoncer le crâne et causer sa mort. Mais le... le meurtrier s'est emparé d'un coupe-papier pour la poignarder malgré tout. Et pour ce faire, il a dû la retourner alors qu'elle gisait à terre sur le tapis et l'a frappée au cœur ! En plein cœur, mademoiselle Dubois ! Il ou elle haïssait cette femme. Pour moi, ça ne fait aucun doute. Et pour les enquêteurs non plus.

— Il ou elle ?

— Le légiste est un de mes amis. Une connaissance de Marie-Sophie également. Le bridge nous permet de rencontrer des gens de tous horizons. Il m'a téléphoné, ainsi que je l'en avais prié, ce matin à sept heures. Il n'avait pas encore dormi ! Pour lui, une femme comme un homme a pu accomplir ces gestes. Marie-Sophie avait la dent dure mais le crâne frêle. Terne épitaphe pour une personne aussi brillante. » Un silence s'installe que je n'ose interrompre. Ses yeux vif-argent me toisent de nouveau. « Une seule conviction. D'après le légiste, l'assassin doit être sensiblement de la même taille que sa victime.

— Ça n'arrange pas Marc. Nous savons donc trois choses sur l'assassin : sa taille approximative, qu'il la haïssait, qu'elle le connaissait ou qu'il avait une clé. »

Je me raidis brusquement sur la soie de ma banquette. Baptiste saisit mon attitude et ne peut s'empêcher de sourire.

« Mais oui, ma chère ! Je remplis deux de ces critères. Je ne suis que légèrement plus grand que Marie-Sophie et je possède les clés de son appartement ! À moi de prouver que je n'avais aucun grief contre elle. Me voilà dans une posture bien embarrassante. Mais rassurez-vous, la police m'a sûrement mis sur la liste des suspects. »

En quoi cela doit-il me rassurer ? « Savez-vous si la mère de Marc avait donné ses clés à quelqu'un d'autre ?

— Voyons. Peut-être à son infirmière. Comment diantre se nomme-

t-elle ? Hélène... Hélène Chauvet ! Jeune femme célibataire, pas vilaine, discrète et plutôt grande si je me souviens bien. Elle habite l'immeuble en face.

— Vous l'avez dit à la police ?

— Ça m'était complètement sorti de la tête. Rassurez-vous, je rectifierai cette erreur dès aujourd'hui.

— Il reste une petite chose qui me turlupine. À quelle heure avez-vous reconduit votre amie chez elle ? Et était-ce avec votre voiture ou la sienne ?

— Ma voiture est au garage. J'ai embouti l'aile en sortant d'un de ces parkings conçus pour accueillir des modèles réduits. De fait, je réduis régulièrement la mienne. Tout ça pour dire que nous avons utilisé son auto pour aller chez nos amis et je l'ai ramenée de même ici. Comme elle a horreur de conduire, c'est moi qui ai pris le volant à l'aller comme au retour. Nous avons dû rentrer plus tôt que prévu car notre hôtesse a été prise d'une violente migraine. Impossible de continuer la partie avec un joueur en moins. Quant à vous préciser l'heure... Aux alentours de dix-huit heures trente, je pense. Je suis remonté chez elle une heure plus tard, comme convenu. La partie s'étant achevée prématurément, nous avons rendez-vous avec un des couples du bridge pour dîner et continuer la soirée.

— Une heure. Il a suffi de moins d'une heure pour que cette horreur se produise. D'après Marc, sa mère n'était pas censée rentrer avant vingt heures. Donc soit l'assassin guettait déjà son retour, soit il l'a vue rentrer par hasard. Si l'on se fie aux premières déductions des enquêteurs, il s'agirait d'un homicide volontaire non prémédité. On peut imaginer que le meurtrier a souhaité régler un différend avec elle et que l'entretien tournant mal, il est de venu fou de rage. Vous n'étiez que quatre lors de cette partie de bridge ?

— Non, huit. Deux tables de quatre. Tout le monde, hormis le couple qui recevait bien sûr, a quitté les lieux en même temps. Mais n'allez pas chercher des suspects parmi ces gens, sauf moi peut-être, glisse-t-il avec un sourire malicieux plus blanc que blanc. Étaient invités la directrice de l'hôpital Saint-Antoine et son époux, notaire à la retraite, ainsi qu'un adjoint au maire et son épouse, médecin homéopathe. De simples connaissances de jeu et non pas amis intimes de Marie-Sophie ou de votre serviteur.

— Tout ça est tragiquement mystérieux. J'apprécie énormément

que vous m'ayez reçue et parlé aussi franchement. Je vais vous quitter mais, de grâce, essayez de vous souvenir des personnes avec lesquelles votre amie a pu avoir des problèmes. De mon côté, j'insisterai auprès de Marc. S'il trouve encore la force de parler après une nouvelle journée d'interrogatoire. »

Comme nous nous dirigeons vers la porte, Baptiste Beauchamp marque un temps d'arrêt. Il semble chercher dans ses souvenirs.

« Il y a quelque chose, quelque chose que Marie-Sophie voulait me dire. Ça remonte à... Bon sang, plusieurs mois ? Le temps file à une allure folle. Bref, il faut que vous sachiez que son mari avait une maîtresse.

— Celle dont elle décorait régulièrement la tombe avec des cactus ?

— Depuis combien de temps avez-vous dit que vous connaissez les Chaudron de Saint-Cyr ?

— Trois jours.

— Je n'ai jamais connu quelqu'un entrer dans l'intimité des gens aussi vite ! C'est quoi votre secret ? Parfum au pentothal, baiser à la scopolamine ?

— Monsieur ! J'ai juste croisé Marc-Antoine et sa mère au cimetière et...

— Eh bien, en voilà une belle idée de sortie pour une journée de printemps !

— Monsieur ! Quelles étaient les paroles de votre amie ?

— Vous a-t-on déjà dit que vous rougissez merveilleusement bien ? Ma chère Marie-Sophie m'a parlé d'une chose curieuse. Alors qu'elle allait *fleurir* une fois encore la tombe de sa rivale défunte, elle a croisé, sans trop prêter attention, une femme à l'entrée du cimetière qui jetait des cactus. Sur l'instant, elle a trouvé amusant que d'autres décorent ainsi une pierre tombale. Puis elle a constaté que les cactus déposés auparavant par ses soins avaient disparu.

— Donc cette femme a de la famille ou une amie assez proche pour nettoyer sa tombe de ses ornements in délicats.

— Peut-être bien, en effet. En tout cas, je pense en toucher un mot à la police.

— Sans oublier l'infirmière.

— Sans oublier Hélène Chauvet, effectivement. Puisque nous sommes amenés à nous revoir, car nous allons nous revoir, n'est-ce

pas ?

— Possible, oui.

— Très bien. Alors laissez-moi vous demander une faveur. Par pitié ! Assez de *monsieur*, appelez-moi Baptiste ! Ou Valentin si Baptiste vous déplaît. C'est mon deuxième prénom. J'aimerais tant pouvoir vous appeler Nathalie ! Et donnez-moi votre numéro de portable ! »

Marché conclu. Va pour Baptiste et mon numéro de téléphone. Valentin ! Et pourquoi pas Joli-Cœur ? Ce n'est pas parce qu'il paraît dix ans de moins que je vais succomber à son charme. Non, c'est juste qu'il a de ces yeux ! Et son sourire. Une vraie vitrine publicitaire pour son art ! Charmeur ce Baptiste, sûrement, mais suspect aussi. Alors de la distance et du sérieux, ma fille ! Faut vite que je raconte tout ça à ma sœur. J'ai de quoi la rendre chèvre pendant une bonne semaine ! Ce moment d'euphorie passé, je n'éprouve plus la moindre envie de plaisanter. J'ai la sensation que du plomb coule dans mes veines et qu'on compresse mon crâne dans un marteau-pilon. Plantée sur le trottoir, j'avise les bâtiments dressés devant moi. Hélène Chauvet habite l'un de ces appartements. Je n'ai plus qu'à traverser la rue pour en avoir le cœur net. Je commence par lire les plaques en laiton volontairement ostentatoires : cabinets d'avocats, médecins aux spécialités plus ou moins identifiables. Pas d'*Hélène Chauvet, infirmière libérale D.E.* Son cabinet professionnel n'est pas installé dans l'un de ces immeubles. Je n'ai plus qu'à éplucher les noms inscrits sur les interphones. Je soupire. Je commence à en avoir soupé des interphones. Je découvre rapidement le nom de l'infirmière dans l'entrée pile en vis-à-vis de celle des Beauchamp et compagnie. Par contre, ça ne me dit pas que ses fenêtres donnent sur cette rue. Peu importe. Elle avait la possibilité de voir la voiture rentrer dans le parking et non seulement Mme Chaudron de Saint-Cyr était sa patiente mais elle possédait aussi ses clés. Reste, comme pour l'ami Baptiste, à mettre au jour un mobile sérieux. Je descends la rue, attirée par les tables d'un café pimpant. Incommodée par la fumée des forçats de la cigarette, je me glisse à l'intérieur et commande un thé. L'air s'est brusquement rafraîchi et je me suis rendu compte que je frissonne sous ma veste printanière. Je m'assois, sors mon smartphone et pianote le nom de l'hôtel où réside Marc. À en croire ViaMichelin, il

n'est situé qu'à dix minutes à pied d'ici. C'est pas bon, pas bon du tout. J'en profite pour envoyer un message à Claire. « *Entretien intéressant. Des nouvelles de Marc ? Comment vas-tu ? Serai là vers midi trente. Bise. »*

Mon thé est bon, ma tête est vide. J'observe distraitemment les clients du café. Peu de monde en vérité. Deux mamies au brushing impeccable qui papotent en oubliant de respirer ; un homme en costume, la quarantaine, absorbé par son iPad, trois tasses de café posées derrière son écran ; deux autres, même uniforme, qui discutent autant avec la bouche qu'avec les mains. Dehors, deux couples et deux mères de famille avec poussettes occupent trois des quatre tables. Une matinée étonnamment normale. Pour un peu, je me pincerais afin de vérifier que je suis dans le monde réel. Vibration opportune de mon portable. Claire me répond. « *RAS, JP vient manger mais sans Marc. Reviens vite. Bisou. »* Elle doit tourner en rond à la maison. Je règle ma consommation et demande au garçon s'il y a une pâtisserie non loin. Ce gentleman m'accompagne à la porte et m'indique une boutique à deux pas d'ici. Je fais demi-tour, repasse devant l'immeuble sanglant, marche encore cinq minutes et arrive devant une pâtisserie-chocolaterie à faire pleurer de bonheur mon beau-frère. J'opte pour un assortiment de petits gâteaux parfaitement adaptés aux mains et à la bouche des jumeaux. Je m'apprête à ressortir, tout émoustillée par l'odeur des viennoiseries et du chocolat. Je me pousse légèrement pour laisser entrer une cliente.

« Bonjour mademoiselle Chauvet ! C'est le jour des chouquettes ? Elles sont prêtes ! Une douzaine, comme d'habitude. Mon mari vous en a mis quatre de plus, à part. Rien que pour vous. C'est bien beau de donner, mais faut penser à soi de temps en temps, pas vrai ? »

Mes pieds sont enracinés dans le trottoir et mes yeux exorbités semblent vouloir retourner tout seuls dans la pâtisserie. Ma boîte de gâteaux bascule d'un côté, suivie d'un léger chuintement de glissade à l'intérieur. Je la redresse un peu trop vite et nouvelle chute de l'autre côté. La jeune femme aux chouquettes quitte la pâtisserie ; je demeure figée quelques secondes encore puis me précipite sur les pas de la grande brune qui se retourne comme j'arrive à sa hauteur. Elle se fige, me fixe et dégaîne la première.

« J'ai perdu quelque chose ? »

Elle non, mais moi je suis à deux doigts de perdre mes moyens. Je me ressaisis.

« Je suis navrée de vous aborder comme ça. Êtes-vous Hélène Chauvet, infirmière ?

— Si vous avez besoin de mes services, je suis dans l'annuaire.

— Pardon, mademoiselle, mais j'ai entendu prononcer votre nom dans la pâtisserie. Je m'appelle Nathalie Dubois. Vous ne me connaissez pas, mais je suis une amie de monsieur Chaudron de Saint-Cyr. C'est au sujet de sa mère. »

Hélène Chauvet porte une main à son cœur.

« Quelle horrible histoire ! On vit dans un monde de fous. J'ai reçu un appel de la police vers neuf heures ce matin. Apparemment, ils convoquent toutes les personnes assez proches de cette pauvre Marie-Sophie.

— Avez-vous quelques minutes à me consacrer ?

— Il me reste encore deux patients à visiter avant midi, dit-elle en regardant sa montre. Comme ils habitent le quartier, je peux m'accorder une petite pause. Venez, il y a un jardin derrière ces immeubles, nous serons mieux pour discuter que debout dans la rue. »

Je la suis docilement, un peu inquiète pour les petits choux à la crème qui ne doivent pas apprécier la balade et essaie tant bien que mal de maîtriser le tangage de mon pas chaloupé. Nous arrivons au square sans avoir échangé le moindre mot. Nous nous asseyons sur un banc, sous les branches d'un cèdre du Liban. Une mère essaie de rameuter sa troupe, mais les trois bambins se lancent dans une partie de cache-cache qui la fait s'égosiller de plus belle.

« Je ne connaissais pas cet endroit. Avec ma sœur et mes neveux, nous étions venus au parc municipal, celui près du musée.

— C'est un bel endroit, tout près d'ici. Il abrite des rosiers magnifiques. Vous voulez une chouquette ?

— Ça fait une éternité que je n'en ai pas mangé ! Avec plaisir.

— Le mercredi après-midi, je visite Françoise. Une grand-mère de quatre-vingt-treize ans. Elles sont pour elle. C'est une belle personne, le genre qui vous redonne foi dans l'être humain. Son mari s'est suicidé il y a vingt ans, d'un coup de fusil de chasse, et sa fille, grande dépressive comme son père, s'est pendue l'année dernière. Et malgré tout, elle continue de croire que la vie est un cadeau ! Un jour, elle m'a confié que sa fille lui apportait ces petits gâteaux alors je lui en ai offert, à mon tour. Pas en imaginant remplacer sa fille, loin de moi cette idée, mais simplement pour voir ses yeux briller de

gourmandise ! Lorsque j'arrive ce jour-là, elle a installé une petite nappe blanche sur la table du salon, sorti son joli service à thé. Je dépose les chouquettes sur un plat à gâteau, je prépare le thé et après les soins nous papotons. Elle me parle un peu de son enfance à Quimperlé, des nouvelles du monde. En ce moment, elle se passionne pour ma tablette et ne cesse de s'extasier sur le génie de l'homme ! »

Le génie de l'homme. Quand on voit ce qu'il en fait !

« Vous êtes, pardon, étiez, depuis longtemps l'infirmière de madame Chaudron de Saint-Cyr ?

— Un mois après mon arrivée dans cet immeuble, soit environ un an. Un tout autre genre, cette dame. Bien qu'elle m'ait demandé de l'appeler Marie-Sophie, elle me faisait sentir que j'étais à son service. Cette façon condescendante qu'elle avait de me donner du “ma petite” ! J'avais l'impression d'être une soubrette !

— Je l'ai peu connue, mais ça colle bien au personnage.

— La police ne m'a rien dit à part qu'elle a été tuée chez elle, hier au soir. Que savez-vous ?

— Je sais simplement que son meurtrier lui a asséné un violent coup sur la tête, puis l'a poignardée.

— Eh bien, il devait vraiment lui en vouloir !

— La police va sûrement vous demander votre emploi du temps pour les heures où le crime a été commis.

— Je m'en doute. Hier, j'ai exceptionnellement travaillé. Mon associée a dû rester auprès de sa cadette, malade. Le mardi est ma journée de repos. Judith, mon associée, Judith Bompard, étant mère de famille, je lui laisse le mercredi de libre et moi généralement je me réserve le mardi pour mes cours de gym ; c'est bizarrement leur journée la plus creuse, alors on est peu nombreuses et d'autant mieux encadrées. C'est une salle réservée aux femmes.

— J'ai beau me rabâcher qu'il faudrait que je m'y remette, je reste sourde à mes propres conseils ! Vous avez les clés de l'appartement de votre patiente ?

— Bien sûr. La plupart des gens me confient leurs clés. Quarante-vingt-dix pour cent de mes patients sont âgés, voire très âgés, et souvent en grande perte de mobilité. Je dois pouvoir entrer chez eux sans les obliger à se déplacer. Mais vous semblez très au fait d'un tas de choses, mademoiselle Dubois.

— J'arrive de chez monsieur Beauchamp, un ami de la défunte.

— Ah, oui ! Le début de Parkinson.

— J'ignorais cependant ce détail. C'est aussi un de vos patients ?

— Pas vraiment. Une ou deux fois après que Marie-Sophie a fait appel à mes services. Des plaies à surveiller.

— Des plaies ?

— Connaissez-vous l'expression *secret professionnel* ? » J'évite de pointer qu'elle a déjà lâché *début de Parkinson*. « Je cherche à cerner les gens qui gravitaient autour de la femme assassinée, rien de plus.

— Et pourquoi cet intérêt plutôt malsain ?

— Un secret en vaut bien un autre. Le fils est soupçonné du meurtre de sa mère et j'aimerais assez qu'il n'en soit pas accusé.

— Donc vous essayez de faire porter le chapeau à quelqu'un d'autre ? C'est pas terrible.

— Je ne crois pas qu'il ait pu commettre un tel crime, rien de plus. Et je ne veux pas que la police se contente d'un suspect facile.

— Mais rien ne dit qu'il ne l'a pas commis, ce crime. Elle n'était pas tendre avec lui. Elle n'hésitait pas à le rabaisser, même devant moi.

— Certes. Mais il a droit au doute. Je cherche juste à démontrer que d'autres personnes avaient des motifs d'en vouloir à sa mère.

— Pour ma part, hormis son attitude déplaisante, elle ne m'a causé aucun tort. Quant à monsieur Beauchamp... »

Hélène Chauvet s'interrompt pour jeter un œil à son téléphone qui s'est mis à bip.

« Je vais être en retard pour la fin de ma tournée. »

Je lui saisis le bras pour la retenir et sors mon plus beau regard de cocker triste.

« Mademoiselle Chauvet, si vous savez quelque chose à propos de Baptiste Beauchamp, s'il vous plaît, dites-le-moi !

— Monsieur Beauchamp s'est entaillé les veines il y a quelques mois. Trois semaines auparavant, on lui avait diagnostiqué un début de Parkinson. Un Parkinson ! Il était le maître incontesté de l'implantologie dentaire dans toute la région. Le grand gourou des conférences sur le sujet. Il a vraiment mal vécu l'idée d'être porteur de cette maladie handicapante. Au lieu de renoncer progressivement à son métier, il a brusquement tout abandonné, comme ça d'un coup ! Puis il a voulu foutre sa vie en l'air, définitivement. Mais au dernier moment, il a sans doute paniqué. Un homme comme lui aime trop la

vie ou peut-être lui-même, qui sait ? Quoi qu'il en soit, au lieu d'appeler directement les secours, il a téléphoné à sa voisine, son amie ! J'étais là et je suis descendue avec elle pour lui administrer les premiers soins. Et savez-vous ce qu'elle a fait, la grande dame ? Elle a ri ! Oui, mademoiselle, elle a ri ! Elle ne l'a même pas accompagné aux urgences, ça n'en valait pas la peine, soi-disant ! Que son ego suffirait à le guérir, elle a ajouté. Voilà comment elle était madame Chaudron de Saint-Cyr ! Elle a été assassinée, c'est horrible. Mais ni moi ni personne ne versera une larme sur sa tombe ! »

Et pourtant, elles sont bien émouvantes ces petites dames en noir qui pleurent un disparu. J'ai sagement gardé silencieuse cette réflexion. Mademoiselle *Chouquettes* est repartie s'occuper de ses malades et moi, je m'en vais quérir ma fidèle cavale à quatre roues afin de regagner l'écurie. Au sortir du jardin, je shoote dans un petit tas de gros bourgeons marron rouge, ce qui m'inspire trois réflexions : le caoutchouc de ma chaussure se décolle mais tient le choc ; il y a des marronniers partout dans cette ville ; il faut que je retourne au cimetière.

Claire m'accueille en me prenant dans ses bras comme si nous nous étions perdues de vue depuis des lustres. Je lui tends ma misérable boîte de gâteaux en la priant de l'ouvrir illico pour mesurer l'étendue des dégâts. Elle les trouve splendides, dit que j'ai fait des folies. J'en conclus qu'elle est vraiment stressée ou qu'elle cherche à meubler de paroles saugrenues l'espace qui sépare nos bouches des oreilles innocentes mais néanmoins grandes ouvertes de ses chers bambins. Jean-Pierre ne dit pas un mot, avale son repas sans décoller les yeux de son assiette et oublie de se resservir. Signe de grande préoccupation. Pendant que je prépare le café, ma sœur colle les jumeaux devant leur DVD favori. Ravis autant qu'étonnés, les enfants s'installent dans le salon sans piper mot de peur que leur mère ne change d'avis. Claire revenue dans la cuisine, Jean-Pierre et moi nous regardons afin de déterminer qui doit commencer le récit de sa matinée. À l'évidence, je ne fais pas le poids.

« Marc est dans une situation épouvantable. Il s'agit encore d'une enquête préliminaire mais il va devoir comparaître devant un juge et s'il n'est pas mis en examen, on lui signifiera au moins son statut de témoin assisté. En tout cas, on lui a défendu de quitter la ville. Mais... »

Petit suspens de mon farceur de beau-frère.

« ... mais vous ne devinerez jamais qui on a croisé au commissariat. À propos, dit-il en se tournant vers moi, tu vas être convoquée toi aussi. Ils ont quelques questions rien que pour toi. Puisque j'étais là, j'y suis passé. Ça n'a rien de terrible.

— Manquait plus que ça !

— Tu dois cette faveur à Marc. D'après lui, il s'est aperçu qu'il citait ton nom tous les quatre mots en ra contant, une fois de plus, votre épopée d'hier.

— Ma pauvre chérie, s'attendrit un peu vite sa femme, mais qui avez-vous croisé ?

— Suite aux déclarations de Marc, hier au soir, au sujet de son ex-fiancée payée par sa mère pour disparaître, ce matin la police a cherché à la joindre. Et figurez-vous qu'elle est ici, pas à Lille comme sa cousine le prétendait. C'est elle que nous avons croisée en sortant. Elle nous a juste dit qu'elle venait de son plein gré pour être interrogée sur son emploi du temps au moment du crime. Pas un mot d'excuse pour ce pauvre Marc qui se liquéfiait sur place. Pas même un mot de regret pour ce qu'il était en train de vivre. Mais comme elle peut très bien être restée pour soutirer davantage d'argent à la mère de Marc, elle est un suspect potentiel, n'est-ce pas ? Marc n'est plus le seul à être sur la sellette.

— Ça c'est sûr, il n'est pas le seul à avoir un mobile. » J'embraye sur mes rencontres, très satisfaite de certains de mes effets de manche sur un auditoire conquis.

« Je vais avoir pas mal de choses à confier à la police. Ils vont pouvoir rajouter quelques personnes sur leur liste. Je tiens particulièrement à découvrir la mystérieuse femme que Marie-Sophie a vue au cimetière. Pour ce faire, excusez-moi, mais j'ai un coup de fil à passer.

— Attends un peu, Adèle Blanc-Sec, avant de nous sortir une momie de ton cimetière. J'ai encore une petite info qui vaut son pesant de cacahuètes. Le commissaire en charge de cette affaire est un certain Jean-Michel Casalegno. D'après maître Roussillon qui est une vraie mine de renseignements, le père de Marc a sauvé la jambe et la hanche de ce monsieur il y a une quinzaine d'années.

Après un grave accident de voiture pendant une intervention, Casalegno, qui n'était bien sûr pas commissaire à l'époque, a subi une opération chirurgicale soi-disant perdue d'avance. Mais le père de Marc était un dieu dans son domaine. Il lui a sauvé la jambe et sans doute la carrière. C'est peu dire qu'il prend cette affaire très à cœur. Il est prêt à entendre toute la ville si nécessaire !

— Notre ami a un ange qui veille sur lui, murmure Claire au bord des larmes.

—Et plus il est gradé mieux c'est », je conclus en fouillant dans mon sac pour trouver mon portable. Jean-Pierre se lève et pose ses grands bras autour de sa femme. « Ça va aller maintenant, ma puce.

Tu ne sens pas que la tension retombe ? Toutes ces mises au point m'ont rendu un peu d'optimisme.

— Et dénoué l'estomac. Claire, je crois que ton mari veut finir la dernière tartelette. »

Le colosse me fait un clin d'œil complice et gobe le petit gâteau avant de disparaître dans le salon pour s'asseoir entre ses enfants.

« Il va pourtant bien falloir qu'il les perde, ces kilos, soupire Claire en sirotant les ultimes gouttes de café tiède. Tu sais, je me sens bien inutile dans cette histoire.

— Tu plaisantes ! Tu es la cohésion du groupe, le ciment de cette famille.

— Ben voyons ! Voilà un joli tour de passe-passe pour nommer ce que je suis : une bête ménagère !

— Une ménagère hors pair, tu veux dire. Mon coup de fil peut attendre. Allez, viens. Moi je lave et toi tu essuies et tu ranges. Sinon tu vas repasser derrière moi, je te connais. »

Dans le salon, le père et les jumeaux se sont endormis. Claire pousse la porte de la cuisine pendant que je compose le numéro de Baptiste Beauchamp. Elle se rassoit, bien décidée à ne rien perdre de notre conversation. Je joue le jeu et appuie sur la touche « micro » pour lui faciliter la tâche.

« Monsieur Beauchamp ? Pardon Baptiste. Rebonjour, c'est Nathalie.

— C'est gentil de penser à moi, ma chère Nathalie. Des nouvelles de Marc ? Comment va-t-il ?

— Marc va comme il peut dans cette situation. Il est prié de ne pas quitter la ville et doit être entendu par un juge.

— A-t-il au moins un bon avocat ?

— Je l'espère. Un certain maître Roussillon.

— François Roussillon ? Pas mal. Une peinture dans son job.

— Heureuse de l'apprendre. Je vous appelle au sujet de la maîtresse du mari de votre amie. Vous savez, les cactus. Vous ne connaissiez pas son nom par hasard ?

— Vous vous lancez dans le spiritisme ?

— Si vous n'avez pas son nom, je peux l'envisager. » Rire de mon interlocuteur. « Désolé, ma chère, mais je l'ignore. Son fils doit le connaître, enfin je suppose. Leur liaison a, semble-t-il, duré pas mal d'années. Dans notre cercle d'amis, beaucoup se doutaient que Jean-

Eudes avait une maîtresse. Mais c'était un homme extrêmement discret. Très taciturne en vérité, donc pas du tout enclin à se confier à qui que ce soit.

— Bon, eh bien il ne me reste plus qu'à le demander directement à Marc. Il ne va peut-être pas apprécier, mais je ne peux rien faire d'autre.

— Vous êtes toujours en quête de suspects à rajouter sur votre liste ?

— Tout à fait.

— Et moi ? Quel rang est-ce que j'occupe à cette heure ?

— Vous n'êtes pas dans les premiers.

— Pourvu que je reste le premier dans vos pensées, c'est tout ce qui m'importe !

— Merci de votre patience, Baptiste, et à bientôt.

— À bientôt, ma chère, et n'oubliez pas de m'inviter si vous vous décidez à faire tourner les tables ! » Claire émet un petit sifflement tandis que je pose mon portable sur la table, habitée par une certaine déception. « Ma chère, Baptiste. Tu vas peut-être te dégoter un fiancé tout compte fait !

— C'est un personnage, cet homme. Charmeur et charmant. Des yeux à tomber par terre, un physique plus qu'agréable, de l'humour à revendre, soixante ans, un début de Parkinson et potentiellement suspect de meurtre.

— Tu vois toujours le verre à moitié vide ! Mais bon, t'as raison. Cherche encore ! »

Claire ne peut retenir un bâillement. La nuit a été courte pour tout le monde. Elle décide de s'allonger un moment dans sa chambre et m'invite à en faire de même. Je suis bien trop tendue pour envisager une petite sieste. Je n'y tiens plus et appelle Marc. Il décroche à la première sonnerie. Je lui demande s'il tient le coup et lui apprends ce que j'ai découvert. Il me raconte l'épisode du commissariat avec Béatrice, qu'il est soulagé de pouvoir regagner dès demain son appartement, qu'il veut passer au cabinet cet après-midi. Je tourne encore un peu autour du pot puis je me lance. Il marque un temps d'arrêt et s'étonne de ma question. En quoi le nom de la maîtresse de son père peut-il avoir un intérêt ? Je lui rapporte le passage sur les révélations de sa mère à Baptiste Beauchamp.

« Tu crois que quelqu'un pouvait en vouloir à ma mère au point de

l'assassiner pour une histoire de cactus déposés sur une pierre tombale ?

— Ça semble absurde dit comme ça. Mais cette personne, cette femme en l'occurrence, pouvait très bien nourrir de la haine envers ta mère. Elle les a jetés, ces cactus. C'est bien qu'elle ne supportait pas de les voir posés là. Qui sait si elle n'a pas cherché à rencontrer celle qui commettait ce sacrilège ?

— Ça tient debout. Au point où j'en suis, autant tout envisager. La maîtresse de mon père s'appelait... Bon sang ! C'est bizarre de prononcer son nom. Il y a si longtemps. Elle s'appelait Éloïse Teyssier. Elle était infirmière au CHU.

— Tu l'avais rencontrée ?

— Grand Dieu, non ! Mais j'en avais marre de tous ces non-dits. Ma mère faisait comme si de rien n'était pour sauver les apparences, quant à mon père, on avait si peu d'échanges que je suis dans l'incapacité de me souvenir du son de sa voix ! Bref, à l'époque j'ai fait comme toi aujourd'hui ; je me suis improvisé détective. Sans ton expérience en la matière. »

Le petit rire sans conviction de mon ami ne parvient pas à dissimuler tout le désarroi qu'il a accumulé. Je lui promets de le tenir au courant de mes investigations et raccroche, décidée plus que jamais à creuser dans cette direction. Avant de partir pour le cimetière en toute discrétion, je laisse un mot bien en vue à Claire et à son mari afin de ne pas les inquiéter de mon absence. Je veux voir ce qu'il y a marqué sur cette tombe.

Je ne pensais pas revenir si vite dans ce cimetière. Je demande, à l'entrée, de l'aide pour situer l'emplacement de la concession d'Éloïse Teyssier. L'un des gardiens se lance dans des recherches et m'indique à grand renfort de gestes le chemin à suivre dans le dédale des allées. Son système de guidage me paraît très virtuel et pas vraiment pratique. Mais les passages sont clairement identifiés et après quelques hésitations, je parviens à la trouver. Je reste tout d'abord interdite, m'attendant à voir un caveau classique et non cette petite plaque de granit gris veiné de blanc sur laquelle repose une urne carrée de la même pierre. En fouillant les pages enfouies de mes désagréables souvenirs, je me rappelle qu'il s'agit d'un monument cinéraire. Comme nos parents, cette dame a été incinérée mais elle, mise en terre, enfin, posée dessus. Se méprenant sur ma tête d'enterrement, un petit

monsieur que je n'avais pas entendu approcher m'adresse un gentil sourire.

« C'est dur, pas vrai ? Moi ça fait cinq ans que ma Josette repose ici. Une brave femme que ma Josette. Et bonne mère. Nous avons eu quatre enfants et douze petits-enfants qu'elle n'aura pas vus beaucoup grandir, pauvre Josette. Et vous ?

— Et moi ?

— Depuis combien de temps qu'elle repose là vot' maman ?

— C'est une amie de ma mère. Elle est là depuis bien trop longtemps. »

Je n'ai pas encore lu ce qu'il y a gravé sur l'urne. Heureuse ment, le papi se moque de ma réponse très approximative et continue à mon grand dam de me faire la conversation.

« Elle en a de la chance d'être si bien entourée ! Moi, je viens là tous les mercredis. J'habite à cinq minutes et le mercredi, c'est le jour du marché. Alors je lui achète un petit bouquet de fleurs à ma Josette et je viens lui faire un brin de causette, pour qu'elle sache qu'on ne l'oublie pas. Votre amie, elle devait beaucoup aimer les plantes grasses ? J'dis ça parce que parfois, une belle dame vient en déposer sur la dalle. C'est joli aussi les cactus. Mais l'hiver, c'est pas une bonne idée. C'est pas des plantes pour chez nous.

— Je n'arrête pas de le répéter à ma tante. Mais cette chère Éloïse les aimait tellement, je réponds en priant très fort pour que Dieu me pardonne.

— Alors elle a raison vot' tante. C'est leur plaisir à elles qui compte, pas vrai ? C'est bien dommage que l'aut' dame les ait jetés l'aut' jour. Ils étaient encore tout verts. Remarquez, il est joli aussi ce petit rosier. Mais en pot, y va pas tenir. Ça prend vite la maladie, pis ça crève.

— L'aut', enfin, l'autre dame, vous dites ? Ah, oui, je vois ! Une petite blonde ? Elle est venue quand ?

— Ben non, une grande brune, mercredi dernier. Moi je viens que le mercredi, à cause du marché. Puis je vais vous laisser parce que ma Josette, c'était une brave femme mais jalouse qu'elle était ! J'voudrais pas qu'elle me tire les oreilles cette nuit ! »

Je l'observe s'éloigner, rigolant et monologuant, son bouquet de marguerites tout tremblotant dans sa main noueuse. Je ne sais pas si Marc a un ange qui veille sur lui comme tend à le penser ma sœur,

mais si c'est le cas, il est plutôt du genre comique. Il vient de me donner la preuve via son drôle d'émissaire que deux femmes se livraient bataille par cactus interposés. L'une, Mme de Saint-Cyr, les déposant sur la tombe, l'autre, la mystérieuse brune, les jetant à la poubelle. Je lis l'inscription dorée, *Éloïse Teyssier, née Vidal* ; une courte épitaphe : *Plus qu'une amie*, trois points de suspension ; ses dates de naissance et de décès, elle est morte jeune, à cinquante-neuf ans. Il y a un an. Et Marie-Sophie a su qu'elle était enterrée à cet endroit, la même année si ma mémoire est bonne. Rien de sorcier là-dedans, il suffit de lire la rubrique nécrologique. Le lieu de l'enterrement peut y figurer. Si je suppose que cette pauvre Éloïse est morte de maladie, sa rivale a pu suivre son état de santé grâce aux entrées qu'elle possédait dans le milieu hospitalier. J'ose à peine imaginer le plaisir qu'elle a dû ressentir en sachant que cette femme de dix ans sa cadette était mourante. Elle est étrange cette épitaphe. *Plus qu'une amie...* Que peuvent remplacer ces points de suspension ? Une sœur ? Une maîtresse ? Ça ne colle pas pour la maîtresse. Pas pour le père de Marc de toute façon, puisqu'il est mort avant elle. Je regarde par-dessus les croix, par-delà les stèles, le grand marronnier qui frissonne doucement dans l'air rafraîchi de cet après-midi maussade. Je n'irai pas jusqu'au columbarium, pas envie de ressentir cette petite pointe dans la poitrine. Je vais me retirer, chargée de ces quelques éléments supplémentaires : une certitude, un nom, trois points de suspension. L'état civil peut me fournir certains renseignements manquants, comme la naissance d'un enfant par exemple au sein du couple Vidal-Teyssier. Me fournir... Il vaut sans doute mieux passer par une voie plus officielle. J'envoie un message à Marc : « *Quel est le nom du policier à contacter de préférence pour ton affaire ?* » Réponse rapide : « *Capitaine Michel Kerr. À suivre sa ligne directe.* »

J'ai le temps d'arriver à ma voiture avant de recevoir enfin le numéro du policier. Je le compose sans trop réfléchir. Quelqu'un décroche à la quatrième sonnerie. Je demande à parler au capitaine Kerr. J'attends un moment, il me répond d'une voix agacée.

« Capitaine Kerr.

— Pardon de vous déranger, des cris résonnent et me désarçonnent quelque peu. Je m'appelle Nathalie Dubois, vous devez me convoquer pour l'affaire de madame Chaudron de Saint-Cyr. Est-il possible de

vous rencontrer rapidement ?

— Où êtes-vous ?

— Au cimetière Saint-Ange.

— Au cime... Peu importe. Dans une demi-heure, café des Quatre Routes. C'est à deux pas du commissariat. J'vous y attendrai, pas longtemps. »

La température vient de chuter de plusieurs degrés. Pas très chaleureux, le bonhomme. Et pas très officielle, cette rencontre. Mais une entrevue aujourd'hui, c'est plus qu'espéré. Je n'ai que trente minutes pour me rendre à ce rendez-vous, garer mon auto et trouver ce fichu café. Je situe à peu près le commissariat et roule au pifomètre, mon GPS personnel. La circulation n'est pas très dense mais les feux sont nombreux en centre-ville. Je repère le café qui occupe une place stratégique près d'un grand rond-point. Je dégote in extremis une place au deuxième sous-sol d'un parking souterrain et cours pour ne pas louper le capitaine Kerr qui m'a bien fait comprendre son intention de ne pas attendre. Une fois dans le bar, je m'aperçois avec désarroi qu'il y a foule et que je n'ai aucun moyen de reconnaître mon interlocuteur. Je suis plantée près du comptoir quand un type en jeans noirs et blouson de cuir s'adresse à moi.

« Mademoiselle Dubois ?

— C'est moi.

— Capitaine Kerr. Venez, on va s'asseoir par-là, dit-il en m'indiquant une petite table au fond de la salle. Georges, tu nous apportes une eau gazeuse pour moi et pour mademoiselle...

— Un thé avec du citron », je réponds, prise au dépourvu.

Je le suis tandis qu'il zigzague entre les tables tout en saluant et en plaisantant avec une ribambelle de clients. Le dénommé Georges nous apporte nos consommations avec une singulière rapidité. Les gens d'ici ne doivent pas aimer attendre. Le policier regarde ma tasse avec une petite moue.

« Vous ne devriez pas.

— Je vous demande pardon ?

— Le citron. Vous ne devriez pas ajouter cette tranche dans votre thé. On ne sait pas où elle a traîné et c'est sûrement pas du bio. »

Il ne manquait plus que ça, un ayatollah de la nourriture. Je dépose dans le fond de ma tasse la tranche de citron incriminée, je verse mon thé par-dessus et, pour faire bonne mesure, je la presse

ostensiblement avec le dos de ma cuillère. Mon vis-à-vis hausse les sourcils.

« C'est vous qui voyez.

— Une chance que vous m'ayez repérée tout de suite, dis-je pour faire diversion.

— Une cliente inconnue qui débarque ici, les cheveux en bataille, les joues cramoisies et l'air essoufflé, ça se remarque. »

Je ne peux m'empêcher de passer une main dans mes cheveux sous le regard goguenard du capitaine qui enchaîne :

« Alors c'est vous, Nathalie Dubois. Votre ami à particule nous a beaucoup parlé de vous. J'étais curieux de voir à quoi vous ressembliez.

— Curiosité satisfaite ? je demande à ce roturier moqueur.

— Je vous imaginais plus dans le genre grande sauterelle, moins rase-moquette et avec un nez de fouine. Mais vous êtes très différente, tout à fait charmante », croit-il bon d'ajouter avec un grand sourire.

Dans mon manuel du savoir-vivre, je crois qu'il est déconseillé de gifler un policier, même s'il vous traite de « rase-moquette » ; je m'abstiens donc et continue comme si de rien n'était.

« Je vous remercie de bien vouloir m'entendre même si le lieu me semble incongru.

— Il fallait que je sorte du commissariat. On a arrêté trois skinheads qui avaient brisé la vitrine d'une boucherie halal. Je déteste les fachos. Ça beuglait depuis des lustres entre eux et le proprio et là, j'en avais ma claque. Et puis le commissaire nous met une pression d'enfer pour le meurtre de madame Chaudron Machin. Votre ami a une sacrée chance que l'enquête soit sous la responsabilité de Casa, enfin du commissaire Casalegno. Alors, dites-moi ce que vous savez de si important et on officialisera votre déposition ensuite. »

Je bois une gorgée de mon thé afin de réfléchir à la façon la plus concise de présenter les choses. Je me lance en commençant par la recherche de Béatrice jusqu'à l'histoire des cactus en passant par ma rencontre avec Baptiste Beauchamp et l'infirmière Chauvet. Pas une fois le capitaine ne m'interrompt. Il a sorti un calepin dans lequel il prend des notes, soulignant des mots. Il ne sourit plus et à la fin de mon récit, me regarde et soupire.

« Eh bien, vous pouvez postuler comme auxiliaire civile. »

Je saisis la perche qu'il me tend pour lui délivrer mon pedigree

professionnel.

« Je suis conseillère d'insertion et de probation. Je travaille régulièrement avec un juge d'instruction, Étienne Lombardi. Peut-être que son nom ne vous est pas in connu. Il est apparu souvent dans les journaux ces derniers mois à propos d'un gang de jeunes délinquants. La presse les avait baptisés « les flash-casseurs ».

— Et ? demande laconique mon vis-à-vis.

— Et il m'a confié pas mal d'enquêtes sur la situation socioprofessionnelle de jeunes majeurs dont il avait la charge.

— Vous tentez de m'impressionner, mademoiselle la CIP ? Essayez-vous de trouver un prétexte pour vous immiscer dans mon enquête, pour combler votre oisiveté de vacancière ou votre impétueuse curiosité ? »

Je cherche désespérément un trou de souris en maudissant les normes d'hygiène. Je me ressaisis et trouve le courage de le regarder droit dans les yeux.

« Rien de tout ça. Quant à m'immiscer, comme vous le dites, je vous ferai simplement remarquer que je suis plongée jusqu'au cou dans cette sordide affaire. Marc est mon ami et si mes quelques compétences d'enquêtrice peuvent vous aider à y voir un peu plus clair, sachez qu'elles vous sont toutes acquises. »

Le capitaine Kerr semble se détendre.

« Bon, me voilà rassuré, ironise-t-il encore. Je vous propulse enquêtrice de l'ombre. »

Puis retrouvant son sérieux, il enchaîne.

« Si je résume, nous avons... coup d'œil à son carnet, nous avons quatre suspects potentiels. Le fils, Béatrice Legendre, Beauchamp, la femme brune du cimetière. Pour l'infirmière... ça paraît plus hypothétique. Elle a l'opportunité, la stature, mais pas vraiment de mobile. Sauf une inimitié propre à beaucoup de personnes qui côtoyaient la victime.

— Je me demandais si vous ne pourriez pas rechercher auprès de l'état civil si Éloïse Teyssier n'aurait pas une fille. Elle est peut-être la femme du cimetière.

— Je vais creuser. Reste tout de même que le fils demeure le suspect le plus probable de cette belle brochette.

— Quelqu'un l'a-t-il vu ressortir de l'hôtel ?

— Personne ne s'en souvient. Mais le concierge se rappelle très

bien que vers dix-huit heures un type a fait tout un pataquès pour une histoire de WiFi, d'absence de connexion Internet dans sa chambre. Il lui a pris la tête pendant un bon moment. Votre ami a très bien pu quitter les lieux à ce moment-là, en toute discrétion. Son hôtel n'est pas à plus de...

— Dix minutes à pied de chez sa mère, je sais. Et c'est quoi cette histoire de stylo retrouvé dans la main de madame Chaudron de Saint-Cyr ?

— M'enfin, comment vous pouvez avoir accès à ces infos ?

— Par Marc-Antoine.

— C'est vrai qu'on l'a appelé de chez sa mère et qu'il est venu sur les lieux du crime avant d'aller au commissariat. Mais je ne pensais pas qu'il avait remarqué ce détail. À moins que...

— On le lui aura peut-être révélé ?

— Pas très pro comme démarche. Parce que les gens ont des noms à particule alors on les classe *au-dessus de tout soupçon*. N'empêche que pour moi, il est un parfait coupable. Sauf que justement, ce stylo me gêne. Je ne vois vraiment pas ce qu'il faisait là. Je n'ai trouvé aucun carnet ouvert, aucun papier sorti. Pourquoi la victime le tenait ainsi serré dans sa main, sans son capuchon, comme si elle s'apprêtait à s'en servir, mystère !

— Vous pensez que le meurtrier l'aurait placé là pour faire accuser Marc ?

— Encore fallait-il qu'il sache à qui il appartenait.

— Marc m'a dit que ses initiales étaient gravées dessus.

— C'est juste, j'avais oublié.

— Oublié !

— Disons que je voulais voir jusqu'à quel point vous étiez renseignée. Cette preuve, si je peux nommer ainsi le stylo, est en trop. Elle fait tache dans le tableau. Pourquoi s'embêter à le glisser dans la main de sa mère quand il y a les empreintes de Marc partout dans la maison, jusque sur les objets qui ont servi à l'assassiner ? Elle sert plutôt à le disculper en l'occurrence. Ce qui me conduit à le croire coupable.

— Vous êtes un gars plutôt tordu.

— Admettez que j'obéis à une certaine logique.

— Peut-être aussi que l'assassin ignorait que Marc était venu habiter ponctuellement chez sa mère.

— Et il aurait trouvé ce stylo de grand prix qui traînait là, par hasard ? Il aurait vu les initiales et se serait dit “*chouette, de quoi faire accuser le proprio du stylo*” ? De plus, ça exclut d’emblée l’ensemble des suspects retenus si l’on suppose que l’assassin ignorait la présence de Marc dans les lieux.

— À part la femme du cimetière.

— À part cette femme, je vous l’accorde. Faut vraiment qu’on découvre qui elle est.

— Et l’ex-fiancée de Marc, Béatrice *je-ne-sais-qui* ? Savait-elle avant de partir pour son prétendu stage que Marc avait déménagé ?

— Bonne question. » Le capitaine Kerr replonge dans ses notes. « Marc-Antoine a emménagé chez sa mère le vendredi de la semaine dernière pour cause de travaux dans son appartement. La demoiselle est partie le mercredi, soit deux jours avant. Les travaux étant déjà prévus, elle savait qu’il partait chez sa mère. Un sacré numéro cette fille. Pas du tout embarrassée par le fait d’avoir préféré l’argent à son fiancé. Comment elle nous a sorti ça ? Ah, oui ! Une urgence vitale ! Apparemment la brasserie de ses parents nécessite de gros travaux de mise en conformité. Elle leur a envoyé le chèque mais elle est restée pour négocier, ce sont ses termes, une petite compensation supplémentaire pour permettre à sa cousine de rester dans le logement qu’elles occupent toutes les deux. Logement qu’elle indique ne pas avoir quitté le soir où le crime a été commis. Sa cousine lui sert d’alibi. Une blonde théâtrale qui a bien besoin de cours de diction.

— Lorsque Marc et moi avons rencontré Olga, la cousine, elle a prétendu que Béatrice lui avait avancé un an de loyer. Est-ce que ça signifie que Béatrice avait déjà négocié sa petite compensation ou qu’elle l’avait déduite du chèque envoyé à ses parents ? Et donc qu’elle devait retourner voir son ex-future belle-mère ?

— Il faut qu’on plonge dans les comptes de ces gazelles. Je pense qu’un de mes collègues doit être sur le coup. Même si Casa nous met la pression, c’est pas notre seule affaire. Manque d’effectif, de budget enfin je ne vous apprends rien, mademoiselle la CIP. Même chanson à tous les étages, à toutes les époques. Tuante ritournelle. Faites-moi signe quand vous viendrez au poste faire votre déposition. De mon côté, je vous rappelle si j’ai du nouveau à propos d’une éventuelle fille d’Éloïse Teyssier et du reste. Le thé qui tue, je vous l’offre. Je vous dois bien ça après mes remarques désobligeantes. »

Michel Kerr se lève et je suis son mouvement. Il me serre la main, un grand sourire de nouveau sur son visage.

« Heureux de constater que vous ne ressemblez pas à une grande sauterelle. Dès cette affaire bouclée, j'aimerais assez vous revoir sans toute cette gadoue entre nous. Mais pour l'instant, boulot, boulot ! »

Bien sûr, dans ces moments-là, je ne trouve jamais rien d'intelligent ou d'amusant à ajouter ! Je me contente d'un « au revoir » bien plat, bien convenu. Ce que je peux me sentir nouille ! Mes collègues me trouvent drôle, j'ai de la répartie avec eux. Cet homme me fait perdre tous mes moyens ou est-ce la fatigue ou encore les deux ? Je remonte la rue qui mène au parking. J'ai mal à la tête, ce qui me fait penser à mon mal aux pieds d'hier et comme j'ai le souvenir constructif, je me rappelle que je dois acheter une nouvelle paire de chaussures. Les rues piétonnes sont à deux minutes du rond-point. J'ai encore le temps de me perdre dans les boutiques. J'envoie un message à Claire par flemme de parler. J'écris simplement que je suis à la chasse aux chaussures. Un tantinet bêta, mais ça me donne une excuse pour ne pas rentrer trop vite après cet après-midi chargé. Les boutiques de chaussures ne manquent pas, juste l'envie. Je papillonne de l'une à l'autre. Je rentre dans celle où se trouvent le plus de clientes pour ne pas avoir une vendeuse trop vite sur le dos. Manque de chance, elles sont deux et efficaces. J'informe une jeune femme filiforme à la chevelure rouge que je souhaite une paire d'escarpins en cuir noir, compensés, taille 36, et surtout confortables. Elle me les trouve. Ça ne relève pas de l'efficacité mais du miracle ! Je ressorts si vite du magasin avec ma paire de chaussures que j'en reste toute désarçonnée. Je n'ai plus qu'à rentrer. Je ressens comme une impression de vide. Un peu angoissée aussi par la perspective de devoir tout rapporter à Claire et à son mari. J'ai l'impression de vivre une journée sans fin. Des noms tournent en boucle dans ma tête. Est-ce que j'ai mentionné Baptiste Beauchamp au capitaine ? Oui. Mais est-ce qu'il ne va pas l'oublier en se focalisant sur Béatrice et la femme du cimetière ? Stop ! Il me faut fermer la parenthèse. Je pense à Marc. Si j'ai la sensation d'être au cœur d'une journée sans fin, lui, il est embourbé dans un cauchemar.

Je retrouve ma voiture qui m'attend sagement au deuxième sous-sol, prise en étau par deux autres véhicules. Mon rétroviseur gauche a été replié et j'essaie d'estimer la meilleure façon de me contorsionner pour arriver jusqu'à la portière. Fessiers rentrés, nombril à la colonne – je savais que mes cours de Pilates, suivis il y a deux ans, finiraient par me servir –, je me glisse jusqu'à la portière. Mais là, à moins de trouver le moyen de me faxer dans les vingt centimètres d'ouverture généreusement laissés par le conducteur d'à côté, je ne vois pas comment entrer dans mon véhicule. Et en plus je vibre. Mon portable est quelque part dans une de mes poches. Inutile de songer à le sortir. Entre mes deux mains prises et mon inconfortable position, je ne peux que capituler. J'exécute avec brio une nouvelle torsion pour m'extirper de ce goulot d'étranglement et après avoir ouvert le coffre de mon auto, je me débarrasse, exaspérée, de ma boîte à chaussures. Mon portable se remet à vibrer rageusement à l'intérieur de ma poche droite. Je m'en empare et décoche un « allô ! » peu courtois à l'invisible qui me harcèle.

« Capitaine Kerr. Je vous dérange peut-être ? »

— Non pas du tout, je réponds en maudissant, Dieu sait pourquoi, le rouge qui me monte aux joues.

— Si vous êtes encore dans le coin, je vous attends au pied de l'immeuble où habite Hélène Chauvet.

— L'infirmière ? Je suis dans le parking souterrain du centre-ville, non loin du café où nous nous sommes rencontrés.

— Voilà pourquoi je vous entends si mal. Alors vous sortez du parking et vous m'attendez devant, côté rond-point, comme ça je vous prends au passage, c'est plus simple. C'est OK pour vous ? »

C'est OK pour moi. Je remonte les deux étages où le parfum des gens pressés que je croise se mêle aux relents d'urine qui me piquent

le nez et me soulèvent le cœur. En passant devant la borne de paiement, je me dis que cet après-midi va me coûter cher. Petite pensée mesquine d'une simple salariée de la fonction publique. Enfin, peut-être qu'à mon retour on aura daigné me laisser le droit d'entrer normalement dans ma bétailière. Une berline sombre s'arrête à mon niveau et un coup de Klaxon aussi peu discret que péremptoire me confirme qu'elle est bien là pour moi. Je monte dans la voiture.

« Vous craigniez que je vous rate ? » Michel Kerr ne relève pas et s'engage en force dans le flux de la circulation. « Une chance que vous soyez encore là ! Vous avez fait les boutiques ?

— Monsieur a du flair.

— Ouais, enfin, une femme qui reste au centre-ville, c'est pas compliqué de deviner. » Il recommence à me taper sur le système. Je n'ai pas le loisir de rétorquer, il enchaîne.

« Vous avez acheté des chaussures, j'parie. Facile, vous en avez une qui rigole. Faites pas cette tête, je l'aime bien votre look ! Vous êtes moins coincée que Chaudron Machin Chouette que vous défendez si habilement. »

Petite note à moi-même : changer d'urgence de look. « Je ne cherche pas à défendre Marc, je cherche la vérité.

— Et votre vérité, c'est qu'il est innocent. Ben, ça va vous étonner, mais mon collègue m'a fait part de quelque chose qui peut-être, et je dis bien *peut-être*, va apporter de l'eau à votre moulin. Il est bien ce Patrick. Discret, sympa et terriblement efficace. Bref. Hélène Chauvet... Chauvet est son nom d'épouse. Elle a divorcé en 2012 d'un certain Adrien Chauvet dont elle a gardé le patronyme. Son nom de jeune fille est Teyssier.

— La vache ! Elle est la fille d'Éloïse Teyssier. C'est elle, la femme du cimetière !

— On ne s'emballe pas. Teyssier n'est pas un nom rarissime. Mais, effectivement, il paraît peu probable que ce ne soit qu'un simple homonyme. De toute façon, on va être fixés dans cinq minutes... si cet abruti des familles veut bien passer la seconde ! »

Coup d'avertisseur, voie des bus et nouvelle contraction des fessiers pour moi qui préfère arriver dans dix minutes et entière. Nous atteignons notre destination et le capitaine se gare sans scrupule sur un emplacement destiné aux livraisons. Il me fait un clin d'œil.

« Faut bien que la police ait quelques privilèges. »

J'ignore si c'est bien licite, mais je me garde de le lui demander, trop heureuse de ne pas subir encore les odeurs des parkings de la ville.

« Bon, on est dans les temps. Normalement, la dame nous attend chez elle, entre deux patients.

— Vous lui avez dit que je vous accompagne ?

— Pas pensé. De toute façon, je n'étais pas sûr que vous seriez encore là. » Alors que le loquet se débloque, nous autorisant l'accès au hall de l'immeuble, le capitaine est pris d'un frisson. « Je déteste les infirmières.

— Alors vous m'avez appelée pour que je vous protège ? Mais c'est mignon tout plein !

— Rigolez, ma belle. Ma protection, c'est la distance que je mets entre ces gens et leur univers.

— Leur univers ?

— La maladie, la vieillesse, enfin tous ces trucs à la con qui nous pendent au nez.

— Mais il est un tantinet phobique, notre capitaine ! Essayez les infirmières scolaires pour dédramatiser !

— Elles bossent en sous-marin pour les dentistes. Un gosse va les voir pour un mal au ventre, un sucre ! Pour un mal de tête, un sucre !

— Je vois. Traumatisme dans l'enfance. C'est quoi votre truc pour vous en sortir ? Psychanalyse ? Alcoolisme ? Philatélie ?

— Méditation. Ça nettoie, régénère, recentre. Gloussez tant que vous voudrez, au moins ça ne coûte pas un rond, contrairement aux achats compulsifs, si vous voyez ce que je veux dire.

— Définition du capitaine Kerr : phobique à tendance misogyne. Vous devriez méditer sur les écrits du dalai-lama. Je me souviens d'un livre, *Pacifier l'esprit*. Exactement ce qu'il vous faut.

— Concentrez-le, votre esprit. Elle vient nous ouvrir.

— Vous croyez qu'elle aura des seringues ? »

Le capitaine m'envoie un coup de coude dans l'épaule tandis que la porte s'ouvre sur notre duo de choc. Le regard d'Hélène Chauvet s'arrête sur moi. Ses yeux sont noirs, ses sourcils se froncent. Son timbre de voix est glacial.

« Décidément. C'est à vous que je dois cette intrusion ?

— À moi, répond le capitaine en sortant sa carte officielle. Capitaine Kerr. C'est moi qui vous ai téléphoné. Je vous remercie de

nous recevoir aujourd'hui malgré un emploi du temps que je sais chargé. »

Hélène Chauvet nous invite à la suivre sans un mot. Son appartement, bien que présentant de beaux volumes, est froid, comme si personne ne l'avait vraiment investi. Tout ici semble fonctionnel, impersonnel. Meublé au minimum. Je ne peux m'empêcher de remarquer que les deux hautes portes-fenêtres du séjour donnent sur la façade de l'immeuble de Mme Chaudron de Saint-Cyr.

« Pourquoi vouloir me rencontrer moi et si vite ? lance l'infirmière sur la défensive. Je n'ai rien à dire sur l'assassinat de ma patiente.

— Sur l'assassinat, on verra, réplique le capitaine sur le même ton, mais sur vos rapports avec la victime, vous pouvez certainement étoffer.

— Étoffer ? Tiens donc ! Qu'est-ce que mademoiselle Dubois a pu inventer pour disculper son cher et pitoyable ami ? »

Pas de doute, elle m'a dans son collimateur. Inutile d'espérer partager ses chouquettes à l'avenir. Le policier ne relève pas et continue.

« Vous êtes bien Hélène Chauvet, divorcée d'Adrien Chauvet ?

— Adrien a choisi de vivre à Londres. Depuis deux ans. Où est le rapport ?

— Vous avez gardé votre nom d'épouse.

— Vous comptez écrire ma biographie ?

— Et votre nom de jeune fille, poursuit le capitaine, est Teyssier. Êtes-vous la fille d'Éloïse Teyssier née Vidal ?

— Maman est morte ! N'avez-vous aucun respect pour les morts ? Tout ceci est passablement exaspérant.

— J'en conclus que vous êtes bien sa fille.

— Oui, je suis sa fille ; oui, Adrien est mon ex-mari, et alors ?

— Votre maman, dis-je en usant du même terme qu'elle et le plus courtoisement possible, repose au cimetière Saint-Ange, je crois ?

— Vous faites *aussi* la tournée des cimetières ? C'est quoi votre problème ?

— L'attitude de madame Chaudron de Saint-Cyr envers votre mère a dû beaucoup vous blesser. Maman est, elle aussi, décédée et jamais au grand jamais, je ne pourrais tolérer qu'on lui manque à ce point de respect. »

Hélène Chauvet semble quelque peu décontenancée. Je la sens

hésiter entre détresse et colère noire. Prête à me jeter derrière le capitaine si la colère l'emporte, j'ose :

« Des cactus ! Il faut vraiment être sans cœur.

— C'était une sociopathe ! Une perverse narcissique ! Une égoïste, manipulatrice, aucune empathie ! Demandez à son fils quelle mère, quelle femme castratrice elle était ! Je ne l'ai pas tuée, peut-être que son fils non plus. Mais une chose est sûre, nous la détestions autant l'un que l'autre ! S'il vous donne l'impression d'avoir de la peine, votre ami, c'est parce qu'il se trouve dans un borborygme monstre, pas parce que sa mère est morte. Ma tête à couper ! Puisque vous savez pour les cactus, j'en déduis que vous savez aussi qu'elle a été la maîtresse de son père. Elle était IBODE, infirmière de bloc opératoire si vous préférez. Elle l'a rencontré en changeant d'hôpital, peu après avoir divorcé de mon père. Elle adulait cet homme, elle vénérât l'incroyable chirurgien qu'il était. J'ai bien connu Jean-Eudes. Il était doux comme un agneau, complètement étouffé par son effroyable sadique de femme. Nous étions sa bulle d'oxygène, sa bouée de sauvetage pour ne pas tomber en dépression. Il culpabilisait de ne pas pouvoir lui tenir tête, surtout pour son fils dont il voyait le caractère s'étioler. Elle en faisait sa chose. Lui, il s'éclatait dans son travail. Toute la force qui lui manquait dans son foyer, il la mettait au service de ses patients. Et puis son cœur a lâché. Sa mort a anéanti ma mère. Alors j'ai fui pour ne pas la voir sombrer. Je me suis mariée, je suis partie à l'autre bout de la France. J'ai été lâche ; je voulais vivre ma vie, pas celle de ma mère. Mais la première fois où j'ai vu un cactus sur sa tombe... »

Hélène Chauvet se redresse brusquement et se dirige vers l'une des fenêtres dont elle tire le voilage. Elle plaque fiévreusement ses deux mains sur la vitre. Ses yeux sont deux fentes douloureuses qui fixent l'immeuble d'en face.

« ... j'ai su que c'était elle. »

« Et vous l'avez prise comme patiente. »

La voix du policier claque dans l'atmosphère lourde de la pièce. La jeune femme se retourne, un mince sourire sur les lèvres.

« Et je l'ai prise comme patiente. Oh, mon Dieu ! Je crois, mademoiselle Dubois, que je viens de ravir à votre ami la première place en tant que suspecte. Vous avez atteint votre objectif on dirait.

— Je n'ai pas... » Hélène Chauvet me coupe la parole d'un geste

las. « Ne vous fatiguez pas. L'amitié est une chose précieuse. Mais elle ne doit pas vous rendre aveugle. Eh bien, monsieur le policier, capitaine Kerr, que voulez-vous savoir de plus ?

— Ce que vous faisiez, par exemple, entre dix-huit heures trente et dix-neuf heures trente le soir du crime. Si vous étiez chez un patient, j'aimerais connaître son nom et son adresse.

— Je devais être, voyons, chez monsieur Perez. Un pansement de jambe à refaire. Je suis sortie de chez lui vers dix-huit heures quinze, peut-être un peu moins.

— Ce n'est pas ce que je vous demandais, mais bon. Il habite ?

— Deux immeubles plus haut, en remontant vers le jardin municipal. J'ai concentré toute ma clientèle dans un secteur assez restreint. Ça m'évite de circuler en voiture. Ensuite, médicaments à donner à madame Chapuis. Son appartement est au-dessus du Carrefour City à une rue d'ici. Mais autant vous le dire tout de suite, je suis arrivée en retard parce que j'ai dû repasser chez moi vers dix-huit heures trente, pour répondre à votre question. Je souffre d'un lumbago et la douleur devenait intolérable. N'ayant pas d'antalgique sur moi et me trouvant tout près de la maison, j'ai jugé préférable de rentrer pour prendre de quoi me soulager. Il me restait encore trois patients à visiter.

— Donc vous vous trouviez ici lorsque la dame et son ami sont revenus de leur bridge.

— J'ai reconnu la voiture qui s'engageait dans le parking de l'immeuble.

— Pourquoi avez-vous accepté de prendre madame Chaudron comme patiente ? Savait-elle qui vous étiez ?

— Madame Chaudron ! Hélène Chauvet éclate de rire. J'espère, j'espère de tout mon cœur qu'elle vous entend ! Et si tel est le cas, les repréailles d'outre-tombe vont être terribles. Méfiez-vous ! Cette femme détestait l'irrévérence.

— Je ne goûte pas les noms à rallonge et les fantômes ne m'effraient pas. Si vous pouviez me répondre.

— Après le décès de maman, j'ai choisi de venir travailler dans cette ville où elle avait souhaité être incinérée. J'ai contacté une ancienne amie de l'école d'infirmières, Judith Bompard, qui y habite. Elle en avait assez de travailler en clinique et souhaitait devenir infirmière libérale. Nous nous sommes associées. Le hasard de la vie

fait parfois bien les choses.

— C'est aussi le hasard qui vous a conduite à cet appartement ? »
La jeune femme rougit et baisse les yeux en jouant avec la fermeture Éclair de son gilet.

« Non bien sûr, le hasard n'a rien à voir. Juste un besoin viscéral et... tordu, je vous l'accorde, d'être au plus près de cette sorcière. Elle ne me connaissait pas. J'ai glissé des cartes de visite dans un nombre incalculable de boîtes aux lettres, dont la sienne. Je me disais qu'à son âge, elle aurait besoin, un jour ou l'autre, d'une infirmière. De fait, elle venait d'avoir plusieurs malaises et sa tension devait être surveillée une fois par jour. Elle m'a choisie parce que j'habitais en face. J'avais précisé mon adresse personnelle seulement sur la carte que je lui destinais. J'étais certaine que cela lui permettrait de jeter son dévolu sur ma petite personne. J'avais une idée claire de sa manière de fonctionner. Ces gens-là aiment croire que vous pouvez être à leur disposition rapidement. Ils sonnent, vous accourez. À leur service, à leurs pieds.

— Et vous espériez quoi ?

— Si vous pensez que, parce que je suis infirmière, je cherchais le moyen de l'empoisonner à petit feu, vous vous trompez. Mais cela dit, si jamais son état de santé avait dû se dégrader, je voulais être présente. J'ai souvent rêvé qu'au moment d'une agonie espérée, je lui révélais mon identité et lui disais combien son mari avait été heureux grâce à l'amour de maman et à l'affection qu'il me portait. Ça l'aurait achevée et elle aurait emporté sa haine en enfer. Quand vous aurez mis la main sur le meurtrier, grondez-le pour moi. Il a gâché mon rêve.

— J'y penserai.

— Avez-vous, dis-je en essayant de sortir mon esprit du brouillard de rancœur qui nous enveloppe, déjà vu la collection de stylos-plumes de Marc-Antoine ? Il en avait un notamment auquel il tenait beaucoup, un Mont-blanc en argent massif. C'est son père qui le lui avait offert.

— Je n'ai jamais vu de collection à proprement parler. Mais ce stylo peut-être bien. Oui, je me le rappelle, en effet. Lorsque Marc et sa mère avaient des mots. Rectification, si vous permettez. Lorsque sa mère lui assénait pour la énième fois des paroles blessantes, Marc avait pour habitude de triturer un stylo de ce genre. Pour l'avoir vu

une fois de près, je crois même que ses initiales étaient gravées dessus. Mais je peux me tromper. Savez-vous que Jean-Eudes était un passionné de calligraphie ? Un instant. »

L'infirmière se lève et fouille dans le tiroir d'un joli secrétaire en merisier qui apporte un peu de chaleur aux murs blancs et nus de la pièce. Elle en retire un écrin en bois sombre ainsi qu'un petit encrier en porcelaine, décoré de fleurs, de dorures et aux pieds en forme de pattes de lion. Elle ouvre devant nous la boîte. L'intérieur, tapissé de velours gris clair, abrite un porte-plume ancien en argent gravé d'une feuille d'acanthe. Hélène Chauvet caresse l'objet du bout de son index.

« C'est Jean-Eudes qui me l'a offert. Ainsi que l'encrier. Il a bien essayé de m'apprendre à m'en servir, mais j'étais d'une maladresse ! J'avais de l'encre jusqu'au coude et sur le nez aussi. »

Puis, comme une enfant qui n'a plus envie de jouer, elle referme brusquement la boîte et file remettre les objets à leur place.

« Mais comment en sommes-nous arrivés à parler calligraphie ? Ces souvenirs m'appartiennent, ils ne vous concernent en rien. Mademoiselle Dubois, c'est encore à vous que je dois ce méchant tour de passe-passe ! J'estime vous avoir consacré suffisamment de temps. Je dois retrouver mes patients qui ne le sont guère, patients. Pensez que je suis comme un repère dans leur journée qui s'éternise. Alors soyez assez aimables pour vous retirer et allez harceler quelqu'un d'autre. Avec tous les ennemis qu'elle devait avoir, vous n'avez que l'embarras du choix ! »

Pas fâchés de nous retrouver dans la rue, le capitaine Kerr et moi regardons en silence le flux des voitures, nombreuses à circuler en cette fin de journée.

« Je ne sais pas pour vous, mais moi je suis sonnée !

— Question d'habitude. Ce n'est pas simple de jouer au détective, pas vrai, mademoiselle Dubois ? Même pour une CIP aussi chevronnée que vous. Une chose est sûre, elle ne m'a pas réconcilié avec les infirmières. »

Jolie tentative de diversion, mais je ne parviens pas à en rire. Tandis que nous remontons dans la voiture banalisée, nous voyons Hélène Chauvet partir en direction de sa prochaine visite. Et comme le capitaine Kerr lorsqu'il évoque les infirmières, je ne peux m'empêcher de frissonner.

« Comment peut-on vivre avec tant de haine dans le cœur ? Elle est

tout à la fois à plaindre et à craindre.

— Je la vois assez bien dans le rôle d'une meurtrière. Votre ami est toujours en bonne place mais il est vrai que cette femme a tout pour l'évincer. Mobile, opportunité, stature. Strike !

— Vous avez une photo d'elle, sur vous ?

— J'ai la photocopie de sa pièce d'identité. À quoi pensez-vous ?

— Puisqu'on est devant l'immeuble de madame Chaudron de Saint-Cyr, on pourrait interroger les voisins afin de savoir si l'un d'eux l'a croisée le soir du crime. »

Michel Kerr lève la tête pour jauger la hauteur de l'immeuble et le nombre d'appartements. Il jette un coup d'œil à sa montre.

« Vous me payez mes heures sup ?

— Plaiguez-vous. Moi je suis censée être en vacances.

— Écoutez. Le plus raisonnable pour aujourd'hui est d'arrêter là. J'ai encore de la paperasse à remplir et je dois surtout faire un compte rendu à Casa. Il ne va pas être mécontent de mon petit résumé et j'aurai le feu vert pour me renseigner sur la dame durant l'enquête de voisinage avec des collègues. Comme vous comptez pour du beurre, pardon, mais c'est pourtant la vérité, si j'y allais maintenant, c'est comme si je frappais tout seul à chaque porte. Autant dire que j'en aurais pour la vie des rats ! »

Ça m'agace mais il a raison. Il me raccompagne donc jusqu'au parking où ma voiture est garée. Les places se sont libérées de part et d'autre de mon véhicule et j'ai le choix de rentrer par n'importe quelle portière. Trop fatiguée pour tenter une figure libre, je reste dans le classique et ouvre celle du côté conducteur. À la sortie, la borne de paiement avale goulûment ma carte Visa et me la recrache avec un petit hoquet de satisfaction. J'ai bien envie de lui tirer la langue pour lui signifier mon mépris mais l'homme dans le bureau vitré en face risque de le prendre pour lui. Je laisse ma langue à sa place et range carte et reçu dans mon portefeuille tout en rallumant mon portable poliment éteint jusqu'alors. C'est un déferlement de bips et de vibrations qui s'enchaînent. Tous les messages sont de ma sœur. Elle doit penser que je me suis perdue en allant moi-même chercher le cuir de mes chaussures sur la bête. Pauvre Claire ! J'ai un peu honte mais ne peux guère plus m'apitoyer car ma voiture a décidé de sortir toute seule du parking. Un peu aidée certes par l'auto de derrière où un type surexcité me fait comprendre par des gestes très explicites ce qu'il

pense de mon inertie. Légèrement en panique, je cale deux fois de suite. Le capitaine Kerr, une fois de plus, n'a pas tort. Il est grand temps que cette journée s'achève.

Claire verse la verveine qu'elle a fait infuser pour nous deux alors que je raccroche le téléphone après avoir parlé avec Marc.

« Finalement les charges qui pèsent sur sa tête sont beaucoup moins lourdes à présent. En interrogeant les clients de l'hôtel, la police a découvert que son voisin de chambre a entendu la télé marcher au moment de l'assassinat de sa mère. Et comme personne ne peut témoigner qu'il a quitté l'hôtel...

— Bois ta tisane et essaie de penser à autre chose. Avec tout ce qui s'est passé aujourd'hui, la police a assez de grain à moudre pour que la tension retombe, ne crois-tu pas ?

— Peut-être. Mais la télé qui fonctionne dans une pièce est un alibi bien mince.

— Tu ne vas pas te mettre à soupçonner Marc ! Lili, c'est notre ami !

— Ce n'est pas ça qui peut le blanchir. Mais c'est une motivation suffisante pour ne pas le laisser tomber. Elle est bouillante cette tisane !

— Tu te souviens quand tu demandais à maman de l'eau qui sent bon ? Et moi, très docte qui te reprenais : voyons, Lili, c'est de la *verveine*.

— Madame Parfaite n'était pas encore tout à fait au point mais bien sous-jacente.

— De nous deux, j'ai toujours été l'aînée. Vieille avant l'âge !

— Arrête la verveine et prends un cognac, tu as toujours eu l'alcool gai !

— Tu veux bien ne pas faire de ma femme une alcoolique, sourit Jean-Pierre en entrant dans la cuisine. Bon les filles, moi je vais lire au lit. Cette télé me navre. Y a rien à en tirer ce soir. Je vais passer calmer les loustics. Ils font encore les zouaves au lieu de dormir. »

Il part en direction de la chambre des enfants et revient presque aussitôt, les jumeaux accrochés à sa veste d'intérieur.

« Quelqu'un peut m'expliquer cette histoire de chat ? »

Ma sœur se décompose plus vite qu'une mayonnaise au soleil. Elle avale sa tisane comme d'autre un shoot de vodka. Je la vois virer du blanc au rouge cramoisi.

« Cette Clotilde ! Elle va me rendre chèvre ! »

Comme si sa prédiction se réalisait, une meute de loups affamée de réponses entoure la pauvre sacrifiée, clouée à sa chaise sans possibilité de fuite.

« Clotilde et ses fils sont venus à la maison cet après-midi, explique-t-elle enfin d'une voix rageuse. Avec... un chaton.

— Oh ! Mais c'est horrible, dis-je, faussement indignée. Quel après-midi atroce !

— Mais non tatie ! s'écrie Lisa. C'était le plus bel après-midi du monde entier ! Il était si mignon, tout petit comme ça. Avec des grands yeux pleins d'or qui brillaient !

— Ouais, avec des vraies griffes de tigre mais en plus petit, regarde ! » Louis montre fièrement, à son père et à moi, le dessus de sa main où je crois déceler de fins traits roses.

« Matthieu était jaloux, Crapule ne voulait plus me lâcher !

— Et à moi, il a fait plein de bisous. » Claire, au bord du désespoir, regarde son mari.

« Mon chéri, nous sommes dans une galère noire, un guet-apens inextricable. La chatte de son frère a eu des petits et elle essaie de les caser. Quand elle nous a montré les photos des chatons, j'ai cru que j'allais l'étriper !

— Le nôtre, il est tout roux. C'est une fille parce que c'est Lisa qui l'a choisie. Moi je voulais un garçon mais il n'y en avait pas de roux alors tant pis si c'est une fille, je l'aime quand même !

— Le nôtre ?

— Oh, oui papa ! Mais il faut que tu rassures maman, ajoute Lisa en murmurant. Je crois qu'elle est un peu inquiète.

— On faisait du bruit parce qu'on n'est pas d'accord sur le nom. Mais promis, on va se calmer et discuter bien gentiment, pas vrai Lisa ? »

Louis prend sa sœur par la main.

« Tu vois maman, on est très sages et on va se coucher. Bonne

nuit ! »

Les enfants s'en vont main dans la main, bien droits sur leurs pieds nus et des rêves déjà plein la tête. Des rêves où des enfants jouent avec un chaton roux ; un chaton à la majesté du tigre et aux yeux brillants comme l'or.

« Ma pauvre Claire, tu es foutue ! dis-je en surjouant allègrement.

— On pourrait peut-être en prendre deux. Comme ça ils auraient chacun le leur, enchaîne papa poule le plus sérieusement du monde, sans remarquer que sa femme frôle l'apoplexie.

— Vous voulez tous ma peau ! » Finalement, j'aime bien la vie de famille.

Ce matin, Claire a sa tête des mauvais jours. Jean-Pierre a insisté pour voir les photos des chatons, toujours persuadé qu'avoir deux bestioles serait mieux pour les jumeaux et pour les chats. Il part au travail, nous laissant face à des enfants méconnaissables. Ils débarrassent la table, plient leur serviette et filent se laver sans que leur mère ait eu besoin de leur demander quoi que ce soit. Je sens le regard de ma sœur sur moi et reste la tête penchée sur mon iPad pour éviter un fou rire mal venu. « Et toi, tu vas faire quoi ? Laver les vitres ?

— Ben non, il pleut. »

Il a plu toute la nuit et ce matin ça continue sans espoir que le temps se lève. Claire jette un œil par la fenêtre et soupire.

« Qu'est-ce que je vais pouvoir leur faire faire avec ce temps ?

— Tu n'es pas obligée de leur prévoir constamment des activités. Laisse-les se débrouiller, et même s'ennuyer un peu. C'est bon pour booster leur imaginaire.

— Parce que tu crois qu'il a besoin d'être boosté ? Je préfère le cadrer, leur imaginaire.

— Cadrer l'imaginaire ? C'est un truc de despote !

— Ben voyons, maintenant je suis despotique !

— Ouh ! Mais sois cool ! D'abord envers toi. Tu prends tout au tragique. Ne panique pas pour cette histoire de chats. Tu seras à la hauteur, comme toujours. Je suis sûre que tu finiras par te réjouir de les avoir à la maison. Ils seront les chatons les mieux éduqués de tout le quartier. Ça va responsabiliser tes gosses et leur apporter beaucoup, tu le sais bien au fond de toi. Tu te souviens du chat de madame

Dubreuil ? Tu ne ratais jamais une occasion de le papouiller. Tu lui avais même acheté des friandises avec ton argent de poche.

— Tu as le souvenir opportun. Qu'est-ce que tu comptes faire de ton côté ? J'imagine que tu vas encore nous lâcher pour courir après je ne sais qui.

— Mes vacances vont bientôt s'achever. Et j'enrage de devoir partir alors que l'enquête se complique. Je dois trouver le culot de rendre visite à Béatrice Legendre.

— Qui ça ?

— L'ex-fiancée de Marc. Je me demande bien quel prétexte inventer pour me pointer chez elle et sa cousine.

— Vas-y comme ça. Ton imagination est comme celle des enfants. Immature et débordante. C'est aujourd'hui que Marc rentre chez lui ?

— C'est ce qu'il m'a dit. »

Je sors de l'appartement à dix heures moins le quart, protégée par la parka de ma sœur et abritée sous un vieux parapluie qui menace de se retourner au moindre souffle d'air. Je me rends d'abord à l'hôtel en espérant que Marc l'ait déjà quitté. Je ne tiens pas à le croiser. Je peux me rendre compte à quel point il est proche de chez sa mère. Le concierge me paraît chroniquement débordé. Il prend un message téléphonique, accroche la clé d'un client en soupirant qu'il n'a pas quatre bras. Lorsque je lui demande si M. Chaudron de Saint-Cyr est encore là, il pose sur moi des yeux de merlan frit.

« Je ne connais pas tous les noms des clients. »

C'est vrai qu'un nom pareil est tellement courant.

« Monsieur Chaudron de Saint-Cyr. La police est venue vous interroger à son propos parce que sa mère a été assassinée.

— Ah, lui ! Ça y est, je le remets ! Il est parti tôt ce matin. Vous vous imaginez, la police, ici ! Le directeur est passé par toutes les couleurs lorsqu'il l'a su. Et pas qu'un peu qu'elle est venue la police ! Elle a interrogé tous les clients présents. Même que ça a plutôt servi le monsieur d'après ce que j'ai pu comprendre. Et moi je ne l'ai pas vu sortir, je le leur ai bien dit. Un client m'est tombé dessus pour un problème de WiFi. Ils veulent tous être connectés dans la seconde où ils prennent leur chambre. Mais ce soir-là, c'était la première fois depuis des mois qu'il y avait un problème. Et bien sûr, il a fallu que ça m'arrive à moi. »

J'essaie de compatir mais il est lancé.

« Mais après, j'ai tenté de revisualiser la scène comme on dit. Et à bien réfléchir, je me demande si quelqu'un n'est pas sorti lorsque cet emmer..., ce client s'énervait. Il me semble qu'il y a eu comme un courant d'air. J'ai regardé en direction de la porte quelques secondes seulement parce que le client me montrait son ordi. La porte se refermait. Ou alors elle bougeait parce qu'elle avait mal été poussée, allez savoir.

— Vous en avez parlé à la police ?

— J'y ai pensé plus tard, je vous ai dit. Je vais pas leur courir après pour ce qui n'est peut-être qu'un courant d'air, pas vrai ? Puis c'est leur boulot d'enquêter, pas le mien. J'ai bien assez à faire avec mes propres responsabilités, vous pouvez comprendre. Mais au fait, vous êtes qui ? »

Je le salue et sors vite de l'établissement. Trop vite pour m'apercevoir qu'une énorme flaque d'eau a remplacé le trottoir. Mes chaussures neuves disparaissent dans la mare. Avec ce qui me tombe sur la tête, je ne prends pas le temps d'un juron et cours me réfugier dans ma voiture où repose, *ad vitam aeternam*, le parapluie déglingué. Un coup d'œil dans le rétroviseur et je me félicite d'avoir renoncé au mascara. L'eau de pluie a dégouliné de la capuche sur mon visage. Bref, je suis trempée de la tête aux pieds. Je m'essuie comme je peux avec un mouchoir en papier qui se disloque en laissant des peluches sur mes sourcils. Foutu premier prix. Direction le domicile de Béatrice, si j'arrive à me rappeler la route à suivre. Sur la rocade, les voitures roulent à vingt à l'heure, hormis quelques indestructibles ou suicidaires qui envoient des trombes d'eau sur les véhicules des simples mortels qu'ils doublent. J'aperçois d'extrême justesse le panneau qui indique la cité universitaire. Je freine pour attraper l'embranchement, ce qui me vaut un torrent de coups de Klaxon mais je ne suis plus à ça près. Je comprends pourquoi Marc a failli le rater l'autre jour, il est à peine visible. Bientôt, je distingue le groupe d'immeubles jaunes et blancs. Mon Dieu, que l'endroit est triste sous cette pluie battante ! J'arrive dégoulinante devant l'entrée C. La porte est restée ouverte. Pas besoin de sonner à l'interphone, je monte directement jusqu'à l'appartement de Béatrice et d'Olga en espérant surtout que Béatrice sera là. Si on fait amie-amie, peut-être consentira-t-elle à me prêter son sèche-cheveux ? Je sens des gouttes glisser le long de ma nuque. Petit aparté pour m'éviter de penser que je ne sais

toujours pas comment justifier ma présence. Je sonne. Olga m'ouvre, un gant de toilette sur le front.

« Tiens, mais c'est Sherlock ! Béa, c'est pour toi ! »

Je reste plantée dans l'entrée tandis que la blonde Olga et son gant s'éclipsent dans une autre pièce. Une jeune femme apparaît à son tour. Elle est vraiment jolie. Plus grande que sa cousine, silhouette fine et musclée, de longs cheveux blond cendré et un sourire avenant qui éclaire son visage. Elle s'avance vers moi et m'invite à entrer. Je lui demande un peu gênée où mettre ma parka pour ne pas salir le sol. Elle me la pend obligeamment sur une patère fixée à la porte. Je me présente et Béatrice rit en apprenant qui je suis.

« Alors c'est vous qui avez traumatisé ma cousine ! Ne vous inquiétez pas pour elle, elle est un peu fofolle.

— J'ai mal à la tête, pas aux oreilles ! crie une voix depuis la salle de bains, ce qui me rassure sur l'état de ses cordes vocales.

— Hier soir, elle a fêté à coups de vodka-orange son premier vrai rôle dans une pièce de théâtre. Elle ne tient pas l'alcool. »

Olga, toujours flanquée de son gant, entre en scène.

« C'est pas que je tiens pas l'alcool, mais je crois que cet abruti de Ronan a oublié de mettre de l'orange dans ma vodka. Oh, bon sang ! J'ai un pic-vert dans le crâne !

— Puisque vous avez bravé ce temps pour venir jusqu'ici, ce doit être important. Si nous en venions au fait ? Comme vous le voyez, j'ai commencé à préparer mes cartons. La police me demande de rester joignable, pas coincée ici. C'est du moins ce que j'espère.

— Vous partez pour Lille, chez vos parents, m'a-t-on dit.

— C'est exact. Ils ont besoin de moi.

— Et besoin d'argent, si j'en crois votre déposition.

— Je n'ai pas bien compris votre rôle dans cette histoire », me répond Béatrice sur la défensive.

Ma grande scène arrive. Je prends mon air le plus humble pour poursuivre, en priant Calliope, la muse de l'éloquence, d'intercéder en ma faveur.

« Mon rôle est mineur, vous vous en doutez. De même, vous n'êtes pas sans savoir que la police a de gros problèmes d'effectif et de budget alors que la criminalité ne faiblit pas. Le commissaire Casalegno, en charge de cette affaire, est particulièrement impliqué puisqu'il est un grand ami de la famille de Marc-Antoine. Pour faire

avancer l'enquête sans mettre plus de pression qu'ils n'en ont déjà sur ses hommes, il a décidé de faire appel à des auxiliaires civiles, comme moi. Après l'audition des témoins, lorsque les différentes dépositions font apparaître des questions, des points qui demandent certaines précisions, nous, auxiliaires, sommes chargés de recontacter les personnes. Nous nous déplaçons à leur domicile pour éclaircir ces éléments mineurs mais nécessitant néanmoins des réponses. La police est en plus très soucieuse de l'image qu'elle donne auprès du public. Ses intrusions dans la vie privée des gens sont délicates et souvent mal perçues. Alors elle fait son maximum pour éviter aux personnes déjà interrogées d'avoir à se déplacer de nouveau. D'où ma présence chez vous aujourd'hui.

— Et vous êtes payée pour ça ? demande la vénale.

— Indemnisée tout au plus. Mais je suis comme tout le monde. Chaque petit plus est le bienvenu.

— Il y a quelqu'un qui peut me confirmer votre histoire ? » continue la suspicieuse.

Je sors de mon portefeuille la carte du capitaine.

« Je dépends directement du capitaine Michel Kerr. C'est à lui que je rends des comptes. Voici sa carte, avec sa ligne directe. N'hésitez pas à l'appeler. » Olga retire son gant de devant ses yeux et jette un œil par-dessus l'épaule de sa cousine.

« C'est pas lui qui nous a cuisinées ? Un peu pète-sec, le garçon mais plutôt mignon, conclut-elle en observant son gant. Pardon, mais je vais remettre de l'eau froide, ça soulage le feu de ma tête. »

Béatrice tourne et retourne le bristol dans sa main. Elle ne me le rend pas mais le glisse dans la poche de son pantalon en soupirant.

« Où en étions-nous ?

— Madame Chaudron de Saint-Cyr vous a donné cet argent ?

— Cette dame a bien voulu contribuer à la mise en conformité de la brasserie de mes parents, c'est exact.

— Voilà une gentillesse dont elle était peu coutumière. Est-ce que l'on peut qualifier plus précisément cette contribution de... d'arrangement, de prix pour votre départ ?

— Je ne pouvais pas me dresser indéfiniment entre un fils et sa mère, n'est-ce pas ? J'ai trop le sens de la famille pour ça. Alors disons qu'elle a estimé que ma compréhension méritait un dédommagement. Elle a su se montrer généreuse, à la hauteur de mon sacrifice.

— Vous avez effectivement, et c'est une grande qualité, un vrai sens de la famille. Votre cousine, Olga, nous a fait part de votre générosité à son égard. Douze mois de loyer, ce n'est pas rien.

— Elle vous a dit ça ? Olga, en vraie comédienne, aime beaucoup s'entendre parler. Beaucoup trop, à mon avis. Cette dépense, je ne l'avais pas prévue ; mais mon départ un peu précipité la mettait dans la panade. Que devais-je faire ?

— Mais ce que vous avez fait, c'est tout à votre honneur. » Je songe que les gants que je prends ne sont pas humides mais poisseux.

« Cependant, cette somme ne vous fait-elle pas défaut ? Je veux dire que, du coup, vous possédez moins d'argent pour aider vos parents.

— Certes et alors ?

— Avez-vous songé à en redemander à la mère de Marc ?

— Et précisément le soir où elle a été assassinée ?

— Précisément.

— N'était-elle pas la cause de ma rupture avec Marc ? Elle a chamboulé toute ma vie, cette mégère. J'ai vite compris que mon gentil fiancé ne pourrait jamais tenir tête à sa mère si elle s'opposait à notre mariage. Il aurait fini par me larguer comme une malpropre. J'ai mis mon cœur de côté et j'ai décidé de prendre ma vie en main. Et effectivement, ce soir-là, je me suis rendue à son adresse. Je voulais profiter de son absence, puisque c'était soir de bridge, pour glisser une lettre dans sa boîte. Je n'avais pas l'intention de lui demander directement une rallonge pour frais imprévus. Pour tout dire, elle me fichait un peu la trouille. Je l'imaginai très bien me découper en morceaux puis les cuisiner et les faire avaler, mine de rien, à son fils. »

Olga, qui a réapparu pendant le monologue de Béatrice, a subitement un haut-le-cœur et s'enfuit vers la salle de bains. Sa cousine a un petit sourire compatissant.

« Ces artistes, quels sensibles !

— Cette lettre, vous l'avez mise dans la boîte ?

— J'allais le faire quand la porte qui mène au sous-sol s'est ouverte. Madame Chaudron de Saint-Cyr est apparue suivie d'un homme, la soixantaine, je dirais. Lui n'a prêté aucune attention à ma présence. Mais elle ! Si vous aviez vu son regard et son sourire ! J'ai fait demi-tour et suis ressortie mais j'ai eu le temps de l'entendre dire : « *Je croyais que la mendicité était interdite en ces lieux ?* » Sorcière !

— Donc, vous ne lui avez pas parlé, ce soir-là ?

— Non ! J'ai fichu le camp lâchement sans demander mon reste, ni mon dû d'ailleurs. Et maintenant, je peux faire une croix dessus. »

Effectivement, elle ne doit pas être couchée sur son testament !

« Avez-vous croisé une autre jeune femme ? Brune, de votre taille, dans l'immeuble ou devant ? »

Béatrice réfléchit, sincèrement, mais hoche négativement la tête.

« Vraiment, je ne vois pas. J'étais pleine de la vision de cette femme avec sa cape en cachemire bleu nuit. Il ne lui manquait plus que le chapeau et le balai. Une sorcière, je vous dis.

— Cette jeune femme, je m'entête, aurait pu porter une valise, une sacoche comme celle que peut posséder une infirmière.

— Une femme avec une valise ? Oui, peut-être mais pas dans l'immeuble, ni devant. Je l'ai remarquée quand j'ai traversé la rue. Elle attendait sur le trottoir d'en face, devant le passage piéton. Je suis passée à côté d'elle, sans qu'elle bouge d'un iota. Ça a de l'importance ? C'est elle qui a tué ?

— Vous savez, je ne suis qu'une auxiliaire. On me pose les questions à poser, je les pose. Je suis loin d'être dans le secret des dieux ! Une dernière petite chose avant de vous laisser enfin tranquilles toutes les deux : avez-vous vu un des stylos de Marc, celui en argent ?

— Mon Dieu ! Marc et la calligraphie ! Un passe-temps soi-disant qui lui venait de son père. Ce stylo avec son nom à coucher dehors, il ne le quittait jamais. Une fois, il a craint de l'avoir perdu. J'ai cru qu'il me faisait une attaque ! C'était touchant quand il alignait ses porte-plumes, ses encrriers et ses buvards. Touchant et un peu agaçant aussi. Il y a tant de choses plus drôles à faire que de recopier des textes à l'encre violette. Mais bon, ça fait certainement partie du package de l'aristo, avec le piano, le latin et le petit doigt en l'air ! »

Je me force à rire avec elle et lui tends la main pour prendre congé. « Je vous remercie, mademoiselle Legendre. Votre concours a été très précieux. Si vous souhaitez me joindre, je peux écrire mon numéro de portable sur la carte du capitaine.

— Je ne pense pas que ce soit nécessaire. Je n'ai rien de plus à ajouter. Je crois même m'être rappelée de détails que je n'ai pas mentionnés à la police. L'émotion sans doute.

— Certainement. Eh bien, je vous souhaite un bon déménagement

et surtout prenez soin de votre cousine.

— Oh, ça lui passera ! Une bonne cuite ne la tuera pas. J'espère réellement que Marc n'a pas assassiné sa mère. Mais de vous à moi, je n'en serais pas étonnée. »

Je ne lui ai pas demandé son avis, elle me l'a offert sur un plateau. Après avoir pataugé jusqu'à ma voiture, j'appelle Michel Kerr pour lui apprendre qu'il a *officiellement* une auxiliaire. Il m'enguirlande d'abord pour la forme puis rit de mon audace. Il me suggère de pousser encore un peu cette audace pour retourner voir Baptiste Beauchamp et m'invite à le contacter après notre entrevue. Pour quelqu'un *qui compte pour du beurre*, j'ai vraiment l'impression d'être à son service et pour des nêfles ! Je ne pourrai jamais comprendre des filles comme Béatrice capables de tout pour de l'argent. Je suis trop intègre, trop timide ou trop gourde. Sûrement un bon mix des trois. Quoi qu'il en soit, je me retrouve devant l'immeuble de Baptiste Beauchamp à appuyer sur cet imperturbable interphone.

« Bonjour Baptiste, c'est Nathalie. Pardon de vous déranger, mais comme j'étais dans le quartier...

— Super ! Montez vite ! »

Sa voix a l'accent de la sincérité. Il semble heureux de ma visite. Sa porte est grande ouverte et il s'échappe de l'appartement des effluves de cuisine. Je regarde ma montre, un peu horrifiée, il est presque onze heures et demie. Pas vraiment une heure pour rendre une visite de courtoisie aux gens.

« Baptiste ?

— Oui, entrez et fermez la porte derrière vous ! Venez, je suis dans la cuisine.

— Je suis confuse, je n'avais pas vu l'heure. Je ne veux pas vous déranger.

— Me déranger ? Vous plaisantez ! Ma chère, vous arrivez pile-poil pour me donner votre avis sur ma sauce basquaise.

— Il y a un endroit où déposer ma parka ? Il s'est arrêté de pleuvoir mais elle est encore mouillée. »

Je n'ai pas osé bouger de l'entrée où je reste comme une nouille avec ma veste sur le bras. Baptiste sort de la cuisine, un grand torchon blanc autour de la taille.

« Donnez que je vous débarrasse. Ah, ma chère, votre venue est un rayon de soleil dans cette journée bien grise ! Et inutile que vous

protestiez, j'insiste pour que vous partagiez mon repas. »

Je me suis mise toute seule dans ce traquenard, j'assume, accepte l'invitation de Baptiste et laisse un message à ma sœur pour ne pas l'inquiéter. Je songe que je n'ai jamais été si peu présente à ses côtés mais je crois qu'elle a d'autres chats à fouetter. Enfin, si j'ose dire !

Baptiste m'observe tout en me tendant une cuillère pour que je goûte à sa sauce parfumée.

« Qu'est-ce qui vous amuse ? Pas de me voir en maître queux, j'espère ?

— Non, je trouve ça extra ! Je songeais à ma sœur. Elle s'est laissée piéger par sa meilleure amie.

— Diantre ! Mais c'est terrible ! Et ça vous fait rire ?

— Oui, je bats ma coulpe et j'assume. Je suis une sœur indigne, ça m'amuse beaucoup. Hier, son amie est arrivée chez elle avec un des chatons que la chatte de son frère a eus. Elle a, en plus, montré à mes neveux les petits qui restent à adopter. Vous imaginez la pauvre mère essayant d'expliquer à ses chers bambins qu'elle ne veut pas d'animaux à la maison ? Un calvaire. Son mari a fait pire. Il lui a suggéré d'en prendre deux pour que les jumeaux aient chacun le leur. Moi, bien sûr, je me suis abstenue de tout commentaire.

— Qui ne dit mot consent. N'est-ce pas ce que l'on dit ?

— C'est bien ce qu'elle a dû penser. Cette sauce est une merveille !

— Vous n'êtes pas végétarienne, au moins ?

— Pas un brin. Même si j'ai de plus en plus de mal avec la viande rouge.

— Eh bien, nous avons là de la viande blanche. Un bon poulet qui a cuit, pas le genre à se disloquer rien qu'en voyant la casserole. J'avoue que les poivrons et les oignons sont surgelés. Mais allez trouver des poivrons au début du printemps !

— Vous avez mis du piment d'Espelette ?

— Dans un poulet basquaise, ne pas en mettre confère à l'hérésie ! Celui-là vient directement d'Espelette, ma chère. Légèrement piquant et terriblement parfumé. Encore une demi-heure environ et ce sera parfait. En attendant, nous allons boire un petit quelque chose. »

Baptiste va pour enlever le torchon qui ceint sa taille mais ne semble pas y parvenir. Son geste est comme freiné. Il lève les yeux vers moi tandis que je tente maladroitement de regarder ailleurs.

« Foutu Parkinson. Il se rappelle à moi aux plus mauvais moments. Ça ne vous dérange pas si l'on reste dans la cuisine ? »

— Parmi toutes ces bonnes odeurs ? Au contraire, on ne pourrait être mieux.

— Vous préférez un alcool ou du jus de pomme bio ?

— J'adore le jus de pomme.

— Alors soyez gentille de le sortir du réfrigérateur. Il est dans la porte. Si vous pouviez aussi attraper deux verres, le temps que ma main veuille bien cesser ses caprices. Je ne suis pas un hôte bien courtois, vous voudrez m'en excuser.

— Cessez de vous tourmenter, Baptiste. Je me sens enfin moins parasite. Waouh ! Nous buvons dans du cristal ! »

Baptiste a retrouvé sa main et sa bonne humeur. Il s'assied en face de moi.

« Eh oui, ma chère Nathalie ! De même, nous mangerons dans de la porcelaine anglaise avec des couverts en argent. Je me suis débarrassé de l'ordinaire pour n'avoir devant les yeux que le plus beau. À quoi sert d'avoir de jolies choses si nous n'en profitons pas ? Cette fichue maladie m'a donné l'opportunité de reconsidérer ma vie. J'ai arrêté les plats surgelés et me suis mis à la cuisine. Tant que je peux, je veux me faire plaisir. Désolé que vous ayez assisté à cet instant de faiblesse.

— La faiblesse n'est pas dans votre caractère. La maladie est une fatalité, pas une faiblesse.

— Quand on me l'a diagnostiquée, le ciel m'est tombé dessus. Puis j'ai appris à faire face.

— Avez-vous reçu du soutien, au moins ?

— Vous songez peut-être à Marie-Sophie ? Je pensais bien que son ombre ne tarderait pas à planer sur notre dînette.

— Nous pouvons changer de sujet.

— Allons, je ne suis pas sot. Pas encore. Vous n'êtes pas là complètement par hasard. Vous avez dû rencontrer pas mal de gens depuis notre dernière entrevue. Vous avez dû également entendre des tas de choses. Vous connaissant, vous avez sans doute réussi à faire parler l'infirmière. N'est-ce pas ?

— Disons qu'elle s'est un peu lâchée.

— Vous êtes redoutable. Mais tellement adorable aussi. Que pensez-vous de mon jus de pomme ?

— Délicieux.

— Il est certain qu'il n'a pas l'âpreté du caractère de Marie-Sophie ! Elle ne m'a été d'aucun secours. Je crois que d'une certaine façon, elle prenait sa revanche. J'avais été témoin de ses malaises et elle ne supportait pas qu'on la surprenne en position de faiblesse. Alors quand à son tour elle a été spectatrice de mon... égarement, elle a de nouveau eu l'impression de pouvoir reprendre l'ascendant. Je ne suis cependant pas psychologue, je vous livre mon seul ressenti. En parlant de ressenti, mon odorat me dit qu'il est temps de mettre le couvert, sinon, adieu la sauce ! »

J'aide Baptiste à disposer les assiettes et les couverts en argent où les lettres T et B s'entrelacent. Il remarque mon intérêt pour le monogramme.

« Les couverts me viennent de mes parents. B pour Beauchamp et T pour de Tocqueville, le nom de jeune fille de ma mère. Un souvenir de leur mariage. Et vous, c'est pour quand ?

— Ouï là ! Pas pour tout de suite. Faut d'abord que je trouve quelqu'un qui me supporte ! Je vis la vie de famille chaque fois que je rends visite à ma sœur et pour l'instant ça me suffit.

— Quand vous serez prête, vous trouverez. Moi, j'ai laissé passer ma chance. Poulet basquaise prêt à servir ! »

Le fumet est délicieux et la saveur tout aussi fameuse. Je félicite le chef qui ne boude pas son plaisir. Un rayon de soleil traverse la fenêtre de la cuisine et une douce lumière vient embellir notre table. Je ne sais pas comment aborder la question qui me taraude.

« Baptiste ?

— Oui, ma belle ? Vous avez décidé que le plat manquait de piment ?

— Le plat est parfait. Mais il y a quelque chose que je voudrais savoir. Lorsque vous avez ramené Marie-Sophie ce soir funeste, vous n'avez vraiment croisé personne ?

— Pas que je me souviens.

— Même pas une jeune femme ? Lorsque vous êtes remonté du garage, vous n'avez pas remarqué une jeune femme, cheveux longs blond cendré, près des boîtes aux lettres ?

— L'ascenseur du garage mène directement aux étages... Attendez ! Ce soir-là, la porte... Mais oui ! Vous avez raison ! Ce soir-là, la porte de l'ascenseur était bloquée au niveau des garages. Bloquée par un abruti qui avait garé sa voiture juste devant ! Il faut être fin saoul pour ranger sa voiture à un endroit pareil ! Depuis vingt ans que j'habite ici, jamais une telle chose ne s'était produite ! Nous avons dû emprunter l'escalier jusqu'au hall de l'entrée. C'est fou, comment ai-je pu oublier cette histoire ?

— Et comment avez-vous pu oublier une belle femme ? Car la femme dont je vous parle est vraiment jolie.

— À ce point ? Je mettrais bien ça sur le dos de Parkinson, mais c'est surtout à Marie-Sophie que je dois mon égarement. Elle m'avait mis particulièrement en rogne. J'avais été son partenaire de bridge, une fois n'est pas coutume. Elle ne me trouvait jamais assez attentif et me préférait toujours Claudine, sa grande amie, la directrice de l'hôpital Saint-Antoine. Mais son mari voulait absolument jouer avec elle. Il lui a fait une sorte de caprice plutôt navrant auquel elle a forcément dû céder. Hélas, j'ai joué de malchance, je n'ai jamais eu la main heureuse. Pire encore. Ma main, justement, m'a lâché à un moment de la partie. C'était à moi de jouer et j'ai fait tomber une mauvaise carte sur le tapis. *Carte étalée, carte jouée*. Pour les parties libres, je veux dire hors concours, normalement les règles sont plus élastiques. Pas avec Marie-Sophie. Et bien sûr, nous avons perdu. Au retour, dans la voiture, elle est d'abord restée silencieuse. Puis, peu avant d'arriver, elle a déversé son fiel, me disant, entre autres amabilités, que si j'étais si diminué, il valait mieux envisager que j'arrête le bridge plutôt que de continuer à la ridiculiser devant ses amis.

— Vous avez tout de même accepté de l'accompagner à un dîner une heure plus tard...

— En l'occurrence, c'est elle qui m'accompagnait. La partie ayant été interrompue pour cause de migraine de notre hôtesse, l'adjoint au maire avec lequel, sans être intime, je m'entends très bien, m'a proposé, à moi, d'aller boire un verre. Sur l'insistance de sa femme, ça s'est mué en dîner à quatre. Je n'ai pas osé décommander et Marie-Sophie n'y a sans doute pas songé une seconde. Mes petits états d'âme ne pouvaient en aucune manière la faire renoncer à la perspective de briller en ville !

— Vous aviez de quoi lui en vouloir...

— Mais pas assez pour lui défoncer le crâne à coups de carafon ni de la poignarder ensuite. Quelle horreur ! Tout ça est bien trop sanglant pour moi ! Je serais plus pour le style de l'empoisonnement lent à l'arsenic. Mais allez trouver de l'arsenic de nos jours !

— C'est si difficile, même pour vous ?

— Pourquoi, parce que je suis chirurgien-dentiste ? s'emporte-t-il sans entendre qu'il parle au présent. Rassurez-moi, mademoiselle Dubois, vous ne faites pas partie de cette clique de détracteurs ignares et phobiques qui dénigrent notre belle profession ?

— J'ai lu quelque part qu'au moins deux pâtes dentaires étaient à base d'arsenic et devaient voir leur autorisation révoquée par l'Agence de sécurité du médicament.

— Diantre ! Vous savez ça ! C'est vrai que certains dentistes les utilisent pour des pulpectomies. Heureusement qu'elle n'a pas été empoisonnée, sinon j'étais fichu ! Alors, ma chère Nathalie, vous vous sentez bien ? Pas d'aigreur d'estomac ?

— N'essayez pas de nous rejouer *Arsenic et vieilles dentelles* !

— Je me verrais assez dans le rôle de Cary Grant... ou de la vieille dentelle. Une petite mousse au chocolat ? Laissez-vous tenter, je l'ai préparée de mes blanches mains.

— Toujours pas de belle blonde sur fond de boîtes aux lettres ?

— Vraiment pas et j'en suis navré. Il est toutefois possible que Marie-Sophie ait dit une phrase à propos de mendicité. Mais franchement, je n'ai pas relevé. Et puis vous me titillez sans fin avec cette belle blonde sans rien me révéler de son identité ! Ce n'est guère fair-play, ma chère.

— C'était Béatrice Legendre.

— Nom de Zeus ! LA Béatrice ?

— LA femme qui a vu dans la particule un levier de bandit manchot. Elle avait surnommé Marc monsieur Jackpot !

— Très classe, cette jeune personne ! À l'évidence, notre pauvre Marc n'a rien perdu. Hormis ses illusions. Alors, elle était présente ce fameux soir. Sont-ce des *on-dit*, ou bien ?

— Des *elle-dit*. Je suis allée la voir et elle s'est montrée très coopérative. Jusqu'à m'indiquer un parfait suspect.

— Marc, je suppose. Il n'a vraiment pas de chance avec les femmes. Moi, il y a longtemps que j'aurais viré ma cuti. En fait, non.

Alors cette mousse ?

— Une merveille de légèreté. Aussi bonne que celle de ma sœur, c'est tout dire ! Mais que ça ne sorte pas d'ici. Je ne veux pas figurer comme deuxième victime. Y a pas du rhum ?

— Bien sûr qu'il y a du rhum dans ma... C'est une catastrophe ! » Je laisse ma cuillère en suspens et regarde très inquiète ma coupelle déjà vide. « Je ne vous ai même pas proposé de déboucher une bouteille de vin ! Nous avons mangé à l'eau ! Mon parrain et tous mes ancêtres doivent se retourner dans leur tombe !

— Vous m'avez fichu la frousse ! Le vin ne m'a pas manqué. C'est pas trop mon truc.

— Pas votre truc ? Vile profane ! Pourtant, un poulet basquaise accompagné d'un madiran ou d'un irouléguy ! Misère, je crois bien qu'il m'en restait encore trois bouteilles justement. Pour en revenir à Marc, il n'a pas été toujours aussi nunuche qu'il y paraît. Il lui est même arrivé de défier sa mère. Enfin, défier est un grand mot mais il a su parfois lui tenir tête, jamais à bon escient, hélas !

— Vraiment ? Et si vous développiez, mon cher Baptiste ?

— Rien de sensationnel en vérité. Je me rappelle une anecdote lorsqu'il faisait son internat. À l'époque, il cherchait une activité pour couper avec le milieu médical, pour se vider l'esprit et décompresser. Il s'est décidé pour la guitare. Qu'est-ce que sa mère a pu rire de lui ! Elle lui a remémoré ses années de piano en lui disant qu'il avait des pieds à la place des mains et à peu près autant d'oreille qu'un sourd. Le jeune homme qu'il était a couru acheter cet instrument. Il l'a brandi sous le nez de sa mère et s'est entêté pendant des semaines sans parvenir à progresser comme il l'aurait souhaité. La guitare a fini dans la poubelle de l'immeuble complètement disloquée. Il n'a pas cherché d'autres activités et s'est lancé à corps perdu dans la médecine, enchaînant les gardes. Son teint pâle et sa maigreur datent de cette époque et ne l'ont plus quitté. Puis son père est mort, deux ou trois ans plus tard, et c'est à ce moment qu'il s'est mis à la calligraphie. Une façon post-mortem de se rapprocher de lui. Là encore, sa mère a vu d'un très mauvais œil cette nouvelle passion qu'elle a toujours trouvée navrante chez son mari, mais il n'a pas cédé. Au contraire. En plus de l'apprentissage des diverses écritures, il s'est mis à collectionner les encres stylographiques, les porte-plume anciens, les repose-lumes extravagants. Il en avait plein sa chambre et cela rendait sa mère folle.

Mais plus elle s'opposait, plus il partait chiner des objets rares et coûteux. Au bout d'un moment, Marie-Sophie a cédé et ne lui a plus jamais fait de réflexions.

— Une victoire en sorte...

— De courte de durée. Elle l'a attaqué ensuite sur sa décision d'opter pour la médecine générale. Pas assez noble à son goût. Mais c'est une autre histoire.

— Quelle étrange façon de s'opposer à elle ! Une manière silencieuse et envahissante. Une sorte de... vengeance sourde. Une image de lame de fond me vient à l'esprit.

— C'est joli mais pas tout à fait exact. Une lame de fond détruit tout lorsqu'elle s'abat. Celle de Marc a tout au plus ébranlé d'un poil la citadelle.

— Peut-être n'était-ce qu'un embryon de vague, je murmure presque malgré moi.

— Ma chère, vous me glacez avec vos allusions !

— Désolée, je réfléchissais à voix haute.

— Gardez-vous de tirer de trop hâtives conclusions. N'importe qui gravitant dans l'entourage de ces deux-là avait connaissance de leur relation si particulière. Elle, la mère castratrice. Lui, le fils brimé dans l'affirmation de sa personnalité. La vérité bête est qu'ils s'aimaient. Chacun à son tour se nourrissant de l'autre pour grandir dans sa propre estime ou pour forcer l'autre à l'accepter.

— Fichtre ! Et c'est quoi comme complexe ? Parce que ça m'a l'air vachement tordu !

— Comment voulez-vous que je le sache ? J'ai trouvé que ça sonnait bien en le disant. Je me suis un peu emballé ! Allons, soyons sérieux un instant. Je veux juste vous faire comprendre à quel point il était aisé pour n'importe qui de mettre cette horreur sur le dos du fils. Ils avaient des tombereaux de griefs l'un envers l'autre, chacun avait ses petites manies clairement repérables, et pour parfaire le tout, voilà Marc qui vient habiter chez sa mère. Il est le coupable parfait, ma chère, mais pas le vrai coupable !

— Merci, maître.

— Nathalie ! Ce n'est pas un jeu, c'est la vie d'un homme !

— Pardon, Baptiste. Croyez-moi, je mesure chaque mot, chaque fait que les personnes me livrent au cours de mes rencontres. Et pour qui pensez-vous que je m'entête à ce point ?

— Bien sûr, ma chère, bien sûr. Vous savez quoi ? Nous allons passer au salon pour prendre un café. Ça vous dit ?

— Vous ne voulez pas que je vous aide à débarrasser ?

— Puisque nous sommes dans les confidences, Aline, ma sympathique femme de ménage, vient chaque jour à quinze heures. Elle sera heureuse de voir que j'ai eu de la visite. Presque tous les jours, lorsqu'elle rentre dans la cuisine, elle en ressort invariablement en pointant du doigt la vaisselle et me gronde : « *Monsieur Baptiste ! Toujours des casseroles pour un régiment et une seule assiette ! Vous devriez manger au restaurant, au moins vous verriez du monde !* » Si je ne la connaissais pas aussi bien, je penserais qu'elle regrette le temps où je ne mangeais que des plats surgelés. Moins de vaisselle ! Mais, non. C'est touchant de savoir que quelqu'un se soucie vraiment de vous. »

Baptiste nous prépare deux expressos. Nous reprenons les mêmes places que lors de ma première visite. Lui, la bergère, moi, la banquette. Tout en avalant un café beaucoup trop fort à mon goût, je lui demande s'il lui arrive encore d'avoir recours aux services d'Hélène Chauvet. Il grimace, moins pour ma question que pour le breuvage qu'il a fini de boire.

« Bon sang qu'il est amer ! Est-ce parce que je ne suis plus habitué au goût du café ou parce que je ne sais plus le faire ? »

Je préfère ne pas répondre.

« Votre silence est éloquent, ma chère ! Par chance, il y a pas mal de temps que je n'ai plus eu besoin de ses services. Pourquoi ?

— J'aimerais savoir ce que vous pensez d'elle.

— En tant qu'infirmière et pour ce que j'ai pu en juger, elle me semble compétente. Mais j'imagine que vous n'êtes guère intéressée par ses capacités professionnelles. Plutôt ses qualités humaines, n'est-ce pas ?

— Vous m'avez comprise.

— Envers moi, je peux dire qu'elle a fait montre d'une belle empathie. La relation qu'elle avait avec Marie-Sophie m'a paru strictement professionnelle. Pour Marie-Sophie, elle était à son service et elle savait le lui faire sentir. Je ne pourrais vous en dire davantage.

— L'avez-vous croisée en rentrant du bridge ?

— Je n'ai même pas remarqué une belle blonde dans l'entrée de l'immeuble, alors une femme dans la rue, au milieu des passants ! Même si je ne suis plus sûr de rien, je ne crois pas que nous l'ayons

croisée. Je n'ai jamais échangé avec elle que des propos anodins ou en rapport avec sa fonction. Elle n'est pas du genre à déballer sa vie. Plutôt à écouter. Elle n'habite pas depuis très longtemps le quartier, mais s'est fait une jolie clientèle d'après ce que je crois savoir. Vous ne la soupçonnez pas d'être impliquée dans le meurtre de Marie-Sophie ? Pour quelle raison l'aurait-elle tuée ? Divergence de point de vue dans les soins ?

— Je cherche, Baptiste, je cherche.

— Vous vous égarez, ma chère, ou alors, vous me cachez quelque chose. » Il se penche vers moi et me regarde droit dans les yeux. Je ne peux m'empêcher de rire.

« Riez, ma belle ! Vous me cachez bien quelque chose. Je vous disais que cette infirmière a de nombreux patients. Ce qui m'a toujours semblé curieux, c'est qu'elle ait accepté de continuer à prendre la tension de Marie-Sophie une fois par jour. Franchement, elle aurait pu lui conseiller d'investir dans un tensiomètre et lui apprendre à s'en servir. Ce n'est pas sorcier ! Marie-Sophie aimait avoir des gens autour d'elle ; venant de sa part, je ne suis donc pas étonné qu'elle lui ait demandé de venir. Non, ce qui me surprend, c'est qu'Hélène Chauvet ait accepté cet acte simple compte tenu de son agenda si rempli. Comment vos bouillants neurones analysent-ils ce fait, mademoiselle *qui ne me dit pas tout* ?

— Elle est consciencieuse ?

— Bernique et bonjour ! Je ne tirerai rien de plus de vous ! Et, au fait, où en êtes-vous de votre envie de faire parler les morts ? Vous savez que j'ai un superbe guéridon ici ?

— D'une certaine façon, je crois qu'ils m'ont déjà parlé, à travers les vivants. Mais il faut que je vous laisse à présent. Ce repas et notre conversation m'ont fait grand plaisir.

— Et pour me remercier, vous vous défilez en m'instillant le germe de mille questions sans espoir de réponse !

— Les réponses, j'espère les trouver. Et dès que je les aurai, promis, je les partagerai avec vous. »

Ma parka sur le bras, je retrouve la rue et son cortège de voitures, de gens qui courent ou déambulent. Le soleil est voilé, mais il fait bon. Le capitaine Kerr m'a demandé de l'appeler, mais je décide de marcher d'abord jusqu'au parc de la roseraie. Arrivée dans le jardin, je distingue la grille qui marque l'entrée du muséum. Je m'assois près

d'un lilas sauvage. Ses rameaux sont couverts de grappes dont les fleurs partiellement écloses embaument déjà l'air humide et doux du printemps. Je pense aux jumeaux lorsque nous étions venus l'année dernière au musée pour voir l'exposition sur les mammouths. La vision grandeur réelle d'un mammouth laineux les avait tellement impressionnés qu'au retour ils avaient voulu le dessiner sur le mur de leur chambre, façon peinture rupestre. L'expression de ma sœur lorsqu'elle et moi les avons surpris en plein travail artistique ! Je compose le numéro de Claire.

« Salut, petite sœur ! Tu t'en sors ?

— J'ai craqué, me répond-elle. Nous partons acheter de quoi accueillir un chaton.

— Les jumeaux doivent être fous de joie.

— Ils sont méconnaissables. Ils ne crient pas et me disent merci à tout propos. Ils ont réaménagé tout seuls leur salle de jeux pour que la bestiole y trouve sa place. Ils ont téléphoné à leur père, à mes beaux-parents et à Dieu sait qui encore pour leur annoncer la grande nouvelle. La France entière est au courant. Nous nageons en pleine euphorie.

— Ça s'entend au son de ta voix ! Et surtout n'oublie pas de prendre un bel arbre à chat. C'est moi qui le leur offre.

— Génial. Ton déjeuner était bon ?

— Très bon.

— Jean-Pierre a mangé avec Marc. Il paraît qu'il s'étonne de ne pas avoir de tes nouvelles. Il pense que tu ne veux plus le voir.

— Bête réflexion. Mes journées n'ont que vingt-quatre heures.

— C'est ce que Jean-Pierre lui a expliqué. Mais bon, fais ce que tu veux, moi je transmets. Attends une minute. Lisa et Louis t'embrassent. Ils m'ont apporté mon sac et mes chaussures ! Je crois qu'ils veulent vraiment qu'on parte. Allez ! À ce soir ! »

Je suis un peu frustrée. J'aurais adoré choisir l'arbre à chat avec les enfants, traîner dans une animalerie. Je dois me contenter du capitaine Kerr. Il me donne rendez-vous au commissariat, dans une heure. Je ne suis jamais allée dans un commissariat. Comme j'ai encore du temps devant moi, je reste dans ce parc, près du lilas qui embaume, des insectes qui bourdonnent, à suivre des yeux une petite dame en noir qui donne du pain aux pigeons. Loin des marronniers et des tombes où les cactus attendent d'être remplacés par des rosiers en

sursis.

Le capitaine Kerr me fait entrer dans un bureau partiellement vitré. Je poireaute encore dix bonnes minutes avant qu'il ne réapparaisse, l'air complètement débordé. Il soulève quelques dossiers, s'énerve, interpelle un collègue qui passe devant la porte, s'excuse et disparaît de nouveau. Il revient cinq minutes plus tard avec deux sodas et ferme la porte. Il m'en offre un que je refuse.

« Vous avez raison. Moi non plus je ne suis pas soda, mais la flotte ici a un goût dégueu et on m'a encore piqué ma bouteille d'eau. Quant au café, c'est un vrai poison. Pas seulement entre ces murs, c'est un poison pour l'humanité. Je me demande comment ça a pu devenir cette boisson universelle. Un bon thé vert, une infusion de rooibos, oui ! Mais le café !

— C'est exactement ce que je disais à ma boulangère, ce matin ! »

Il se plante devant moi, regarde sa canette, fait demi-tour et va s'asseoir derrière son bureau sur lequel il finit par poser la boisson.

« OK ! Vous vous fichez de moi ! On en reparlera dans quelques années ! Mais revenons à nos moutons puisque la diététique vous passe visiblement au-dessus de la tête. Par qui souhaitez-vous commencer ? Béatrice Legendre ? Baptiste Beauchamp ?

— Comment considérez-vous Marc ? Votre enquête a-t-elle avancé à son propos ? Va-t-il être mis en garde à vue ?

— Je vois, c'est mademoiselle Dubois qui mène les débats. Votre ami est toujours suspect ; mais des clients de l'hôtel où il résidait affirment avoir entendu la télé marcher dans sa chambre entre dix-huit et vingt heures au moins et nous n'avons trouvé personne qui l'aurait vu sortir. Hélène Chauvet est de nouveau convoquée et pour l'instant nous l'entendrons en tant que *suspect libre*. À la suite de son audition, il sera décidé si elle est mise en garde à vue ou si elle est libre de partir.

— Suspect libre ? Ça existe vraiment ? Je croyais que vous employiez une figure de style !

— Ben, non. Je trouve les faits suffisamment expressifs pour ne pas recourir à des effets de langage. Je laisse ce plaisir aux avocats.

— Vous avez pu commencer à interroger les habitants de l'immeuble de madame de Saint-Cyr ?

— Nous avons procédé à l'enquête de voisinage. Madame Chaudron vivait parmi ses semblables. Mais vieux bourgeois ou nouveau riche, glandeur professionnel ou profession libérale, personne ne se rappelle avoir vu précisé ment ce soir-là Hélène Chauvet. Par contre, beaucoup la connaissent de vue, certains ont ou ont eu recours à ses services. Tous s'accordent pour la qualifier de discrète et compétente. Néanmoins, personne ne peut témoigner des rapports entre madame Chaudron et elle. Quant à la défunte, elle est décrite tantôt comme une *merveille de distinction*, tantôt comme la *reine des connes*. Pardon, mais c'est écrit en toutes lettres. Propos d'un certain Leiber Émeric, pédopsychiatre de son état.

— Eh bien, j'espère que la pertinence de ses évaluations est un peu moins crue envers ses patients ! Vous avez réinterrogé monsieur Beauchamp ?

— On lui a simplement demandé s'il avait vu l'infirmière. Mais puisque vous en parlez...

— J'ai déjeuné avec lui. Intéressant. Je ne le vois pas du tout dans le rôle de l'assassin. Le meurtre est trop violent pour un homme comme lui. C'est un acte commis sous l'impulsion d'une grande colère. Baptiste est un extraverti de façade. Il sait amuser la galerie, en mettre plein la vue. Mais c'est un esthète qui s'est renfermé sur lui-même. Il vit dans un monde de souvenirs. Son métier lui permettait de briller. Son Parkinson le consume et l'anéantit. Il ne se voit plus que comme l'ombre de ce qu'il a été. Son amitié avec Marie-Sophie lui permettait de conserver sa place au sein d'un monde auquel il ne croit plus appartenir. Sa frustration, sa colère, sa peur, il a pu les diriger contre lui-même mais je ne pense pas qu'il aurait eu la folie de les déverser sur elle. Pourtant elle était dure, moqueuse envers lui ; aucune mansuétude à attendre de sa part. Mais cette relation lui était comme nécessaire à sa survie. Sinon pourquoi s'accrocher à cette amitié un brin malsaine ?

— Que vous a-t-il donné à avaler au sens propre pour vous faire

gober cette indigeste conclusion ?

— C'est mon ressenti, je vous en fais part. C'était bien ça, le deal ?

— Soit. Je veux bien rayer, provisoirement, ce monsieur de la liste des meurtriers en puissance. Béatrice Legendre ? Tiens, en parlant d'elle, figurez-vous qu'elle m'a appelé juste après votre coup de fil, auxiliaire Dubois. Elle m'a d'abord demandé si elle pouvait se rendre à Lille chez ses parents. Ça sentait le faux prétexte à plein nez. Je lui ai dit qu'elle devait attendre encore quelques jours. Puis elle a très vite embrayé sur votre petite visite. Elle voulait, je cite, « *vérifier vos accréditations* ». Méfiante, la petite.

— Méfiante et maligne. Aucune moralité. Béatrice Legendre est viscéralement persuadée d'être dans son bon droit, quoi qu'elle fasse. Pourvu qu'elle ou un membre de sa famille en retire du bénéfice, je la pense capable de bien des choses.

— Le meurtre pourrait faire partie de ces choses, comme vous dites ?

— Je suis sûre que si elle avait commis cet assassinat, elle appellerait ça de la légitime défense. De plus... »

Je marque un temps d'arrêt, un peu mal à l'aise avec ma conscience. Jusqu'à présent, j'ai eu l'impression de jouer les détectives ou encore les psychologues amateurs. Je ne prends la mesure de mes propos que maintenant, au moment de pointer du doigt une personne. Et vraiment, je n'aime pas l'image que je renvoie. J'ai le sentiment désagréable de me retrouver dans la peau d'une délatrice.

« De plus ? s'impatiente le policier.

— Elle était dans l'immeuble lorsque Marie-Sophie et Baptiste sont revenus de leur partie de bridge. »

Le capitaine sursaute. Il pointe dans ma direction un stylo qui s'agite comme la baguette d'un sourcier au-dessus d'une eau invisible.

« Elle était dans l'immeuble ? Il tape à présent sur les dossiers devant lui. Mais il n'est fait mention nulle part dans la déposition de la miss de sa présence sur les lieux le soir du meurtre !

— Toujours d'après elle, l'émotion lui aurait fait oublier certains détails. » Je me demande si mon brave capitaine n'est pas à deux doigts de s'étrangler.

— Certains détails ? Sa présence sur les lieux juste avant le crime, un détail !

— Je n'ai pas dit qu'elle était dans l'appartement. Elle se trouvait

devant les boîtes aux lettres, dans le hall d'entrée de l'immeuble. Lorsqu'elle a vu le couple passer la porte, elle a filé. Mais madame Chaudron de Saint-Cyr l'a reconnue.

— Mais que diable venait-elle faire ?

— Poster elle-même une demande de dédommagement complémentaire.

— Une quoi ?

— Vous savez que la mère de Marc l'avait payée pour l'éloigner de son fils. Ben apparemment, il manquait quelques euros.

— Je vois. Va falloir que mademoiselle Béatrice Legendre revienne nous faire une petite visite. Elle va devoir être un peu moins émotionnée et beaucoup plus précise.

— Il y a encore une petite chose. C'est un peu flou, mais à creuser. Lorsque Béatrice est partie précipitamment, elle a remarqué sur le trottoir d'en face une jeune femme avec une mallette qui regardait fixement l'immeuble.

— Avec une mallette ? Comme celle d'une infirmière, c'est à ça que vous pensez ?

— Hélène Chauvet nous a dit être retournée chez elle dans ce créneau horaire. Elle a même admis avoir vu la voiture de sa patiente rentrer dans le parking. Si Béatrice a pu la croiser, c'est que non seulement elle a vu la voiture mais aussi qu'elle est restée à attendre... je ne sais quoi. Le fait est que Baptiste a eu le temps de garer l'auto, que le couple est monté du sous-sol au niveau de l'entrée pour prendre l'ascenseur et qu'elle, elle était toujours là, sur le trottoir, avec son lumbago qui la faisait souffrir.

— Récapitulons. Premier cas de figure. Béatrice Legendre voulait que madame Chaudron crache davantage au bassin. Ça s'appelle du chantage. D'après ce qu'elle dit, elle a filé. Mais on peut imaginer qu'elle est revenue sur ses pas après avoir décidé d'affronter directement son tiroir-caisse. Elle avait vraiment besoin de cet argent pour sauver sa fichue brasserie. La dame n'est pas femme à se laisser faire. Son corps a été retrouvé entre le salon et l'entrée, sa tête en direction de la porte. Elle a fait entrer Béatrice, les deux femmes se sont querellées, la victime s'est dirigée vers la porte soit pour mettre dehors son maître-chanteur, soit pour appeler du secours. Béatrice a paniqué. Elle a saisi le carafon sur la table basse du salon et l'a frappée derrière le crâne, l'assommant au premier coup. La victime est

tombée face contre terre. Ensuite, et ça c'est plus étrange, elle l'a retournée et lui a enfoncé le coupe-papier dans le cœur. L'objet était sur l'écritoire de l'entrée, à portée de main. D'après le légiste, le premier coup a été mortel. La poignarder était donc inutile, si j'ose dire. Mais est-ce que la meurtrière ignorait que le coup avait été fatal ? Peut-être. En tout cas, elle ne voulait pas que sa victime s'en remette.

— Et elle lui a glissé le stylo de Marc dans la main, pour le faire accuser. Mais Marc tenait à ce stylo, il l'aurait remarqué s'il avait disparu. Je suis certaine qu'il ne l'a pas mentionné. À moins qu'il l'ait oublié dans sa précipitation à déménager ses affaires de chez sa mère. C'est le plus vraisemblable.

— Toujours à le protéger, je vois. Bon, reprenons. Deuxième cas de figure. Hélène Chauvet. Elle n'a rien d'une impulsive, celle-là ! Elle rumine sa haine depuis belle lurette. Je l'imaginerais plus en empoisonneuse, se délectant de voir la santé de sa victime se dégrader. Mais elle peut avoir éprouvé le besoin de lui parler face à face. De lui débiter toute sa rancœur accumulée et de la faire souffrir en lui prouvant qu'elle n'avait jamais été qu'une femme trompée et à quel point son mari la méprisait. Peut-être que de son trottoir, elle a décidé que le moment était venu de lui asséner toutes ces vérités. Finie la comédie ! Elle monte jusqu'à l'appartement de madame Chaudron, elle sonne ou ouvre avec ses clés pour mieux la surprendre.

— Je serais étonnée qu'elle ait ouvert avec son trousseau. Marie-Sophie n'était pas seule dans la voiture. Elle ne pouvait pas savoir si Baptiste ne l'avait pas accompagnée chez elle.

— C'est juste. Donc elle sonne et se lâche. La victime veut la faire sortir ; bref, même scénario que pour Béatrice Legendre. L'histoire du coupe-papier colle mieux avec le profil de l'infirmière. Tourner le corps, c'est prendre le risque de voir la victime dans les yeux. Ce qu'elle cherche à faire en trouvant la force de la défier. Une explication les yeux dans les yeux. Coup de poignard dans le cœur pour tuer la sorcière. C'est un mot qu'elle a employé lors de notre rencontre. Sans oublier que le cœur est un organe hautement symbolique et je ne fais pas allusion à son métier.

— Vous tenez là deux sérieuses candidates. Béatrice aussi l'a qualifiée plusieurs fois de sorcière. Et le stylo ? Je veux bien de votre soda finalement. J'ai la gorge complètement sèche à force d'évoquer

toutes ces horreurs. »

Michel Kerr ouvre les deux canettes, se lève et m'en donne une. Il tire une chaise près de la mienne, se rassoit et sirote la boisson gazeuse avec une petite grimace.

« Ça sent le chimique ce truc. Le stylo. Probable qu'il ait été à proximité et qu'elle aura, elle aussi, vu l'opportunité de faire accuser votre ami. Ce qui me turlupine avec cet engin, c'est pourquoi on n'a pas retrouvé son capuchon. L'équipe a regardé partout. Pas moyen de mettre la main dessus. Vraiment ce bouchon a le don de me mettre les nerfs en pelote ! Pourtant j'imagine que ce n'est pas ce détail qui décidera de l'issue de cette histoire. Alors, Nathalie, que pensez-vous de mes petits scénarios ?

— Les deux sont plausibles. Et demain, c'est vendredi.

— Après-demain nous serons samedi. Vous me paraissez bien fatiguée pour aboutir à d'aussi bizarres déductions !

— Je suis fatiguée, certes, mais encore lucide. Je ne suis là que pour les vacances. Dimanche, je rentre chez moi, retrouver mon F2, mes chers délinquants et une pile de paperasse indigeste.

— Vous êtes vraiment obligée de partir ?

— Et de reprendre mon travail pour gagner chichement ma vie ? Non, bien sûr, je peux m'en passer. »

Le capitaine rit. J'aime bien quand il se détend. Il est... plaisant. Il m'a appelée par mon prénom. J'ai trouvé ça agréable. Fichu soda ! Demain, j'arrête. Soudain, un détail me revient.

« La porte de l'immeuble ne s'ouvre pas sans une clé. Béatrice a dû sonner au hasard à l'interphone pour tenter de rentrer ou elle a bénéficié de la présence d'un résident. Pour Hélène Chauvet, c'était plus simple puisqu'elle avait la clé.

— Vous ne vous arrêtez jamais ? Mais voilà une pierre de plus dans le jardin de l'infirmière, sans être déterminante. Et puis je ne vois pas pourquoi l'une ou l'autre n'aurait pas sonné directement chez la victime. Elles risquaient juste d'essuyer une fin de non-recevoir de la part de madame Chaudron.

— Précisément. Elles étaient à un point où cette éventualité n'était pas concevable. Il était urgent pour chacune d'elles de lui parler. Béatrice Legendre veut partir au plus vite et rejoindre ses parents avec l'argent ; et si Hélène Chauvet a pris sa décision, elle doit cracher, maintenant, ce venin qui la ronge. C'est vital pour elle, pour la

mémoire de sa mère. Tout ça dans l'hypothèse où l'un de vos scénarios est exact.

— Moi, mon urgence est d'auditionner fissa ces donzelles. Hélène Chauvet est d'ores et déjà de nouveau convoquée. Je vais demander qu'on en fasse de même pour l'autre. Surtout qu'effectivement elle semble pressée de partir. Trop long, je vais m'arranger avec le commissaire pour qu'on aille les chercher. Ma chère Nathalie, la balle est dans le camp de la police. Vous voulez qu'on vous emballle le tout avant dimanche ?

— Ce serait idéal. Avec un beau papier cadeau. Je voudrais vraiment partir sans trimballer dans mon esprit cette tragédie. »

Je bloque soudain sur l'image d'Hélène Chauvet et de Béatrice Legendre convoquées au commissariat, toutes deux liées et emballées ensemble dans du papier kraft. Si je retire l'idée saugrenue de l'emballage, reste le lien qui les unit. Une sacrée corde à nœuds ! Je sors de ma transe et me tourne vers le capitaine dont les sourcils sont verrouillés sur le mode *accent circonflexe*.

« Je ne sais pas ce qu'il va ressortir de cette absence, déclare-t-il en me passant une main devant les yeux, mais quoi que ce soit, vous ne sortez pas d'ici sans me le dire !

— Mais enfin, je n'ai pas eu d'absence, je rétorque confuse. J'ai juste eu une vision !

— Vraiment ? »

Je sais, je n'aurais pas dû dire ça. J'ai compris tout de suite que ma langue avait fourché. Moi et ma manie de toujours chercher à me justifier ! Je vais passer pour l'illuminée de service ! Tiens ! Y a qu'à voir la tête du capitaine. Maintenant, ses sourcils se sont dangereusement rapprochés l'un de l'autre pour forger une bizarroïde barre à mine. Il se cale contre le dossier de sa chaise, croise les bras puis les jambes. J'ai l'impression qu'il se tresse volontairement pour contenir une proche explosion. Seulement ses yeux... ses yeux... Bon d'accord, j'ai compris. Intérieurement, il se marre comme une baleine en me regardant patauger dans mon embarras. Je me détends et lui souris benoîtement de toutes mes dents.

« Alors, susurre-t-il, cette vision ?

— Vous n'êtes vraiment pas charitable ! Passons. Vous avez échafaudé deux scénarios avec d'un côté l'infirmière rancunière et de l'autre la fiancée vénale. Peut-être en existe-t-il un troisième.

L'alliance des deux femmes. Après tout, deux coups ont été portés. Deux coups très différents. L'un que l'on pourrait qualifier d'impulsif ou d'opportuniste, l'autre beaucoup plus personnel. Chacun correspondant à la psychologie particulière des suspects.

— Continuez, dit-il en approchant sa chaise de la mienne.

— Je n'ai pas le souvenir que nous les ayons interrogées sur le fait qu'elles se soient rencontrées ou non. La seule fois où elles semblent s'être croisées, c'est quand Béatrice a cru voir une femme avec une mallette le soir du meurtre. Mais rien ne dit qu'elles ne se sont pas connues avant. » Le capitaine semble sceptique. « Et pourquoi Béatrice nous aurait-elle orientés d'un seul coup vers sa complice ?

— Il serait plus juste de nous demander pourquoi elle nous a simplement orientés. C'est un peu étrange qu'elle se soit souvenue de ce détail, d'une femme avec une mallette. Lorsqu'elle a quitté l'immeuble, elle l'a fait dans la précipitation. Elle s'est elle-même décrite comme paniquée par sa rencontre impromptue avec madame Chaudron de Saint-Cyr. Sans compter qu'elle n'a pas pu laisser sa lettre dans la boîte comme elle l'avait prévu. Son plan tombait à l'eau, ce qui a dû pas mal la contrarier. Et pleine de ces émotions, elle a pu remarquer une femme, a priori inconnue, plantée sur un trottoir au milieu des passants nombreux à cette heure. Elle est observatrice !

— Encore une fois, je vous demande pourquoi elle aurait pris le risque de situer sa complice sur place ou quasi ment le soir du crime ? Admettons qu'elles soient deux à avoir perpétré ce meurtre, si l'une est impliquée formellement par la police, elle ne restera pas sans dénoncer la participation de l'autre.

— Sauf, dis-je en essayant de passer outre ma propre perplexité, sauf si Béatrice se croit capable de partir assez vite loin d'ici et de disparaître. Ou alors... elle compte sur l'implication émotionnelle d'Hélène Chauvet. Béatrice est une fine mouche. Elle a pu juger que l'infirmière portait en elle cette vengeance depuis longtemps. J'imagine bien Hélène Chauvet faire de ce meurtre une vendetta assez personnelle pour en porter l'entière responsabilité. Nous savons à quel point le respect de la mémoire de sa mère lui tient à cœur. Elle n'hésitait pas à passer derrière Marie-Sophie pour jeter les cactus chaque fois qu'elle en déposait sur la tombe. Elle a côtoyé la victime pendant presque un an, la sachant coupable de ce sacrilège, sans rien laisser paraître de la haine à son égard. Quelle sorte de personne est

capable de cette force de caractère ? Ce sentiment de détestation, elle l'a nourri jour après jour. Béatrice lui a peut-être fourni le moyen de s'en libérer, définitivement.

— Et elle lui serait suffisamment reconnaissante pour endosser seule le crime ? Ce n'est pas banal. Mais il est vrai que c'est une personne plutôt complexe, pas mal tourmentée. Une telle association lui a peut-être donné l'occasion de passer à l'acte alors qu'elle ne trouvait pas, seule, le courage d'accomplir le geste qu'elle rêvait de faire. Ce scénario est peu tordu mais pas sans fondement. Il me reste à leur faire avouer qu'elles se connaissaient sans doute possible. »

Le capitaine se lève, me signifiant la fin de notre entretien.

« Vous savez quoi, Nathalie ? Vous allez me manquer. Et je ne parle pas de nos échanges constructifs. Vous allez me manquer, globalement. »

Il me serre longuement la main et me raccompagne jusqu'à l'extérieur du commissariat. De gros nuages gris ont de nouveau pris possession du ciel. Les premières gouttes se mettent à tomber. Je songe à ma parka restée dans la voiture et boutonne piteusement mon gilet jusqu'au cou. Le capitaine me sourit.

« Vaudrait mieux un imper ! Au fait, jolies les chaussures, mais un poil classiques pour vous. »

Évidemment, un seul compliment par entrevue est large ment suffisant ! Je m'en contente cependant car il m'a appelée Nathalie pour la deuxième fois. Bien dans mes escarpins, un peu en vrac dans ma tête, je m'aperçois malgré tout que je n'ai toujours pas fait de déposition en bonne et due forme. J'hésite à faire demi-tour puis renonce. La pluie, bien qu'encore fine, commence à moucherter mon mince gilet et je préfère hâter le pas pour rejoindre le parking. À l'abri dans mon auto, je regarde la pendule du tableau de bord. Il est bientôt seize heures. Claire et les enfants sont peut-être déjà à la maison. Je décide d'appeler ma sœur. Une voix enfantine me répond.

« Salut tatie ! Maman ne peut pas répondre, elle conduit.

— Vous êtes où ?

— On rentre et il faut que tu nous aides parce que le coffre est plein de trucs pour le bébé chat. »

Enfin une perspective rigolote pour continuer cette journée ! Puisque je tiens mon portable, j'en profite pour téléphoner à Marc. J'envisage de lui laisser un message mais il répond.

« Content de t'entendre. Je commençais à penser que tu m'évitais.

— Pas du tout, la preuve. Tu sais que je repars dimanche. On devrait se voir avant mon départ.

— C'est bien mon avis. Ça te va si on dit vers vingt et une heures trente chez moi ? Même plus tard si tu préfères, histoire que tu dînes tranquillement en famille. Parce que d'après Jean-Pierre, tu es un vrai courant d'air !

— M'en parle pas ! Mais c'est pour la bonne cause !

— Oui, je sais. Je m'en veux assez. Je t'envoie l'adresse par SMS et Jean-Pierre t'expliquera pour venir. »

Je pense à Marc, au capitaine. Je m'étonne d'avoir passé sous silence ma petite visite à l'hôtel et mon échange avec le concierge. J'évacue d'un geste mon maigre sentiment de culpabilité comme on chasse une mouche agaçante qui nous bourdonne aux oreilles. Finalement, en assez peu de temps, j'ai pu mettre à jour suffisamment de suspects potentiels pour éloigner de Marc le couperet d'une inculpation imminente. Mon humeur pointe son curseur sur beau fixe tandis que j'entends gronder au-dehors la plainte orageuse d'un printemps qui refuse le soleil.

Sur le parking de la résidence, je vois Lisa et Louis qui se disputent devant le coffre grand ouvert de la voiture de leur mère. Chacun tire à lui le paquet de croquettes destinées au chaton. Le temps d'arriver jusqu'à eux et le drame se produit. Louis se retrouve avec, dans les mains, le haut du paquet qui s'est déchiré et Lisa se met à pleurer en voyant, impuissante, le reste du sachet qu'elle tient contre elle déverser son contenu sur le sol. Je m'en empare prestement et le remets dans le coffre, pour essayer de calmer ma nièce. Elle jette à son frère un regard plein de colère.

« C'est ta faute ! Maman, elle a dit que c'est moi qui devais m'occuper des croquettes de Sissi. Pas toi ! »

Louis cache derrière son dos le morceau de plastique. Il a cet air tout penaud qui me fait fondre. Ma mission de super tatatie est de les rabibocher au plus vite avant que Claire ne réapparaisse.

« On se calme sur-le-champ, les tornades ! Si votre mère vous voit comme ça, c'est punition assurée pour tous les deux !

— Tu crois que Sissi ne va plus venir ? » panique Lisa. Torrent de larmes des deux affreux. Ma mission se révèle plus délicate que prévu.

« C'est simple. Quand votre mère arrive, je lui dis que j'ai déchiré le paquet. Mais vous séchez vos larmes et toi, Louis, donne-moi ce que tu caches. »

Le garçon me tend le morceau resté dans sa main et se tourne vers sa sœur.

« Pardon Lisa. Je le ferai plus. Attention ! Maman arrive ! »

Claire fait de grands gestes pour me saluer. Elle a l'air de bonne humeur. Mais lorsqu'elle parvient à notre hauteur, elle sent immédiatement un truc pas normal. Les jumeaux se dandinent d'un pied sur l'autre, les yeux collés sur leurs chaussures. C'est si beau, des êtres humains avec une conscience ! L'innocence de l'enfance...

« Tatïe, elle a déchiré les croquettes de Sissi ! » clame tout de go Louis en évitant mon regard.

Oublions le passage sur l'innocence de l'enfance. C'est une vaste blague !

« Lili ! Tu es d'une maladresse parfois ! me gronde gentiment Claire aveuglée par l'amour maternel. Ce n'est pas bien grave, en plus j'ai pris deux sacs. Tiens, aide-moi plutôt à porter ce carton monstrueux. C'est ton cadeau, l'arbre à chat. Tu as de la chance, il était en promo. »

Louis s'approche de moi et se hisse à mon bras pour m'embrasser.

« Merci tatïe », souffle-t-il à mon oreille.

Il ira loin, le bougre ! Claire, tout attendrie par le beau geste de son petit, n'en finit plus de sourire. La pluie jusque-là intermittente a décidé de s'inviter pour de bon à notre touchante fête de famille. C'est la débandade. Les enfants récupèrent les fameux sacs de croquettes et Claire et moi transportons tant bien que mal l'encombrant carton. Nous courons jusqu'à l'entrée de l'immeuble, tête baissée pour éviter les gouttes qui s'écrasent sans ménagement sur nos corps d'apprentis déménageurs. Conclusion : il ne suffit pas de baisser la tête pour passer à travers la pluie et c'est trempés que nous arrivons tous à l'appartement. Malgré leur impatience de me montrer la salle de jeux où s'entassent les objets destinés au chaton, les jumeaux font l'effort d'obéir à leur mère. Ils ôtent sagement leurs chaussures et échangent leurs vêtements mouillés contre de douillets survêtements. Claire les observe et pose une main sur mon bras.

« Regarde-les, Lili. J'ai l'impression que l'arrivée de ce chat a une excellente influence sur eux. Je ne les ai jamais vus aussi proches, aussi obéissants. Ils ne sont pas mignons ? »

Chante beau merle avant de déchanter ! Je sais bien de quoi ils sont capables, les chers anges. Mais bon, j'avoue qu'ils sont plutôt craquants. Claire propose de préparer le goûter tandis que les enfants et moi commençons à déballer l'arbre à chat. Je comprends pourquoi il était en promotion. Qui peut acheter une chose aussi monstrueuse ? Conçu pour accueillir une portée entière, il doit bien mesurer un mètre quatre-vingts de hauteur. Plateformes, niches, hamac et balles qui pendouillent en fausse fourrure bleue, et poteaux en sisal pour les griffes des matous. J'ai l'impression de poser les décorations de Noël sur le sapin. Lisa tourne autour de moi, les deux mains collées sur la

bouche pour empêcher les petits cris qu'elle pousse de perturber ma concentration. Louis essaie de se rendre utile en me tenant la notice de montage. La dernière plateforme posée, les enfants et moi reculons pour mieux contempler notre chef-d'œuvre. Les jumeaux sont fascinés et courent chercher leur mère. Claire reste à la porte de la pièce, les yeux écarquillés devant l'ampleur de la chose.

« Ah, oui, c'est grand ! Je ne voyais pas ça aussi, enfin, tellement imposant. »

Bref, elle est effarée. Elle n'a pas osé dire *monstrueux*, mais elle le transpire par tous les pores de sa peau. Pour l'aider à retrouver ses esprits, je prends un ton solennel :

« Tous les jours, tu vas passer devant et tu diras : *Ça, c'est le cadeau de tatie et c'est moi qui l'ai choisi !* »

Les enfants applaudissent, moi, je jubile, et Claire retourne dans la cuisine noyer son désarroi dans une grande tasse de thé. Lisa a installé le panier du chaton près du radiateur et l'entoure méticuleusement de peluches pour ne pas qu'il se sente seul. Je rejoins ma sœur.

« Vous la récupérez quand, la bestiole ?

— Dimanche. Clotilde nous l'amène. À propos, c'est ce jour-là que tu repars ? Mon Dieu, Lili, on s'est à peine vues. Tu n'es jamais restée aussi longtemps et pourtant... »

Claire semble sincèrement désolée. En vérité, je le suis tout autant qu'elle. Elle pose devant moi une tasse de breuvage fumant.

« Je hais toute cette histoire, me dit-elle avec force. J'ai honte de l'avouer, mais j'en veux à Marc de nous avoir mêlés à tout ça. Regarde-toi, tu as passé tout ton temps à courir d'une personne à une autre sans penser à toi. »

Elle se retient de dire « à nous », mais j'entends ces mots et ils me font mal.

« Je suis désolée de vous avoir négligés, les enfants et toi. Mais comment faire autrement ? Je suis inquiète de devoir partir alors que rien n'est encore fini. J'enrage de ne pas trouver la solution ! Je suis certaine pourtant qu'elle n'est pas loin. J'ai le sentiment de passer à côté d'un détail et ça m'agace à un point !

— Tu vois ! Tu vois dans quel état ça te met ! Non vraiment, ce n'est pas juste. Dire que tout est de ma faute. C'est moi qui voulais te présenter à Marc. Cette fois-ci, je suis vaccinée, crois-moi. Plus jamais je n'essaierai de jouer les entremetteuses !

— Amen ! Puisqu'on est dans les choses qui fâchent, ce soir, après dîner, j'ai rendez-vous chez Marc.

— Tu veux que Jean-Pierre t'accompagne ?

— Non, pas du tout. Je te laisse ton mari. J'ai besoin de voir Marc, seule à seul. Peut-être pourra-t-il éclaircir certaines questions qui me préoccupent.

— Qu'est-ce que tu penses de lui ? J'ai l'impression que vous êtes devenus assez intimes en peu de temps. »

Chassez le naturel...

« Intimes ? Disons que je suis entrée dans sa vie par la force des choses. J'ai été conduite à creuser dans son histoire plus intimement que prévu. Je m'y suis même immiscée. J'ai dû disséquer ses relations avec sa mère, les relations de l'entourage de sa mère. J'éprouve de l'empathie pour lui, pour ce qu'il a vécu, ce qu'il vit. C'est un homme blessé, complexe, mais ma compassion ne va pas au-delà d'une amitié, comment dire ? D'une amitié de circonstance. Bizarrement, je l'aime bien, mais je n'arrive pas à le trouver... attachant.

— Tant mieux ! J'ai craint un instant que tu n'en tombes amoureuse ! Tu imagines l'hérédité que trimballe un homme pareil ? »

J'évite surtout d'imaginer ce à quoi ma chère sœur semble vouloir faire allusion. Je suis à deux doigts de lui parler du capitaine Kerr mais je me ravise. Je ne me sens pas le courage d'affronter le déluge de questions qu'elle ne manquera pas de me poser. Et puis quoi dire ? Parce que certes, je vais lui manquer, certes il m'a appelée deux fois par mon prénom mais il m'a aussi traitée de rase-moquette, n'a pas aimé mes chaussures et trouve déplorablemes choix alimentaires. Non, décidément, il n'y a vraiment rien à dire et pourtant je le sens, lui aussi va me manquer.

Jean-Pierre arrive vers vingt heures. Les jumeaux se précipitent sur leur père et le tirent jusqu'à leur salle de jeux. Il éclate de rire en découvrant l'installation très design qui mange une bonne partie de la pièce.

« Et c'est ma femme qui l'a choisi ? C'est bien vrai, ma puce ? Alors là, tu m'épates ! Je n'aurais pas trouvé mieux ! Rappelle-moi combien de chats on adopte ? »

Claire préfère ne pas répondre. Comme les enfants ont déjà mangé, elle les envoie dans leur chambre avec les albums illustrés sur les

chats qu'elle leur a achetés. On est à la limite du bourrage de crâne mais qui pour s'en plaindre ?

Je regarde souvent l'heure malgré moi depuis que nous sommes sortis de table. Ma sœur est excédée.

« Mais file donc ! Tu m'agaces à triturer cette montre sans arrêt. Et essaie de ne pas te perdre ! »

Puisque j'ai la permission de maman Claire... La pluie qui tombe sans discontinuer ne me facilite pas le repérage dans cette zone pavillonnaire assez mal éclairée. J'aurais dû accepter de prendre le GPS de mon beau-frère. Rue Lamartine. J'y suis. Reste à trouver le numéro 142. Marc loue le premier étage d'une maison dont les propriétaires n'occupent le rez-de-chaussée que durant les mois d'été. J'avise un pavillon dont la puissance de l'éclairage rappelle un phare dans la nuit. De toute évidence, Marc connaît mon sens de l'orientation et veut m'éviter le naufrage. J'ancre mon rafirot devant le portail et sonne la cloche de bronze. Si l'exubérance de lumière n'a pas déjà agacé le voisinage, je songe que le tintamarre déclenché va largement s'en charger. Marc apparaît sur le perron en gesticulant comme un sémaphore. Il se presse au-devant de moi.

« Bon sang ! Arrête ce bidule ! Tu veux déclencher un tremblement de terre ? Y a une sonnette sous le nom ! »

Alors pourquoi mettre une telle cloche en évidence quand il y a une bête sonnette, je me le demande ?

Je comprends mieux lorsque je pénètre dans la maison. Tous les poncifs de la décoration marine y sont réunis. Miroirs en forme de hublots, tableaux de demi-coques de bateaux, station météo sur bois, lampe-tempête...

« Laisse-moi deviner. Les propriétaires sont des fanatiques de la mer.

— T'as remarqué ? Ils passent le plus clair de leur temps sur leur voilier. D'habitude, je rentre par-derrière. J'ai une entrée privative. Mais l'ampoule de la lampe qui l'éclaire a grillé. Je n'ai pas eu le temps d'en racheter et comme je tenais à éviter que tu te casses la figure dans l'escalier... »

Après s'être assuré que toutes les lumières extérieures sont éteintes, il me conduit chez lui, à l'étage. Il m'explique que l'appartement fait cent vingt mètres carrés, qu'il a pu abattre des cloisons pour créer cet espace qu'il balaie de la main. Cette pièce doit

représenter la moitié de l'habitat. Sa mère lui aura au moins transmis quelque chose de positif : un sens indéniable de l'esthétique. Dans un premier espace, les meubles sont majoritairement contemporains, de belle facture. Deux canapés en cuir gris entourent une table en verre et en marbre. Un immense écran télé est accroché au mur. Dans un deuxième espace, des meubles d'antiquaires sont mis en valeur par des lumières douces et indirectes. De multiples cadres attirent mon regard. Ici, pas de photos, de peintures. Ce sont des lettres manuscrites anciennes, protégées par des sous-verres. Une vitrine éclairée de l'intérieur propose à mon œil fasciné des objets dédiés à l'écriture.

« Ta collection est fabuleuse.

— Tu n'en vois qu'une partie, me dit-il, visiblement touché par mon intérêt. Je n'ai rassemblé ici que les pièces les plus spectaculaires. Dans mon bureau, je garde pour moi les stylos, les porte-plume qui n'émeuvent que les collectionneurs comme moi. »

Je remarque une place laissée libre derrière une étiquette portant une date sous un support en Plexiglas. Marc devance ma question.

« J'ai gardé l'espoir de retrouver mon Meisterstück. La date correspond au jour où mon père me l'a offert.

— Dans les cadres, ce sont d'authentiques lettres ?

— Moins de la moitié. La majorité sont des lettres que j'ai reproduites en imitant le style d'écriture de leurs auteurs. Mais pas seulement. J'ai poussé le vice jusqu'à rechercher des encres similaires, à reproduire des supports semblables et, ce que j'aime le plus, à écrire avec le même matériel d'écriture. Plume ou stylo d'époque. C'est un gros travail de recherche, tant historique que physique. Il faut pouvoir courir les salles des ventes, les antiquaires, ou même se rendre chez les particuliers.

— La police t'a rendu le stylo que tenait... enfin, celui que tu as perdu chez ta mère ?

— Non et personne n'a mis la main sur son capuchon. C'est une histoire bien mystérieuse.

— Aussi mystérieuse que les relations entre Hélène et Béatrice.

— Hélène Chauvet ? L'infirmière ? Quel rapport entre elle et Béatrice ?

— On se demande s'il n'y a pas un lien entre elles. Il n'est pas impossible qu'elles se soient connues.

— Croisées, pourquoi pas. Et encore. Mais avant toute chose, que

vient faire l'infirmière de ma mère dans cette histoire ?

— Alors tu n'es vraiment pas au courant ?

— Et de quoi, mon Dieu ?

— Hélène Chauvet est la fille d'Éloïse Teyssier. » Marc se laisse tomber sur le canapé.

« Tu divagues !

— Ses papiers le prouvent et elle nous l'a confirmé, au capitaine Kerr comme à moi.

— Tu penses que ma mère le savait ? Tu crois qu'elle a tué ma mère pour venger la sienne ? C'est impensable, c'est sordide !

— Pour l'instant, la seule chose à peu près sûre, c'est qu'elle était dans les parages aux environs de l'heure de crime. Béatrice aussi, d'ailleurs.

— Béatrice ! Mais que pouvait-elle bien vouloir encore à ma mère ?

— De l'argent, tu t'en doutes.

— Tu te rends compte que c'est peut-être par ma faute que ma mère est morte ? C'est moi qui ai introduit cette fille dans nos vies.

— Ta mère te manque ? » Marc me regarde. Ma question le choque visiblement mais il me répond avec un petit sourire sans aucune joie.

« Voilà une question peu amène. Que penses-tu que je vais te répondre ? Tu connais les relations qui étaient les nôtres. Le fait qu'elle me manque ou pas n'enlève rien à la culpabilité que je ressens. Je ne pleurerai pas son absence, mais je hais l'idée qu'elle a été assassinée. Je hais l'idée que par ma faute, peut-être, on l'a tuée. Je hais l'idée que son infirmière, celle censée prendre soin d'elle, était la fille de la maîtresse de mon père et n'avait pour ma mère, sans doute, que haine et mépris. Je hais l'idée de n'avoir rien vu, rien su. Ma mère, à sa façon, cherchait toujours à me protéger de ma trop grande faiblesse. Et je hais l'idée que cette faiblesse, ma faiblesse, a contribué à la faire assassiner. Alors non, elle ne me manque pas, mais je m'en voudrai jusqu'à la fin de mes jours d'avoir manqué à mon devoir de fils, celui de protéger, à mon tour, ma mère. »

Marc est anéanti et je me sens très en colère contre moi d'avoir sorti cette phrase blessante. Je songe un instant à partir mais il saisit au vol mon regard qui se tourne vers la porte.

« Tu ne songes pas à t'éclipser après avoir entendu ma grande tirade d'homme meurtri ?

— Ben, l'idée m'a traversé l'esprit. Je me sens tellement idiot de t'avoir blessé.

— Ah, ma chère Lili détective ! Je te dois une fière chandelle, te l'ai-je seulement dit ? Je te connais depuis quelques jours et j'ai chamboulé tous tes plans et votre vie à tous, Jean-Pierre, Claire et quelque part aussi celle des jumeaux. Je leur ai enlevé leur chère tatou. Je t'ai demandé ton aide et bien qu'étranger pour toi, tu as toujours répondu présente. Ton amitié m'est précieuse et ce n'est pas cette petite pique qui changera cette vérité. »

Après m'avoir envoyé cette bouffée d'air frais, Marc continue.

« Je remue dans ma tête cette histoire de lien entre l'infirmière et Béatrice. Je me demande si... Oui, je crois que nous nous étions croisés tous les trois. Après mes consultations, je devais retrouver Béatrice pour déjeuner dans un troquet quelconque et nous avons rencontré Hélène Chauvet dans le quartier. C'est à ce moment que j'ai dû les présenter l'une à l'autre. Béatrice ne m'a jamais dit qu'elle l'avait revue. Mais sachant maintenant à qui j'ai affaire, je ne peux être sûr de rien.

— Tu penses qu'elles auraient pu se monter la tête mutuellement contre ta mère ? Décider d'aller la voir ensemble, je ne sais pas, parce qu'à deux contre une, ça leur aurait paru plus simple de l'affronter ?

— Béatrice a besoin d'argent. Ma mère morte, la source se tarit.

— Et tu hérites.

— Oui, mais elle avait déjà prévu de me quitter.

— De toute façon, l'enquête a démontré que ce n'était pas un crime prémédité. Si elles sont allées chez elle, ce n'était pas pour la tuer mais pour la contraindre à payer davantage pour l'une, à se faire reconnaître pour l'autre.

— Et l'empêcher de mettre des cactus sur une tombe ? Ça ne te semble pas un peu léger ?

— Pas si tu avais entendu parler Hélène Chauvet. Elle vouait une haine malade à ta mère. Je pense que Béatrice a pu jouer le rôle de catalyseur pour Hélène.

— Je la vois bien dans ce rôle. Elle sait manipuler les autres comme personne, ajoute-t-il amer. Mais une chose cloche encore dans ton scénario. Comment ont-elles décidé ce soir-là de la rencontrer puisque ma mère était censée être au bridge ?

— Simple hasard. Béatrice était dans le hall pour lui glisser une

lettre dans sa boîte et Hélène Chauvet s'apprêtait à rentrer chez elle. Toutes deux ont vu ta mère rentrer dans son immeuble. On sait qu'elles se sont rencontrées fortuitement quand ton ex s'est précipitée hors du bâtiment et a traversé la rue.

— Rencontre, échange, complot. Ça se tient, à peu près.

— Ça peut aussi expliquer les deux coups portés à ta mère. Un coup sous la colère, un deuxième plus personnel. Deux coups différents pour deux personnalités différentes. »

Marc se lève et rapporte une bouteille de champagne dans un seau en métal argenté. Il pose devant moi deux flûtes de cristal, un peu gêné.

« J'espère que tu ne vas pas trouver le champagne trop festif après ce genre de discussion. Mais c'est un vin que j'aime particulièrement. Et selon moi, toutes les occasions se prêtent à le déguster, même les plus sordides, pourvu qu'on soit en bonne compagnie.

— Aucun problème pour moi », lui dis-je en mentant.

En vérité, je n'aime guère l'alcool quel qu'il soit, en fait je ne le supporte pas. Un simple verre de vin et c'est la migraine assurée. Mais je n'ai pas le cœur à jouer les chichiteuses.

Je comprends ta hâte à te retrouver chez toi. On se sent bien ici. Le quartier est d'un calme ! Pas comme à l'hôtel. En allant chez Baptiste Beauchamp – encore un mensonge –, j'y suis passée pour te voir mais tu étais déjà parti. Entre le passage incessant des voitures et les vocalises des clients mécontents, j'ai cru être tombée dans une maison de fous !

— C'est pourtant un bon établissement. Des clients râleurs, il y en a toujours. Surtout s'ils ne peuvent pas accéder à Internet. Ils peuvent devenir imbuables. Alors ce champagne ?

— Délicieux. Sais-tu que Baptiste m'a invitée à déjeuner ?

— Allons bon ! Un drôle d'énergumène, cet homme. Il était très attaché à ma mère. Bizarrement.

— Bizarrement ?

— Je me suis toujours demandé comment il pouvait la supporter. À tel point que j'ai envisagé que peut-être il était amoureux d'elle, bien qu'étant de dix ans son cadet. Il semblait comme fasciné par elle.

— Et que pensait-elle de lui ?

— Je ne sais pas trop. Tant qu'il exerçait son métier avec brio, je crois qu'elle était flattée de se montrer à ses côtés. Mais dès l'instant

où il a tout envoyé balader, il a perdu à ses yeux beaucoup de son attrait. Elle n'a jamais pu supporter qu'un homme montre une once de faiblesse.

— La maladie n'est pas une faiblesse, c'est plutôt un sacré mauvais coup du sort.

— Elle était du genre à redouter ce genre de choses, comme si la tuile qui tombait chez le voisin pouvait la toucher, personnellement.

— Ta mère était-elle superstitieuse ? Voilà qui est surprenant !

— Elle n'aurait pas employé le terme de superstition mais d'extrême prudence ! Elle voyait de la contagion en toutes choses. Si elle acceptait de se faire contaminer par la belle réputation d'untel, elle redoutait par-dessus tout la contamination de la médiocrité. Elle triait mes fréquentations pour ne pas que déteigne sur moi la petitesse de mes semblables.

— Grand Dieu ! Elle n'aurait pas vu d'un très bon œil ton amitié avec une simple fonctionnaire de l'administration pénitentiaire. Je me rappelle qu'elle n'a guère apprécié ma profession lorsqu'elle me l'a demandée.

— Il y avait tant de professions qui ne trouvaient pas grâce à ses yeux ! Tiens, professeur par exemple. Professeur se devait d'être un titre qualifiant des personnes reconnues par leurs pairs, les gratifiant d'un savoir bien au-dessus de la plèbe. Elle s'indignait qu'on accole ce terme à « des écoles » pour nommer les instituteurs. Je crois même qu'elle a dû dire que les affubler de ce titre, c'était habiller de soie des singes savants ! Vraiment, elle savait être charmante. Enfin, c'était ma mère, qu'elle repose en paix. »

Il commence à se faire tard et, comme prévu, je sens que les bulles de champagne ne procurent aucune légèreté à mon esprit, bien au contraire. J'ai l'impression de porter un casque qui me pèse. Je prends l'initiative de quitter Marc. Il est un peu déçu de me voir partir aussi vite mais dit qu'il comprend. Je suis heureuse de regagner la maison de ma sœur. Je sais que là-bas je vais pouvoir me reposer. Pas faire le point, ressasser les discours des uns et des autres. Non. Juste dormir au sein d'une famille simple et aimante.

« Bonjour Nathalie. Capitaine Kerr. Je sais qu'il est encore tôt, mais ça m'arrangerait si vous pouviez venir.

— Là, tout de suite ? Au commissariat ? je demande à mon téléphone indifférent à mon effarement.

— Grâce à vos bonnes idées, j'ai deux harpies dans mon bureau. Ma collègue et moi, on sature. Venez donc nous apporter de l'oxygène et votre œil de lynx. »

Pas besoin d'un miroir pour m'apprendre que mon œil de lynx est bouffi. Les miaulements des jumeaux, à six heures moins le quart ce matin, m'ont tirée d'un rêve où une petite dame en noir, montée sur un cactus en forme de chat, brandissait un sèche-cheveux en menaçant tous ceux qui ne l'appelaient pas « professeur ». Abandonner mon rêve ne m'a pas fait grand mal, mais les aiguilles du réveil m'ont transpercée de part en part. Six heures moins le quart. Ces gosses sont sans pitié !

En arrivant devant le commissariat, je m'aperçois qu'il pleut encore et que c'est pour ça que ma sœur m'a demandé de revêtir sa parka. C'est dire comme j'ai les idées claires. Oh, mon Dieu ! J'ai conduit jusqu'ici. J'entre dans le poste de police où je vois le capitaine en grande discussion avec une jeune femme qui a à peu près le même regard que moi. Elle quitte le commissariat tandis que Michel Kerr m'invite à le suivre.

« Ma collègue est crevée. Nuit blanche. Par contre, j'en connais deux qui sont en forme. Dites-moi, j'ai l'impression que vous n'avez pas eu votre dose de caféine, ce matin. Vous devriez en profiter pour décrocher.

— En fait, j'en prendrais bien un grand gobelet. Un tour à la machine à café et je suis à vous. » Magnanime, le capitaine sort un jeton de sa poche et me le donne.

« Tenez, ça me fait mal au cœur de vous voir payer pour ce poison. J'en ai toujours au fond de mes poches pour les accros. Ça les détend et parfois même ils deviennent plus coopératifs. »

Les mains en coupe autour de mon verre en plastique, je pénètre après lui dans son bureau. Hélène Chauvet et Béatrice Legendre sont assises tandis qu'un policier en uniforme les observe, un rien désabusé.

« Merci Max, tu peux y aller. J'amène des renforts », lance-t-il en me désignant.

Son collègue quitte la pièce en me saluant d'un geste. Les jeunes femmes se lèvent d'un bond dès qu'elles m'aperçoivent. L'infirmière semble la plus outrée et dégage la première.

« Encore elle ! Mais qu'est-ce qu'on vous a fait pour que vous nous colliez comme une tique sur un chien ? C'est à vous qu'on doit tout ce cirque ?

— Bien sûr que c'est à elle, enchaîne Béatrice. La don Quichotte des causes débiles. La cause débile étant Marc, évidemment. Tu marches à quoi, mère Teresa, c'est quoi ton kif ? Le fric qu'il t'a promis pour le défendre ? La loi de l'emmerdement maximum des petites gens ? Il ne lâchera rien, l'aristo. C'est un rat, ce type. »

Je renonce à me cacher derrière mon gobelet. Derrière le capitaine aussi. Il paraît beaucoup s'amuser de cette situation, le fourbe. Je suis la chèvre qui fait baver les louves. Soit. Je me détache de mon piquet et avance dans l'arène.

« Le capitaine a dû vous expliquer que nous soupçonnons une certaine connivence entre vous. Marc...

— Tiens ! Qu'est-ce que je disais ?

— Marc, je continue, affirme vous avoir présentées l'une à l'autre.

— Et alors, c'est pas un crime !

— Nous voudrions juste savoir si vous vous êtes revues, après.

— On est dans un pays libre ! En plus, moi je suis visiteuse médicale et Hélène, infirmière. On a des trucs en commun, vous ne pensez pas ?

— J'en conclus, d'après votre réponse et votre façon de nommer mademoiselle Chauvet par son prénom, que vous vous connaissez plutôt bien. Alors la question est la suivante : pourquoi, mademoiselle Legendre, n'avez-vous pas admis, lorsque vous avez traversé la rue en sortant de l'immeuble, que vous aviez vu Hélène Chauvet sur le

trottoir ? Vous avez seulement dit avoir aperçu une femme avec une mallette. Je veux bien croire qu'il faisait un peu sombre, mais pas assez pour ne pas la reconnaître, ou votre vue est drôlement basse ! »

Les deux femmes se regardent, embarrassées. Le capitaine boit du petit lait, de chèvre. « Je ne voulais pas lui attirer des ennuis, c'est simple. » Hélène Chauvet vole au secours de sa nouvelle amie. « Écoutez. C'est vrai que nous nous sommes revues, plusieurs fois. D'abord à nouveau par hasard et puis nous avons sympathisé. Béatrice est une fille formidable. Je n'ai pas d'amie ici. Judith, mon associée, a des pré occupations qui sont loin des miennes. Nous n'avons plus que des relations professionnelles. Béatrice et moi avons la mère de Marc comme point commun de nos tourments. Et j'ai fini par me confier à elle. Un secret pareil est lourd à porter et j'avais besoin de le partager avec quelqu'un qui puisse me comprendre. Alors certes, nous nous connaissions, nous avons échangé sur nos griefs envers madame Chaudron de Saint-Cyr, et nous ne vous avons rien dit. Mais cela ne fait pas de nous des meurtrières !

— Qu'avez-vous fait le soir où vous vous êtes rencontrées sur ce trottoir ? demande le capitaine.

— J'ai invité Béatrice à monter quelques instants chez moi. Elle m'a raconté ce qui venait de se passer. Elle était furieuse contre elle-même d'avoir fui devant cette femme. Et c'est vrai que nous avons songé à repartir ensemble chez Marie-Sophie. En fait... Hélène Chauvet baisse les yeux. En fait, nous sommes retournées dans l'immeuble. Nous voulions mettre un terme à cette comédie. Lui dire en face ce que nous pensions d'elle. Béatrice savait que c'était sa dernière chance de récupérer de l'argent pour sa famille et moi je voulais qu'elle arrête de torturer la mémoire de ma mère. Nous voulions profiter d'un effet de surprise pour la désarçonner et lui faire ravalier le mépris qu'elle avait envers nous. Nous étions dans une sorte d'état second, galvanisées l'une par l'autre. Mais au moment où l'ascenseur s'est ouvert sur le palier de son étage, nous avons vu un homme devant sa porte.

— Et vous comptiez nous le dire quand ? s'insurge le capitaine.

— Vous croyez que c'est facile d'admettre qu'on était toutes les deux dans l'immeuble, le soir du crime, avec cette fille qui s'acharne à tout nous mettre sur le dos ! s'exclame Béatrice. La vérité est que lorsqu'on a vu ce type, nous nous sommes enfoncées dans l'ascenseur

et j'ai appuyé sur le bouton pour qu'il se referme. Point barre.

— Et qui est l'heureuse apparition ? Vous l'avez reconnue ?

— Facile. C'était Baptiste Beauchamp. »

J'ai beau ne plus être à un coup de théâtre près, celui-là me file un choc. Le capitaine Kerr se précipite hors du bureau et hurle qu'on lui amène Beauchamp immédiatement. Je me tourne vers la plus placide des deux femmes, à savoir l'infirmière, pour essayer de comprendre :

« Mais c'est normal qu'il ait été devant sa porte, puisque c'est lui qui l'a ramenée.

— Et quand vous ramenez quelqu'un, vous sonnez à sa porte ? » me répond Béatrice, moqueuse.

La chèvre retourne à son piquet. Michel Kerr se rassoit derrière son bureau, feuillette quelques papiers dans un dossier.

« À quelle heure avez-vous vu cet homme ? »

Hélène et Béatrice s'observent. L'infirmière répond.

« Nous avons quitté mon appartement vers dix-huit heures quarante-cinq. Le temps de traverser, prendre l'ascenseur et redescendre immédiatement, il n'était pas encore dix-neuf heures. Vous pouvez me croire, les horaires sont importants dans mon métier. Ce soir-là, j'ai eu trente minutes de retard en arrivant chez mon patient. Je peux vous donner ses coordonnées si vous le souhaitez. »

Le capitaine lui tend une feuille vierge afin de lui permettre de les noter. Il soupire, croise les bras en essayant en vain de se carrer sur son inconfortable chaise. Il regarde sa montre et nous propose de boire quelque chose en attendant l'arrivée de Baptiste Beauchamp. Refus de ces dames. Quant à moi, il me reste un peu d'eau caféinée au fond de mon gobelet. Je regrette de ne pas voir un peu de marc. Qui sait ? J'aurais pu y lire ce que l'avenir nous réserve. J'essaie de faire le ménage dans mes souvenirs, histoire de ne pas laisser ce moment stérile. Baptiste m'a dit avoir raccompagné son amie vers dix-huit heures trente et être retourné la chercher une heure plus tard. Jamais il n'a rapporté qu'il était redescendu entre-temps. Pourquoi ? L'a-t-il caché volontairement ? Simplement oublié ? Il m'a avoué qu'il était perturbé ce soir-là par les réflexions de la victime. Il n'a même pas remarqué la présence de Béatrice dans le hall. Dois-je le croire ? Pourquoi ? Elle aurait fait un suspect idéal s'il avait révélé sa présence, éloignant par là les soupçons de lui. À condition qu'il soit considéré comme suspect ou qu'il puisse le devenir. Mais j'ai

grandement servi à ce qu'il ne le soit pas. Son profil ne correspond pas, ai-je prétendu. Je ne suis pas profileur que je sache. À peine plus psychologue que la moyenne et encore, c'est moi qui le pense. Mon estime de moi est en pleine déliquescence lorsque Baptiste fait son entrée. Je pique un fard tout de suite, comme ça c'est fait, juste avant de goûter aux premières rodomontades que ne devrait pas manquer de m'adresser mon chef cuistot. Mais l'homme est stoïque, pire, mutique. Ça ne lui ressemble pas et j'aurais préféré qu'il mouche mon vilain nez.

« Merci de vous joindre à nous, monsieur Beauchamp, dit le capitaine distraitemment.

— Avais-je le choix ? Je goûte assez peu d'être sorti de chez moi entre deux de vos sbires en uniforme.

— Je peux le comprendre. Mais ces dames ici présentes ont soulevé des questions qui exigent une réponse. » Baptiste daigne enfin regarder autour de lui. Il s'attarde sur moi. « Eh bien, ma chère, vous n'avez pas digéré mon poulet basquaise ?

— Je précise que mademoiselle Dubois n'y est pour rien, me défend le policier.

— Ben vous n'êtes pas gonflé d'affirmer un truc pareil ! crache Béatrice. C'est quand même à cause d'elle qu'on est là !

— À cause surtout de vos oublis volontaires que Nathalie, enfin mademoiselle Dubois, a pointés du doigt.

— Nathalie... Tiens donc, persifle la rancunière, tout s'explique. L'auxiliaire cherche à gagner des galons, on dirait. Ce genre de chose marche aussi dans la police. C'est bon à savoir.

— Gardez vos réflexions pour vous, mademoiselle Legendre », s'agace le capitaine.

Il se tourne vers Baptiste Beauchamp.

« Monsieur Beauchamp, ces demoiselles nous ont avoué être retournées chez madame Chaudron aux alentours de dix-huit heures quarante-cinq. Elles disent qu'en sortant de l'ascenseur, elles vous ont vu sonner à la porte de la victime. Pouvez-vous vous expliquer ? »

Baptiste lève les yeux au ciel, perplexe. « Je suis là pour ça ? s'étonne-t-il. Ma foi, voilà un fait que j'avais complètement oublié. Ces demoiselles ont la mémoire fort opportune quand ça les arrange. Notre soirée bridge ne s'était pas déroulée comme attendu. D'abord la migraine de notre hôtesse nous a obligés à partir plus tôt que prévu,

puis Marie-Sophie a eu des propos peu charitables envers moi, m'accusant de l'avoir ridiculisée devant nos amis. J'avais dans un premier temps accepté de dîner en sa compagnie avec un autre couple. Mais après l'avoir déposée chez elle et être rentré dans mon appartement, j'ai regretté de ne pas avoir renoncé à cette invitation. Je suis donc remonté pour lui dire que je préférais annuler ma participation. J'ai effectivement sonné à sa porte mais je n'ai pas obtenu de réponse. Je suis reparti, supposant qu'elle devait se préparer et qu'elle ne m'avait pas entendu.

— Quelle heure était-il ?

— Je confirme qu'il n'était pas encore dix-neuf heures. Je ne pourrais pas être plus précis.

— Lorsque vous étiez devant sa porte, avez-vous entendu quelque chose, du bruit attestant une présence ? Baptiste réfléchit.

— J'étais passablement contrarié à ce moment. J'ai entendu l'ascenseur, sans penser qu'il était sur ce palier. Mon attention était portée sur la réaction qu'aurait Marie-Sophie en m'écoutant lui dire que je me refusais à venir. Comme elle a – avait – horreur de conduire de nuit, ça l'obligeait à se décommander elle aussi ou à solliciter nos amis pour qu'ils passent la prendre. Quelle que soit l'option, elle ne l'aurait pas appréciée du tout ! Passons. Donc je sonne, pas de réponse. Je me rappelle m'être approché de la porte. Oui, je crois avoir entendu du bruit. Un bruit mat. Je me suis même dit qu'elle ne devait pas être près de l'entrée car le son était comme étouffé. C'est pourquoi je m'en suis retourné.

— Réfléchissez bien, monsieur Beauchamp. À quoi pouvait ressembler ce bruit ? Est-ce qu'il aurait pu être celui d'un corps qui tombe sur un tapis ? »

Tous nous blêmissons et restons accrochés aux lèvres de Baptiste. La concentration crispe son visage exsangue.

« Je... je ne pourrais l'affirmer. Je n'ai guère l'habitude d'entendre des corps tomber derrière les portes. Mais ce n'est pas impossible. Cette vision me soulève le cœur, mais je suppose que... enfin, je crois... Bon sang ! C'est tout à fait plausible. Il y a dans l'entrée un tapis de laine très épais et la porte blindée est masquée par un rideau de velours. »

Béatrice est la première à réagir aux propos de Beauchamp.

Si Hélène et moi étions dans l'ascenseur et ce monsieur devant la

porte quand la mère de Marc se faisait assassiner, ça veut dire que nous sommes innocentes ! Vous devez immédiatement nous permettre de repartir avec quelques excuses en prime ou pourquoi pas un petit dédommagement ! »

Le capitaine Kerr se lève.

« Vous, mesdemoiselles, vous allez faire vos dépositions en bonne et due forme auprès de mon collègue. Je veux que vous donniez précisément vos faits et gestes à partir du moment où vous vous êtes retrouvées sur ce trottoir.

— Comment ! s'exclame Béatrice, décidément très en forme, vous n'avez pas tout enregistré ?

— Si, bien sûr, et mon collègue va prendre votre empreinte rétinienne pour signer le fichier. Allez zou ! Et soyez heureuses, la maison fournit les stylos ! »

Le capitaine accompagne les deux femmes hors du bureau, me laissant seule avec Baptiste.

« Vous avez le chic pour les rebondissements », lui dis-je en espérant qu'il accepte de me parler.

Mieux encore, il me sourit.

« Ma chère, je suis finalement heureux de me retrouver ici. Je pense effectivement avoir apporté un élément déterminant et ce bien malgré moi. Comment expliquer que je l'avais dans un coin de ma mémoire et qu'il lui a fallu tout ce temps pour refaire surface ?

— C'est le côté magique, si je puis dire, d'une enquête. À force de confronter les gens entre eux, de les pousser à s'attacher aux moindres détails, il finit par ressortir des éléments auxquels personne ne pensait plus ou croyait sans importance.

— Sans compter la perspicacité et l'obstination de certaine à déceler les mensonges. Elles sont bien cachottières, ces jolies personnes. Ah ! Voilà notre capitaine. Je plains celui qui doit prendre leur déposition !

— Vous serez donc plus compréhensif avec celle que je vous ai réservée. À votre tour, monsieur Beauchamp. Et cette fois, essayez de ne rien oublier. Je vous laisse entre les mains du sergent Émilie Carlier. Un conseil, ne la regardez pas dans les yeux. Ils sont d'un bleu hypnotique ! »

Une jeune femme brune au regard clair invite Baptiste à la suivre. Il me salue et m'adresse un clin d'œil. Il semble de bien meilleure

humeur qu'à son arrivée. Le capitaine s'assoit près de moi qui commence à m'ankyloser.

« Eh bien, que pensez-vous de tout ça ?

— Je pense que la mémoire est une chose bien étrange. Les souvenirs ont tendance à ressortir quand et comme ça les arrange.

— Je ressens la même perplexité. L'enchaînement des faits se tient, indéniablement. Beauchamp a su retourner le témoignage des femmes en sa faveur. Mais personne, à part lui, n'a pu entendre ce bruit. Il a pu tout inventer. Ce qui signifie soit qu'il est innocent et qu'il a construit cette histoire pour éloigner tout soupçon faute d'alibi, soit qu'il est le meurtrier.

— Ou il dit la vérité et tous trois sont innocents. À moins que ce bruit ne soit rien de plus que la chute d'un objet.

— Dans l'hypothèse où c'est bien la chute du corps de la victime qu'il a surprise, j'ai demandé à réinterroger le fils. Ma collègue l'a joint sur son portable. Il est en visite chez des patients. Il a dit qu'il allait s'arranger pour être là dans trente minutes. Vous vous sentez de l'attendre ? Vous êtes consciente qu'à la lumière du témoignage de monsieur Beauchamp et des deux harpies, votre ami redevient le suspect numéro un. Entendons-nous bien, je n'oublie pas que Beauchamp peut avoir menti.

— Je crois en votre impartialité, capitaine. Je vous promets de mon côté de rester objective. »

Un homme en uniforme tape sur la vitre de la porte.

« Désolé de vous déranger, capitaine. Un type, un certain Chaudron de Saint-Cyr dit que vous l'attendez. »

Le capitaine regarde sa montre, interloqué.

« Dans quel espace-temps il vit, cet homme ? C'est bon, faites-le entrer. »

Marc apparaît, trempé et le visage en feu.

« J'ai tout laissé en plan et suis venu aussi vite que j'ai pu. Mais je me suis garé assez loin et je n'ai pas de parapluie, dit-il pour s'excuser de goutter sur le carrelage du bureau.

— Vous pouvez accrocher votre veste sur le porte-manteau à votre gauche. Vous voulez une boisson chaude ?

— Pardon, je ne vous ai même pas salué. Bonjour capitaine et tiens, bonjour Nathalie. Oui, je veux bien un café ou un thé, peu importe. »

Le capitaine sort pendant que Marc se débarrasse de sa veste. « Il y a foule ! J'ai entraperçu Béatrice et Hélène Chauvet dans un bureau.

— Tu as loupé Baptiste Beauchamp.

— Beauchamp ? C'est complet ! Tous les protagonistes sont donc regroupés. Ça signifie qu'on va enfin voir le bout de cette tragédie ?

— Pas sûr. Disons que la police passe à la vitesse supérieure.

— Voilà un thé pour vous », nous coupe le capitaine. Il s'assied de nouveau derrière son bureau.

« Merci d'être venu aussi vite. J'apprécie les personnes coopératives, ça me change. Mademoiselle Dubois est avec nous parce qu'elle fait une sorte de lien officieux entre vous tous. Est-ce que vous y voyez un inconvénient ?

— Non, au contraire. J'apprécie sa présence. Elle a su me soutenir dans cette épreuve.

— Parfait. Juste avant vous, mesdemoiselles Legendre et Chauvet ont été entendues. Leur témoignage m'a amené à convoquer monsieur Beauchamp également.

— Convoquer ? Il a dû apprécier !

— Pas vraiment. Peu importe. Pour résumer : vers dix-huit heures quarante-cinq, les deux femmes se trouvaient dans l'ascenseur, sur le palier de l'appartement de votre mère. Elles disent avoir vu monsieur Beauchamp sonner chez elle. Il confirme mais ajoute n'avoir obtenu aucune réponse. En revanche, il lui semble avoir entendu un bruit venant de l'intérieur. Un bruit qu'il identifie comme pouvant être celui d'un corps qui chute. »

Marc se tient tellement sur le bord de sa chaise qu'il manque en tomber.

« Un instant. Pas si vite. D'abord, j'apprends que deux personnes, que j'ai à peine présentées l'une à l'autre, venaient ensemble voir ma mère le soir où elle a été tuée. Pourquoi ? Et surtout, pourquoi ensemble ? Ensuite, vous me dites que Baptiste Beauchamp a entendu quasiment le crime se commettre ! Doucement, j'ai l'esprit vif d'habitude mais là, je nage en pleine confusion. J'ai l'impression désagréable que ces trois personnes, pour une raison que je ne saisis pas, se sont ligüées pour faire de moi le seul suspect restant.

— C'est pourquoi tu es là, Marc, lui dis-je pour le rassurer. Tu dois prouver ta présence à l'hôtel au moment du meurtre.

— Mais comment, bon Dieu ? Comment ? Quel témoin voulez-vous

que je sorte de ma poche ? Le présentateur télé ? Je vous répète que vers dix-sept heures trente j'ai quitté l'appartement de ma mère avec mes affaires. Je me suis rendu à l'hôtel et n'en ai pas bougé jusqu'à ce que la police m'appelle. Vous avez interrogé les clients, je crois ? Ils vous ont dit qu'ils avaient entendu la télé dans ma chambre, non ? Bon. Croyez que je ne peux rien ajouter de plus. Je n'ai pas l'habitude de laisser ma porte ouverte pour qu'on surveille mes faits et gestes ! Je suis simple ment atterré. Je me suis expliqué sincèrement sur mes rapports avec ma mère. Ils n'étaient pas brillants, certes. Mais Nathalie, dis-lui toi que je ne suis pas un meurtrier ! Mon seul vice, c'est ma collection. Ma seule addiction, la calligraphie. Je ne suis pas un détraqué. Est-ce que j'ai fait preuve d'une colère folle quand j'ai appris pour Béatrice ? Est-ce que j'ai agi comme un fou dangereux ? Tu étais là, Nathalie, tu m'as vu réagir. Est-ce que tu as décelé chez moi des pulsions meurtrières ou une simple envie de vengeance envers elle ou bien ma mère ? Non. J'ai mis ma fierté dans ma poche et mes affaires sous le bras et je suis allé à l'hôtel. Seul et sans témoin j'y suis resté. »

Marc se renfonce dans sa chaise et boit une gorgée de thé.

« Je les trouve bien commodes ces témoignages de dernière heure. Trois suspects potentiels se retrouvent sur les lieux et à l'heure du crime. Et paf ! Ils parviennent d'une pirouette à se disculper d'un coup, tous les trois !

— Nous n'écartons pas l'éventualité qu'ils aient menti, admet le capitaine.

— Encore heureux !

— Il paraît peu probable, j'ajoute du bout des lèvres, qu'ils aient menti tous les trois. Je vois mal le meurtre de ta mère perpétré par ces trois personnes ensemble. Par contre, il faut avouer que le témoignage des filles... enfin, il désigne, malgré ses dires, Baptiste Beauchamp. Il a tendance à oublier beaucoup de choses. Il n'a pas vu Béatrice dans le hall, il n'a pas vu l'ascenseur s'ouvrir et se refermer sur le palier. Mais il se souvient d'un bruit dans l'appartement.

— Cet homme n'est pas clair. Il avait pour ma mère un attachement malsain. Enfin quoi ! Fallait voir comment elle lui parlait depuis sa maladie. C'est vrai qu'elle avait la sale manie de rabaisser tous ceux dont elle percevait une faiblesse. Pour un homme aussi imbu de lui-même, ce ne devait pas être facile à encaisser. »

Dans ma tête, je ne parviens toujours pas à voir Baptiste en meurtrier. Trop primaire, trop bestial pour lui. Le côté suicidaire colle mieux à son personnage. D'ailleurs n'est-il pas déjà passé à l'acte ? Par contre, les filles en duettistes criminelles, chacune chantant son air... Alors je me lance.

« À ce stade, personne ne peut savoir ce que Baptiste Beauchamp a entendu ou pas. Nous ne sommes sûrs que de deux choses. Les filles étaient dans l'ascenseur, Baptiste devant la porte.

— Trois choses. J'étais dans mon hôtel.

— Pardon Marc, mais tu es comme Baptiste. Il n'y a que toi pour pouvoir l'affirmer. Peu importe ce que moi ou le capitaine nous pensons. Il n'y a pas de preuves à charge ou à décharge.

— C'est comme au bridge. Vous voyez mes cartes et je fais le mort.

— Je ne connais rien au bridge mais si tu le dis. Première hypothèse : Hélène et Béatrice redescendent. Baptiste sonne en vain, entend du bruit ou pas et repart chez lui. Deuxième hypothèse : Hélène et Béatrice re descendent, Baptiste sonne, Marie-Sophie finit par lui ouvrir. Ou encore il entre avec sa clé pour la surprendre. Dispute, il la tue. Troisième hypothèse : Hélène et Béatrice redescendent, se cachent dans la cage d'escalier, attendent le départ de Baptiste, retournent à l'appartement. Elles sonnent à leur tour ou entrent avec la clé de l'infirmière. Surprennent la dame. Là encore, elles se disputent et la tuent. Ce sont les trois scénarios possibles avec les certitudes que l'on a. »

Le capitaine acquiesce et poursuit.

« Si l'on considère maintenant que Beauchamp a bien entendu un corps tomber, c'est que le meurtrier était à l'intérieur. Et à ce stade, comme dit Nathalie, nous n'avons plus qu'un suspect. Vous, monsieur. »

Le mort se réveille et surenchérit :

« Scénario possible si vous arrivez à prouver que je n'étais pas à mon hôtel. Or c'est infaisable puisque j'y étais. Je crains que vous n'ayez à vous débattre avec les hypothèses de Nathalie et non avec les vôtres. »

Je reprends la main.

« Je pense en outre que si Hélène et Béatrice ont admis qu'elles se connaissaient et surtout qu'elles ont vu Baptiste, c'est peut-être qu'elles ont compris qu'il leur offrait l'opportunité parfaite de lui

coller le meurtre sur le dos.

— Elles seraient donc venues chez ma mère dans l'intention de la tuer ?

— Non, pas du tout. L'enquête a confirmé que c'est un meurtre commis sous l'impulsion d'une grande colère. Et ta mère a été frappée avec des objets lui appartenant. De plus, chacune avait un compte à solder avec elle. La tuer ne leur rapportait rien.

— À moi non plus. »

Le capitaine réagit.

« Vous vous avancez un peu. Vous êtes son fils et donc son héritier. Et vous aussi vous aviez un sacré compte à régler. Des années de frustrations à supporter sans rien dire les récriminations de votre mère et le coup de grâce avec son immixtion dans votre relation amoureuse.

— De ce côté-là, je lui dois plutôt une fière chandelle ! Elle m'a évité une belle désillusion, même si je déplore la méthode. Quant à mes frustrations, comme vous dites, c'est vous qui vous avancez un peu trop. J'exerce la profession que j'aime, je mène ma vie comme je l'entends et les reproches de ma mère m'ont au final plutôt grandi que rabaisé. J'ai trouvé, malgré elle ou grâce à elle, la force d'être moi-même. Qu'est-ce qu'un homme peut souhaiter de plus ? »

Marc sait manier les mots mais le capitaine affiche une moue dubitative qui le rend craquant, enfin de mon point de vue, bien sûr. Baptiste passe la tête dans le bureau.

« Je ne vous dérange pas ? Vous voilà aussi, Marc ? »

Le capitaine, agacé, ne peut que l'inviter à entrer.

« Mon éducation m'interdit de partir sans vous saluer. Vous aviez raison, capitaine. Hypnotisé par les yeux du sergent, j'ai dit, rempli, signé tout ce qu'elle demandait, sans douleur. Par contre, on n'a pas le droit d'emporter les stylos. Béatrice doit être furieuse ! Toujours pas retrouvé le capuchon du vôtre, mon cher garçon ? Un tel souvenir, c'est un crève-cœur. Ce n'est pas comme si on avait pu rentrer dans l'appartement, marcher dessus et le mettre dans sa poche ! Eh bien, il ne me reste plus qu'à retourner chez moi en taxi et à affronter le regard outragé de mes voisins. Courage à tous ! »

Il disparaît comme il est apparu. Je ne peux m'empêcher de sourire. Toujours ce besoin de se mettre en scène ! Le capitaine n'a pas l'air d'avoir apprécié cet aparté. Il reprend là où il en était.

« Bon. Il me reste à vérifier auprès des patients de l'infirmière les

horaires qu'elle nous a fournis. Mais nous ne devrions pas avoir de surprise de ce côté-là. Si elles sont les meurtrières, elles n'ont eu que peu de temps pour commettre leur forfait. Trente minutes au grand maximum. C'est court mais pas impossible. Vos déclarations d'aujourd'hui, monsieur Chaudron, n'ont rien apporté de plus à votre précédente déposition, je vous rends donc à vos patients. Inutile de vous préciser de ne pas quitter la ville. Il en va de même pour les autres protagonistes de l'affaire. »

Marc et moi, nous quittons le commissariat.

« J'aurais bien passé un peu de temps avec toi, Nathalie, mais il faut vraiment que je retourne travailler. Tu es certaine de devoir repartir dimanche ? Oui, bien sûr, c'est idiot. J'espère qu'on trouvera un petit moment pour se revoir. »

Nous regagnons chacun notre voiture. La pluie menace mais reste en suspension comme les questions qui me taraudent. Une en particulier. Mais vers qui me tourner pour obtenir une réponse ? Le plus logique serait de m'adresser à Hélène Chauvet. Mais je crains qu'elle ne soit pas disposée à me parler même pour me donner l'heure. Je soupire et fais demi-tour. Je rentre de nouveau dans le commissariat et vois le capitaine en grande discussion avec le sergent aux yeux clairs. Les miens s'assombrissent.

« Nathalie ? s'étonne le traître. Vous avez oublié quelque chose ?

— J'ai une question à propos d'Éloïse Teyssier. Je ne peux décemment pas la poser à sa fille, vous comprenez pourquoi. »

Petit rire du capitaine. « Je voudrais savoir si vous pouvez me trouver le nom du médecin qui a suivi Éloïse Teyssier durant sa maladie.

— C'est quoi l'idée ?

— Une intuition que je tiens à vérifier.

— Vous ne m'en direz pas plus ? OK, je tâche de vous trouver ça et je vous envoie le résultat par SMS. J'imagine que vous avez hâte d'avoir de mes nouvelles ? » ajoute-t-il tout en subtilité.

Cause toujours, beau merle. Pour l'instant, il n'y a que cette information qui m'importe et peut-être aussi le moyen de pendre cette beauté brune à un marronnier.

Je retrouve ma sœur assise à la table de la cuisine, en train de mettre de l'ordre dans du courrier.

« J'ai laissé en plan pas mal de paperasse, m'explique-t-elle. Tu as les traits tirés, ma vieille. Vivement que tu reprennes le boulot, ça te reposera ! »

Je passe machinalement une main sur mon visage.

« Tu as ficelé les monstres à l'arbre à chat ?

— Ils sont chez Clotilde. Elle leur apprend à éduquer un chaton.

— Au moins ça les occupe. Avec un temps pareil, ce n'est pas du luxe ! Tu parles d'un printemps !

— Ma sœur qui se met à parler du temps qu'il fait. Pour te risquer à de telles banalités, c'est que tu dois être drôlement préoccupée !

— Disons que cette histoire me fatigue. Plutôt éprouvante la confrontation avec tous ces gens. »

Claire pose son stylo et attend patiemment que je sois disposée à vider mon sac. Je mets mon portable sur la table, bien en évidence.

Tu devrais te le greffer à l'oreille ou dans la main, ce serait plus pratique.

— J'attends un message du capitaine Kerr. » Ma sœur prend ce petit air plein de sous-entendus qu'elle affectionne. « Le capitaine... C'est curieux mais tu ne m'as pas dit grand-chose sur cet homme.

— Il est consciencieux dans son travail. Enfin, pour l'instant, il patauge comme nous tous.

— C'est quel genre d'homme ? Il est marié ?

— Toi, tu es du genre obsessionnel. À vrai dire, je n'en sais rien. Je ne lui ai pas vu d'alliance mais ça ne signifie pas qu'il n'est pas en couple. Il n'est pas mal si on oublie ses côtés agaçants.

— Il ne te laisse donc pas indifférente ?

— Je croyais que tu avais renoncé à cette sale manie de te mêler

de ma vie privée ?

— Un moment de faiblesse. Et puis, quelle vie privée ? »

Coup bas de la cadette envers son aînée. Franchement, elle aurait pu s'en abstenir. Dimanche, je vais retrouver mon appartement vide et mardi les entretiens recommenceront. Je replongerai dans ma routine. J'essaierai de peindre chez moi pour remplir mon temps libre. Je courrai les expositions plus ou moins exaltantes pour fournir de la matière à ma vie sans grande consistance. J'aime vraiment mon métier. Mais tenter de rétablir le dialogue entre la société et ses jeunes en perdition me paraît parfois une tâche bien lourde pour mes frêles épaules. J'évacue d'un geste mes pensées sombres et fixe obstinément mon téléphone muet.

« C'est vraiment important ce message ? me demande Claire d'une voix douce.

— Il peut m'aider à trouver une réponse. Je ne prétends pas qu'elle est capitale pour l'enquête. Mais je dois savoir.

— Tu es bien mystérieuse. Tu ne m'as pas dit pourquoi le capitaine voulait te voir ce matin.

— Il avait convoqué l'ex de Marc, l'infirmière de sa mère, Baptiste Beauchamp son voisin, celui qui a trouvé le corps, et même Marc. Comme j'ai parlé longuement avec tous ces gens, il pense que je peux l'aider à voir plus clair dans leurs témoignages.

— Et c'est le cas ?

— Je l'ai orienté sur quelques mises au point.

— Qu'en est-il ressorti ?

— La mère de Marc a été victime de deux coups portés avec des intentions différentes. La première dictée par la colère, la seconde de façon plus intime. Ce qui laisse à penser que deux personnes ont pu commettre le meurtre. Le capitaine doit faire encore quelques vérifications. Notamment sur la concordance des horaires. Après je pense qu'il en tirera les conclusions qui s'imposent et c'est devant le tribunal que tout se jouera pour les accusés. Je peux rendre ma panoplie de détective et reprendre le cours normal de ma vie banale et fade.

— Lili ! Je suis désolée de t'avoir dit ça tout à l'heure. Ta vie est bien remplie. Tu aimes ton métier, il t'apporte beaucoup. Et puis il est temps que tu te mettes plus sérieusement à peindre. Tu ne m'avais pas parlé d'une proposition d'expo avec d'autres artistes ?

— Si, mais je n'ai pas encore assez de toiles dignes d'intérêt. Je pense remettre ça à l'année prochaine et cette fois-ci, je promets de prendre ce projet au sérieux. Je vais peindre des chats, des tas de petits chats de toutes les couleurs !

— Mais que tu es nouille, ma pauvre fille ! Faut toujours que tu tournes tout en dérision. Tiens, on sonne. Va ouvrir, ce sont sûrement nos petits anges qui reviennent. Mon Dieu, il est déjà onze heures et demie et je ne sais toujours pas ce qu'on va manger ! »

Dommage car Louis dit à sa mère qu'il a une faim de tigre. Je laisse ma sœur en tête à tête avec le réfrigérateur et accompagne les jumeaux jusqu'à la salle de bains pour superviser le lavage des mains, sésame obligatoire pour avoir accès à une quelconque nourriture. Ma sœur me rejoint en tenant mon téléphone à bout de bras.

« Il a bipé », m'annonce-t-elle avec dans la voix l'émotion d'une femme enceinte disant de son bébé qu'il a bougé.

Je me saisis de l'engin et fais dérouler le message. Le capitaine a réussi à obtenir les renseignements que je lui demandais. Cette fois-ci, l'émotion est dans mon camp. Je m'isole pour composer le numéro d'un cabinet médical.

« Bonjour, madame. Je voudrais avoir un rendez-vous avec le docteur Delbard, s'il vous plaît... Non, aujourd'hui. C'est important... Ce n'est pas pour une consultation médicale, je suis auxiliaire de police et voudrais un renseignement concernant une de ses patientes décédées... Nathalie Dubois, mon superviseur est le capitaine Kerr du commissariat... Oui, c'est une bonne idée. Je vous envoie ma requête par e-mail avec toutes les précisions et j'attends l'appel du docteur. Dites-lui bien que c'est urgent. C'est dans le cadre d'une enquête pour meurtre... Oui, je note son adresse... C'est ça, qu'il me rappelle à ce numéro mais je le lui écrirai dans le courriel... Très bien... Merci, madame. Claire ! Je vais sur ton ordi, j'ai un e-mail à envoyer. »

Je m'assois devant l'ordinateur et commence, fébrile, à taper de façon aussi concise que possible ma lettre au docteur Delbard, médecin traitant d'Éloïse Teyssier. Auxiliaire de police, quelle blague ! Il faut que je m'exprime de manière professionnelle mais vais-je trouver les bons termes ? Mon adresse mail n'a rien d'officiel. Heureusement qu'elle est sobre ! La troisième mouture est la bonne. J'envoie. Je reste un moment bloquée devant la machine pour m'assurer qu'elle ne me retourne pas un message d'erreur. Il semble

parti au bon endroit. Pourvu que ce médecin ne me rembarre pas ! Je ne sais même pas s'il existe un secret médical pour les personnes décédées. Mais j'ai beau me relire, rien de ce que je lui demande ne semble entrer dans ce cadre puisque ma question ne concerne qu'indirectement la patiente. Un peu rassurée, je rejoins Claire et les enfants, en vérifiant vingt fois que je n'ai pas coupé mon téléphone par erreur. Je suis un modèle de sérénité.

À table, Lisa, en digne fille de sa mère, me fait remarquer qu'il est impoli de regarder son téléphone en mangeant. Je lui rétorque que si elle m'embête, je coupe une branche de l'arbre à chat. Résultat, corvée de vaisselle pour avoir fait pleurer ma nièce. Ma sœur me regarde avec un petit sourire en coin.

« Y a pas à dire, tu sais t'y prendre avec les gosses ! Encore une bourde et t'es bonne pour me faire les vitres !

— C'est ça, rêve ma belle ! Quand même, il m'agace de ne pas m'appeler, ce fichu toubib. Je ne lui demande pourtant pas la lune.

— Tu ne dois pas être sa priorité. Tu as songé qu'il t'avait peut-être renvoyé un e-mail ?

— Pas un instant. Vaisselle essuyée, t'as plus qu'à ranger.

— Tu sais quel est ton problème ? me crie-t-elle alors que je disparaîs dans le salon. Tu ne vas jamais au bout des choses ! »

Pourtant je fais de gros efforts. Chez moi, les assiettes s'égouttent toutes seules. Non, pas de réponse du docteur Delbard. Il a peut-être un problème de mémoire lui aussi. Puisque je suis devant l'ordinateur, je repère la rue où il exerce sur un plan de la ville. Je songe sérieusement à me rendre à son cabinet si d'aventure il ne m'adresse aucun signe avant seize heures. J'imprime le plan quand mon portable sonne. Capitaine Kerr. Est-ce qu'il aurait pris une décision ?

« Allô ?

— C'est encore moi, Nathalie.

— Merci pour les infos, capitaine. Sur les conseils de sa secrétaire, j'ai contacté le médecin par e-mail et maintenant...

— Nathalie, je vous coupe mais c'est important.

— Bien sûr. Pardon, je vous écoute.

— Vous êtes où ?

— Je suis chez ma sœur.

— Tant mieux. On vient de m'avertir à l'instant. Nathalie... Baptiste Beauchamp s'est suicidé. »

J'ai l'impression que l'on m'aspire le sang hors du corps. L'extrémité de mes doigts bleuit et je me mets à frissonner. Je parle d'une voix atone.

« Suicidé, vous êtes sûr ?

— Pour l'instant, on ne peut guère avoir de doutes.

— Mais ce geste ne signifie pas qu'il a tué son amie ? Je suis certaine qu'il n'a pas pu.

— Les premières constatations semblent pourtant aller dans ce sens.

— Il a laissé une lettre ?

— On n'en a pas trouvé.

— Est-ce que Baptiste, enfin son corps, est encore chez lui ?

— Oui. L'équipe est sur place avec sa dépouille.

— Rendez-moi un énorme service, capitaine. Ne le faites pas enlever avant que j'aie pu le voir.

— Vous voulez voir le corps ? Vous êtes sûre ? Vous abusez, mademoiselle la CIP, vous n'êtes que tolérée sur cette enquête. Mon enquête !

— Tolérez, tolérez, capitaine. Je pars tout de suite. S'il vous plaît, attendez-moi. Claire ! Il faut que je parte.

— Ça y est ? Tu as eu ta réponse ? Puis elle avise ma tête. Lili ! Mais tu es toute pâle ! Il est hors de question de conduire dans cet état. Tu es sur le point de faire un malaise.

— N'exagère pas, veux-tu. C'était le capitaine Kerr au téléphone. Baptiste Beauchamp s'est suicidé. » Claire masque sa bouche pour ne pas crier alors que les enfants sont dans les parages. « C'est pas bientôt fini, ces horreurs ? Y en a marre que tu les affrontes toute seule ! Je colle les jumeaux chez Clotilde et je t'accompagne. Après le tour qu'elle m'a joué, elle m'est redevable à vie ! En voiture, on appellera Jean-Pierre pour qu'il les récupère.

— Désolée, Claire, mais il est hors de question que je trimbale ma famille, dis-je déjà sur le palier. Et t'inquiète, je vais bien. »

Devant l'immeuble de Baptiste et de Marie-Sophie, des voitures de police, une ambulance et une foultitude de curieux encombrement la chaussée et le trottoir. Nous sommes vendredi en début d'après-midi, et les gens sont nombreux à circuler dans cette partie huppée et vivante du centre-ville. Le capitaine devait guetter mon arrivée car il me saute dessus lorsque l'ascenseur s'ouvre.

« Il faut vous dépêcher, Nathalie. On doit sortir le corps à présent pour le transporter à l'IML. Bon sang, Casalegno va finir par me tomber dessus ! »

Je rentre dans le salon. Baptiste est assis dans la bergère Louis XV qui lui plaisait tant. Le capitaine a fait recouvrir son visage d'un sac. Sûrement pour m'épargner la vision de la plaie qui le défigure. J'ai l'impression de regarder un mannequin, une grande poupée sans visage et la vision de cet être désincarné est sans doute moins odieuse mais pas moins dérangeante. Le capitaine m'explique que c'est la femme de ménage qui l'a découvert. Elle était venue une heure plus tôt pour pouvoir conduire sa sœur chez le pneumologue. Maintenant c'est sa sœur qui doit venir la voir à l'hôpital. Crise d'hystérie et syncope. Baptiste s'est tiré une balle dans la tête avec un Smith & Wesson, 22 long rifle. L'arme a été enregistrée par un certain Jacques Maillard, dans les années soixante-dix, décédé et inconnu au bataillon.

« Jacques Maillard était le parrain de Baptiste, dis-je au capitaine. C'est lui qui l'a élevé à la mort de ses parents. Vous avez remarqué qu'il s'est changé depuis ce matin ?

— J'ai eu confirmation que c'est bien lui qui a tiré », continue-t-il, peu sensible à mes propos sur la garde-robe du suicidé.

Pourtant j'insiste.

« Regardez le soin avec lequel il s'est habillé. Il porte un costume bleu marine à fines rayures, une chemise blanche dont le revers des manchettes dévoile des rayures assorties. Je passe sur la cravate en soie et les chaussures, des semi-richelieus de toute beauté. Il avait un rendez-vous. Un rendez-vous raté, une fois déjà et qu'il a finalement choisi d'honorer en essayant de paraître autant que possible à son avantage. Sur la table, cette bouteille... Du porto, le préféré de Marie-Sophie. Je ne vois qu'un verre, vide, mais qui a contenu du vin. Il ne buvait plus. Mais il a pu en prendre pour se donner du courage ou tout simplement par plaisir. Peut-être une manière de se rapprocher de son amie. De trinquer à son projet. Vous n'avez trouvé qu'un verre ? Pas un autre qui serait dans la cuisine par hasard ?

— Mes hommes m'ont signalé un verre brisé identique à celui-ci dans la poubelle. On a aussi découvert un petit éclat de cristal sous cette table ainsi qu'une tache de vin.

— C'est intéressant.

— Pas vraiment. Je vous rappelle que Beauchamp souffrait d'un Parkinson. Et s'apprêtant à faire ce que vous savez, il devait se sentir pour le moins nerveux. Deux bonnes raisons pour qu'il lâche ce verre.

— Sans doute. Donc vous n'avez pas relevé les empreintes sur le verre jeté ?

— Pour quoi faire ? Tenez. Cette photo a été retrouvée sous la bergère, dit le capitaine en me tendant le cliché. Elle est issue d'un album ouvert sur le petit secrétaire que vous voyez à droite de la fenêtre. »

L'image en noir et blanc montre Baptiste recevant une récompense sur une estrade en compagnie de Marie-Sophie, légèrement en retrait et très élégante dans sa robe de soirée.

« C'est une mise en scène, je murmure, mon regard fuyant le tableau macabre.

— Vous n'allez pas prétendre...

— Non, non. Je ne vais pas vous dire qu'il ne s'est pas suicidé. J'espère, cependant, que vous ne négligerez pas de rechercher des produits toxiques dans son organisme. Pardon, je n'entends rien à ce genre de choses, mais vous me comprenez. Des trucs pour amoindrir la volonté par exemple. Il n'avait pas besoin de laisser une lettre. Le choix de ses vêtements a été pensé. Le porto, les photos sont autant d'éléments mis en évidence pour qu'on fasse le lien avec le meurtre de son amie et son suicide. Oui, tous ces détails sont plus parlants et moins gênants qu'une lettre dans laquelle il se serait épanché. À la fois discret et théâtral, tout Baptiste. On dirait bien qu'il a trouvé le courage de mettre fin à ses jours et de clore l'enquête par la même occasion. Si son suicide ne m'étonne pas vraiment, je ne parviens toujours pas à le croire coupable du meurtre de Marie-Sophie.

— Votre affection pour cet homme était sans doute plus grande que vous ne le pensiez. Mais il a avoué, à sa façon.

— Cette photo de lui et de son amie, ce n'est pas un peu gros tout de même ? J'ai dû mal à l'imaginer versant une larme en regardant de vieux clichés, en se remémorant sa gloire passée. Ça manque de subtilité.

— Votre affection vous égare. Quoi de mieux pour nous faire passer un message sans avoir besoin de coucher par écrit ses aveux ? Ça lui a été moins pénible de fabriquer cette mise en scène plutôt que de mettre noir sur blanc les raisons qui l'ont poussé au suicide, voilà

tout. De plus, lors des confrontations au commissariat, il a compris que nous étions sur le point d'inculper deux innocentes. C'est tout à son honneur d'avoir voulu empêcher cette erreur judiciaire. »

Le capitaine donne le feu vert à l'équipe scientifique pour enlever le corps. Je me dirige vers la fenêtre pour ne pas les voir arracher cet homme à son univers. Une fanfare dans ma tête résonne. Quelque chose ne colle pas. Certaine que la pièce est vide, je me retourne vers le capitaine.

« Demandez au légiste de faire des analyses toxicologiques, s'il vous plaît. Je ne sais pas si c'est nécessaire d'habitude pour un suicide, mais par pitié, compte tenu des circonstances, je vous en conjure, exigez-les. Comme un ultime service pour moi. Sinon, je ne serai jamais en paix. »

Le capitaine m'observe à la fois avec compassion et une certaine désespérance.

« Je vous envoie les résultats aussitôt qu'ils m'arriveront, promis. »

Nous quittons l'appartement de Baptiste. Je sens son regard qui me suit tandis que je m'éloigne pour regagner ma voiture. Le policier doit me prendre pour une folle. Qu'importe. Je ne suis pas flic, je ne suis experte en rien, mais je connais Baptiste. Son suicide n'est pas un aveu de culpabilité. Je me repasse en boucle les images de sa mise en scène. Trop grossière ou trop recherchée, je l'ignore. Un truc ne va pas, je le sens. Mais comment lutter contre l'évidence ? Peut-être que le capitaine a raison, mon affection pour cet homme m'égare. Ah ! Baptiste, vous nous avez joué un bien vilain tour !

Lorsque j'arrive chez Claire, Jean-Pierre est déjà là. Tous les deux m'accueillent avec chaleur et inquiétude. Ils n'osent pas m'interroger, préférant que j'entame de moi-même la discussion. Claire me tend un plateau de cookies.

« Je t'ai préparé des biscuits. Prends, ils sont encore tièdes. »

Louis apparaît, du chocolat sur le nez.

« Ils sont super bons. J'ai aidé maman à les mettre sur le plateau.

— Je vois ça, bonhomme. »

Claire en prélève quelques-uns et les dispose sur une assiette. « Porte-les à ta sœur. Je vous donne la permission de les manger dans la salle de jeux. Ne les renverse pas ! »

Louis s'éloigne, très concentré et sourire jusqu'aux oreilles. Sa

mère soupire. « Des années d'interdictions qui volent en éclats !

— Je pars dans deux jours. Tu pourras resserrer la vis.

— Mais tu n'y es pour rien ! s'insurge-t-elle.

— Je ne suis pour rien dans un tas de choses. Et je me sens coupable de tout.

— Lili, ma puce ! C'est trop, tout ça. Je te sens à bout. » Jean-Pierre dégage une chaise et m'invite à m'asseoir. « Ta sœur a raison. Tu as une tête de déterrée. Faut que ça finisse.

— Apparemment, Baptiste Beauchamp s'est suicidé chez lui d'une balle dans la tête. Il a semé assez d'indices pour faire penser que c'est lui le meurtrier de Marie-Sophie.

— C'est une bonne chose, non ? demande Jean-Pierre. En tout cas, Marc est enfin mis hors de cause. Comme les deux autres. Pas de procès, la vie va pouvoir reprendre un cours apaisé pour tout le monde.

— C'est la suite logique, je réponds, pas convaincue.

— Lili, ne te mets pas martel en tête. Réjouis-toi plutôt.

— Me réjouir ? Me réjouir alors que Baptiste s'est suicidé et que tout le monde croit à sa culpabilité ?

— Mais tu as dit toi-même...

— J'ai juste vu une mise en scène tendant à faire croire à sa culpabilité. Mais j'ai dans la tête des détails, des détails qui ne vont pas dans ce sens. Il s'est suicidé, d'accord. Mais j'attends encore des preuves irréfutables qui me conduiront à admettre qu'il a bien tué son amie. Claire, les enfants ont toujours ma tablette ? »

Ma sœur acquiesce.

« Je n'ai toujours pas reçu d'appel du docteur Delbard. Je vais sur ton ordi pour voir s'il n'a pas répondu à mon e-mail. »

Jean-Pierre se tourne vers sa femme.

« Le docteur Delbard ? Qui c'est, celui-là ? Qu'est-ce qu'il vient faire dans cette histoire ? »

Claire hausse les épaules et les sourcils en signe d'ignorance. Je me mets sur ma messagerie, impatiente. Bien sûr, la machine rame et je peste. Mon compte s'affiche enfin. J'efface rapidement le flot de publicité qui s'est accumulé et retiens ma respiration en reconnaissant l'expéditeur tant attendu. Sa réponse ne m'étonne pas, mais les conséquences qui en découlent me rendent nerveuse. Jean-Pierre m'a suivie et m'interroge.

« Alors ? Qui c'est ce Delbard ? Et qu'est-ce que tu cherches ?

— Delbard était le médecin qui suivait Éloïse Teyssier depuis des années. Il l'a accompagnée durant sa maladie et aidé sa fille quand sa mère est morte à l'hôpital, en vrai médecin de famille.

— Et en quoi c'est important ?

— Ce qui est important, c'est qu'il a renseigné des amis de la famille sur le décès de madame Teyssier, sur le lieu de l'enterrement aussi.

— Et alors ? Je te demande de nouveau en quoi c'est important. Cette info était visible de tous, dans le canard local à la rubrique nécrologique.

— Je sais. Mais quelqu'un suivait de près l'évolution de l'état de santé de cette dame et c'est ça qui est important.

— C'est normal que des amis se renseignent, non ?

— Des amis comme tu dis. Des amis qui ne se sont pas tournés vers la fille mais vers le médecin.

— Par décence. Pour ne pas l'importuner sans doute.

— C'est ce que tu ferais, toi ? »

Je laisse mon beau-frère avec cette question en suspens. J'éteins l'ordinateur et retourne auprès de Claire, son mari toujours collé à mes basques.

« Mais qui, qui est venu le voir ce médecin ?

— Béatrice », je réponds à mon beau-frère abasourdi.

Ma sœur est plantée devant la porte d'entrée.

« On a sonné, nous renseigne-t-elle, excitée comme une puce.

— C'est dingue, on n'a rien entendu, s'étonne Jean-Pierre.

— Vous étiez trop occupés. Tu ne devineras jamais qui c'est », me dit-elle en jouant les cachottières.

Je ne vais pas tarder à le savoir puisque la mystérieuse personne sonne à la porte. Claire défroisse les plis imaginaires de son pull, remet de l'ordre dans sa chevelure parfaite et ouvre. Effectivement, la surprise est de taille. Le capitaine Kerr se tient dans l'entrée avec sa tête des mauvais jours et un garçonnet qui le dévisage.

« Je suis désolé de cette intrusion, dit-il en préambule, mais il fallait que je voie Nathalie tout de suite. Et j'ai trouvé ça sur le palier », ajoute-t-il en désignant Mathieu, le fils de Clotilde, la traîtresse.

Les jumeaux apparaissent à leur tour.

« Dis maman, il peut rester Mathieu ? Il vient voir l'arbre à chat. »

Claire conduit la petite tribu dans la salle de jeux avec le reste des cookies auxquels je n'ai pas touché. Elle nous rejoint dans le salon. Le capitaine tapote nerveusement l'accoudoir de son fauteuil. Lorsque nous sommes sûrs que les enfants sont trop occupés pour débarquer et nous interrompre, il entreprend d'expliquer sa venue.

« Le légiste a fait les prélèvements de sang que je lui ai demandés, Nathalie. J'ignore ce qui vous a poussée à le penser, mais vous aviez raison. L'analyse a rapidement démontré que Baptiste Beauchamp a avalé du GHB avec son porto.

— Nom de Dieu ! s'exclame mon beau-frère. Mais alors, ce n'est pas un suicide ?

— Je ne sais plus quoi penser, déplore le capitaine. Pourtant, tout semblait si limpide ! Le suicide ne faisait de doute pour personne. Même vous, Nathalie, vous avez admis qu'il s'était suicidé, alors pourquoi nous avez-vous poussés à rechercher cette anomalie ?

— Il a peut-être pris cette drogue pour se désinhiber ? répond Jean-Pierre. Mettre fin à ses jours n'est pas un acte facile. Il aura voulu s'assurer de ne pas flancher au dernier moment.

— C'est ce que pense le légiste. Et au vu des constatations menées sur place, ça ne contredit en rien l'hypothèse du suicide pour échapper à la justice et à l'accusation de meurtre. Vous êtes bien silencieuse, Nathalie. Pourtant, je sens que ça cogite sous votre joli crâne. »

Aux derniers propos du capitaine, ma sœur ne peut s'empêcher d'afficher un sourire béat qui ne m'échappe pas. Celle-là avec ses idées fixes ! Rien ne semble pouvoir la détourner de sa vocation de marieuse ! Pourtant son sourire s'efface lorsque je prends enfin la parole.

« Je suis sûre que Baptiste a voulu se suicider. Mais ce n'est pas lui qui a appuyé sur la détente.

— Allons, ce n'est pas sérieux ! s'écrie le capitaine. Vous n'allez pas prétendre maintenant que c'est un suicide assisté, ça ne tient pas debout ! Nathalie, je vous ai suivie jusqu'à présent mais là, vous allez trop loin !

— Je suis bien consciente que vous ne pouvez pas me croire sur parole. Toutefois, je vous rappelle qu'on a trouvé un second verre dans la poubelle. Pas la peine de faire cette tête, capitaine. Je peux vous ressortir mot pour mot votre argumentaire. Parkinson et nervosité. Je

sais tout cela. Je regrette cependant que vous n'ayez pas jugé utile de le ramasser, surtout maintenant qu'on a révélé la présence de drogue dans son organisme. Ce n'est pas la présence d'empreintes sur les éclats qui aurait été intéressante mais l'absence de trace. On n'essuie pas un verre qu'on destine à la poubelle sauf pour cacher qu'une personne autre que Baptiste a tenu ce verre. »

Le capitaine reçoit mon exposé comme un coup de massue. Il se lève et compose nerveusement un numéro sur son téléphone. Je l'entends avec satisfaction demander à ce que l'on retourne à l'appartement de Baptiste pour récupérer le fameux verre et aussi la bouteille. Il intime à son correspondant qu'on lui communique immédiatement la présence ou non d'empreintes.

« Vous m'agacez, Nathalie. Vous m'agacez d'autant plus que vous pointez du doigt ma négligence. Si on trouve des empreintes, on les analysera et on sera fixé. Soit elles appartiennent à Beauchamp et fin de l'histoire, soit elles ne sont pas les siennes et on avisera.

— Et s'il n'y en a pas ? demande Claire, presque en s'excusant d'intervenir.

— Et s'il n'y en a pas... reprend le capitaine en réfléchissant, ça peut vouloir dire qu'on les a effacées et... et ça pose un problème. »

Pour tuer le temps jusqu'à l'appel de la police, nous rejoignons les enfants. Lisa montre consciencieusement au capitaine tous les objets destinés à leur futur pensionnaire. Il reste médusé devant l'arbre et parvient à rire lorsqu'elle lui annonce fièrement que c'est un cadeau de sa tatie. Quarante minutes se passent lorsqu'enfin le téléphone sonne. Michel Kerr décroche et les traits de son visage se durcissent à nouveau. Nous abandonnons les enfants et retournons dans le salon.

« Il n'y a pas d'empreintes, lâche-t-il en soupirant. Et la bouteille de porto est positive au GHB. »

Il se tourne vers moi.

« Si vous pouviez m'épargner le sempiternel *je vous l'avais dit*, ça m'arrangerait. Une autre suggestion ? »

Mon cœur bat la chamade. Ma voix tremble et je ne la reconnais pas en m'adressant à lui.

« Je sais qui a tué madame Chaudron de Saint-Cyr et Baptiste Beauchamp. Et avec un peu de chance, je peux le prouver, mais pas sans vous. C'est un coup de poker mais il faut le tenter.

Un coup de poker ? Dans la police, on n'aime pas bien ce genre de chose.

Je souhaite parler au capitaine en privé », dis-je à Claire et à son mari.

J'entraîne le capitaine dans la cuisine et lui expose mon idée. Il quitte l'appartement avec précipitation, sans prendre la peine de les saluer.

Je les appelle. « Claire, toi qui pries pour tout et n'importe quoi, c'est le moment de t'y mettre. S'il existe un saint pour les causes désespérées, choisis celui-là. J'ai besoin d'un bon coup de main. »

Jean-Pierre pose sa grosse main sur mon épaule.

« Lili, ce n'est pas rien ce que tu as affirmé au capitaine. Dénoncer quelqu'un. Réfléchis bien, ma belle. Tu te mets un sacré boulet au pied. Tu es sûre de ce que tu avances ?

— J'en suis sûre. »

J'essaie de répondre avec une voix aussi ferme que possible mais l'enjeu est si grand que l'émotion me submerge. Je tremble de tous mes membres.

« Lili, ça ne va pas ? » s'inquiète ma sœur.

Je me ressaisis.

« Vous devriez confier les jumeaux à la voisine. Le capitaine a consenti à votre présence. Il m'a dit aussi qu'il risquait le placard. Mais puisque vous subissez cette histoire depuis le premier jour... Nous avons rendez-vous au commissariat. Départ dans trente minutes. »

Nous franchissons la porte du commissariat une heure après le départ du capitaine. Claire s'accroche à son mari comme un naufragé à sa bouée. Je peux déjà entendre les cris de Béatrice et, sans distinguer les mots, je comprends qu'elle ne va pas aimer me voir. On nous fait entrer dans le bureau du capitaine juste au moment où il la menace de lui passer les menottes. Il aurait dû le faire car elle se jette sur moi comme une furie. Jean-Pierre la maîtrise de sa poigne de fer et le sergent aux yeux clairs prend l'initiative de l'attacher à sa chaise. Le capitaine fond sur elle.

« Si vous n'arrêtez pas votre cirque, je vous colle en cellule ! »

Mademoiselle Legendre finit par se calmer, non sans avoir réclamé un avocat. Le sergent la détache mais reste derrière elle. Hélène Chauvet se tient raide sur le bord de sa chaise ; Marc, très calme, joue avec un stylo bille qu'il a chipé sur le bureau du capitaine. Claire et Jean-Pierre se calent dans un coin, en essayant de se faire oublier. Baptiste n'est pas là, et pourtant je perçois son ombre planer devant mes yeux. Je crois l'avoir vu me sourire. À moins que je ne sois en train de perdre la raison, ce qui, franchement, n'est pas le bon moment. Un homme en uniforme entre à son tour. Il murmure quelque chose à l'oreille du capitaine qui aussitôt me fait signe d'approcher. Il me retransmet discrètement l'information qu'il a reçue puis prend la parole.

« Vous avez tous été mis au courant du décès de monsieur Beauchamp. Il semble qu'il se soit suicidé.

— Il semble ? s'étonnent de concert Marc et Béatrice.

— Après analyse, on a retrouvé dans le sang de monsieur Beauchamp des traces de GHB. Autrement dit, pour les puristes que vous êtes, de l'acide gamma-hydroxybutyrique, encore connu sous le nom de drogue des violeurs. Vous appartenez tous peu ou prou au

milieu médical, donc je ne vous apprends rien des effets de cette drogue. De même, tous les trois, vous avez pu plus ou moins facilement vous procurer cette substance. »

Cette fois, l'infirmière, outrée dès qu'on touche à son éthique, réagit à son tour.

« Béatrice a raison, il nous faut notre avocat. On ne peut pas se laisser accuser et même insulter de la sorte ! »

Le capitaine continue patiemment.

« Je ne cherche à insulter personne ni même à accuser l'un d'entre vous... pour l'instant. Nous sommes ici pour énoncer des faits et parvenir à un scénario cohérent, malgré le slalom que vos imprécisions ou vos souvenirs tardifs nous ont contraints de faire. Bref. Lorsque j'ai appris le suicide de monsieur Beauchamp à mademoiselle Dubois, elle m'a demandé à le voir.

— Tu m'étonnes !

— Un commentaire, mademoiselle Legendre ? » Béatrice fait un signe de dénégation. Le capitaine poursuit : « C'est à sa demande que des analyses ont été faites et c'est grâce à elle qu'on a remarqué l'absence d'empreintes sur un verre cassé et jeté à la poubelle. Je passe sur les détails mais nous en avons conclu que Beauchamp n'était pas seul au moment de son suicide et que la personne se trouvant avec lui ne souhaitait pas être identifiée.

— Baptiste Beauchamp, l'interrompt Hélène Chauvet, avait déjà fait une tentative de suicide. Je le sais, c'est moi qui lui ai administré les premiers secours.

— Nous savons cela, mademoiselle, et nous avons conscience de son état d'esprit suicidaire. Mais à ce stade, je laisse la parole à Nathalie Dubois puisque c'est elle qui détient la solution de l'énigme. »

Tous les regards convergent vers moi. Je me sens très rase-moquette et pas du tout à l'aise dans ce rôle qui m'échoit. Et puis je songe à Baptiste. Alors la colère remplace la peur.

« Le suicide de Baptiste est un meurtre consenti. Je m'explique. Baptiste connaissait le meurtrier. J'emploie le terme sans distinction de genre. Pas depuis longtemps sans doute à cause de ses oublis récurrents. Et j'ai été très sotte car il nous a tendu une perche, ce matin, ici même, dans ce bureau. Je me suis remémoré ses paroles qui semblaient anodines bien plus tard, bien trop tard, hélas ! Une perche

que personne n'a saisie. Quand je dis personne, c'est inexact. Le meurtrier a parfaitement compris le message qui lui était adressé, le danger que Baptiste représentait. Pauvre danger en vérité. Il avait pris sa décision. Mourir pour échapper à un avenir qui lui faisait peur, un avenir qu'il s'imaginait comme une déchéance inéluctable. Mais il avait déjà reculé une première fois. Alors, pour ne pas flancher, il a délégué à quelqu'un d'autre le soin de le suicider. Il a fourni au meurtrier de Marie-Sophie une raison de le tuer, lui aussi.

— C'est une histoire à dormir debout qu'elle nous chante là », ne peut s'empêcher de railler Béatrice. Cette fille commence sérieusement à m'insupporter. Je me dirige vers elle, doigt pointé en avant.

« Vous ne devriez pas jouer les fiers-à-bras, mademoiselle Legendre. Sans le geste de Baptiste, le capitaine vous aurait arrêtée aujourd'hui même, vous et votre amie l'infirmière. Vous seriez devant un juge à l'heure qu'il est, toutes les deux, accusées de meurtre ! Car vous étiez présentes toutes les deux sur les lieux du crime, à l'heure du crime. Elles n'étaient pas très jolies jolies vos intentions envers la mère de Marc. Vous, Béatrice, qui vouliez lui extorquer toujours plus d'argent, et vous, l'infirmière faussement dévouée, qui vouliez lui cracher votre névrose à la figure ! Qui peut affirmer que vous n'êtes pas entrées, après le départ de Baptiste, avec votre clé par exemple, mademoiselle Chauvet ? Que vous ne vous êtes pas disputées avec la victime et que vous ne l'avez pas assassinée ? C'est qu'elle est capable de colère, mademoiselle Legendre. Et hop ! Un coup de carafe pour faire taire une dame qui lui tient tête. Et vous, mademoiselle Chauvet, un coup dans le cœur pour la poignarder comme elle a poignardé mois après mois la mémoire de votre mère. Tout se tient, vous êtes de parfaites suspectes ! »

Hélène Chauvet bondit de sa chaise.

« Mais enfin, capitaine ! Arrêtez cette furie ! Elle nous accuse de meurtre, de suicide, je ne sais trop quoi...

— C'est vrai, capitaine. C'est vous la police, pas cette frappadingue ! Elle n'a aucune preuve de ce qu'elle avance, que des conjonctions !

— Des conjectures vous voulez dire, mademoiselle.

— Oui, enfin, que des conneries si vous préférez. Des conneries, des mensonges et aucune preuve !

— J'avais oublié combien ton vocabulaire était fleuri, ma chère,

susurre Marc, que toute cette tempête semble amuser.

— Oh, toi, ça va ! On t'a pas sonné !

— Du calme, mesdemoiselles ! Je vais finir par vous coller un outrage en réunion sur personne dépositaire de l'autorité publique, c'est-à-dire moi ! Un an d'emprisonnement et quinze mille euros d'amende, ça vous tente ? »

Fin de la crise. Je jette un œil à ma sœur et à son mari. Ils ont dû fusionner car j'ai beaucoup de mal à les distinguer l'un de l'autre. Je repars dans l'arène.

« Mademoiselle Legendre a soulevé une question importante : celle de la preuve. Depuis ce matin, grâce à Baptiste, j'ai su qu'il y en avait une. Que le meurtrier était venu la reprendre et que, sans doute, il la gardait sur lui ou chez lui. J'ai fait le pari qu'elle serait chez lui et le capitaine m'a donné raison lorsque nous sommes arrivés. »

La voix grave de mon beau-frère résonne de manière incongrue alors que je prends quelques secondes pour avaler ma salive.

« Pardon, mais qu'est-ce que monsieur Beauchamp a bien pu dire ? »

Les mots se replacent comme ils le peuvent dans ma gorge sèche.

« Quand Baptiste a eu fini de faire sa déposition auprès du sergent ici présent – vous l'avez beaucoup ému, savez-vous ? dis-je me tournant vers la jeune femme qui sourit discrètement – et quand il est revenu parmi nous, c'est-à-dire, le capitaine, Marc et moi, il nous a dit cette phrase qui semblait tomber comme un cheveu sur la soupe à propos du bouchon introuvable, celui du Meisterstück de Marc. J'essaie de la citer à l'identique : *Un tel souvenir, c'est un crève-cœur. Ce n'est pas comme si on avait pu rentrer dans l'appartement, marcher dessus et le mettre dans sa poche.* Il aurait pu ajouter *et l'oublier.* Car aussi improbable que cela paraisse, je suis certaine que ça s'est passé ainsi. Remontons au soir du crime. Baptiste sonne de nouveau chez son amie, cette fois pour la conduire à ce fameux dîner et une fois encore il n'obtient pas de réponse. Il remonte prendre son propre trousseau pour ouvrir la porte. Il entre donc chez elle et la découvre morte dans l'entrée. Tandis qu'il se dirige vers le téléphone pour appeler les secours, il sent sous son pied un objet. Il se baisse, reconnaît le capuchon du stylo de Marc et le range dans sa poche pour ne pas le perdre. Il connaît la valeur tant pécuniaire, mais c'est un détail, que

sentimentale attachée à ce stylo. Ce n'est que plus tard, en retrouvant par hasard le capuchon dans sa poche, qu'il va en comprendre l'importance. La phrase qu'il lance est en fait destinée... au meurtrier. »

Je jette un œil sur l'assemblée et vois tout le monde réfléchir rapidement. Trois personnes étaient présentes : le capitaine, moi et Marc. Tous les regards se tournent logiquement vers lui avec un effroi que nul ne dissimule. Jean-Pierre ne peut s'empêcher de réagir.

« Nathalie, tes accusations ne sont même pas sous-entendues. Marc est mon ami, je ne peux pas te laisser le désigner comme ça. Enfin quoi, tu n'énonces là que des présomptions. Où est cette preuve, ce fameux capuchon ? »

Je regarde mon beau-frère droit dans les yeux.

« Chez lui, chez Marc.

— Mais enfin, dis quelque chose », implore Jean-Pierre à l'intention de son ami.

Marc cesse de jouer avec son stylo bille. Il se lève. Le capitaine, tendu, ne le quitte pas des yeux. Il le pose sur le bureau, passe près de moi en hochant la tête sans se départir de son sourire.

« Chère Nathalie... Je suppose que, tandis qu'on venait me soustraire à mon travail, des policiers ont perquisitionné à mon domicile. C'est bien ça, capitaine ?

— C'est bien ça. Nathalie a eu l'intuition que vous aviez remis le capuchon dans votre vitrine. Mes hommes l'ont effectivement trouvé à cette place.

— Ah, l'intuition de Nathalie ! C'est bien les intuitions, ma chère. Mais elles ne font pas une preuve. J'avoue, j'ai menti. Lorsque la police m'a appelé pour m'annoncer le meurtre perpétré sur ma mère, j'ai quitté l'hôtel et me suis rendu sur les lieux. En marchant sur le tapis de l'entrée, j'ai senti quelque chose sous mon pied. Le bouchon était dessous et je l'ai ramassé, comprenant qu'on ne me rendrait pas le stylo avant un bon bout de temps. Cet objet est important pour moi, vous le savez tous. Ce morceau du stylo n'avait aucun intérêt pour l'enquête, alors, oui, je l'ai subtilisé, rien de plus.

— Et Baptiste aurait lancé cette phrase, pourquoi ?

— Tu n'as qu'à le lui demander. »

Ses yeux sont plantés dans les miens. Je soutiens son regard dont la froideur me glace.

« Ça ne tient pas, Marc, et tu le sais. Baptiste a lancé cette phrase à ton intention et tu l'as parfaitement comprise, contrairement à nous. Tu es venu chez lui. Il t'attendait. Il s'était habillé avec soin pour partir dignement. Sans doute avait-il sorti et mis en évidence l'arme de son parrain. Toi tu es arrivé avec une bouteille de porto, le préféré de ta mère, en prétextant, peut-être, vouloir boire à sa mémoire. Tu as versé le vin dans deux verres, un vin préalable ment drogué. Tu as cassé ton verre sciemment pour ne pas boire. Je suis certaine que Baptiste n'a pas été dupe un instant. Il savait que tu venais pour récupérer le capuchon et pour le tuer. C'est tout ce qu'il attendait de toi. Que tu lui permettes de mourir, puisque lui ne trouvait pas le courage de le faire. Tu étais tellement sûr que la police ne chercherait rien, qu'elle confirmerait la thèse du suicide, que tu n'as même pas pris la précaution de repartir avec la bouteille droguée. Tu as juste mis ses empreintes dessus après avoir essuyé les tiennes. Après tout, le GHB prouvait seulement que Baptiste voulait ne pas renoncer à son geste. Il devait simplement avoir encore la force physique d'appuyer sur la détente et une faiblesse mentale suffisante pour ne pas reculer. Mais c'est toi qui as appuyé sur la détente. Était-il conscient quand tu lui as mis l'arme sur la tempe ? T'a-t-il regardé droit dans les yeux ? Mon Dieu, Marc ? Comment as-tu pu tuer cet homme ? »

Marc reste silencieux. Je passe une main lasse sur mon front. Puis il se redresse sur chaise.

« Toute ton histoire ne tient qu'à la condition que j'aie assassiné ma mère. Or c'est impossible puisque j'étais à mon hôtel. Donc je n'ai pas tué Beauchamp non plus. »

J'ai tellement envie de lui ôter du visage cette satisfaction qu'il affiche !

« Ta présence à l'hôtel, bien sûr ! Lorsque je suis allée chez toi, sur ton invitation entre parenthèses, il n'y avait pas de capuchon dans la vitrine ce soir-là...

— ... je te connais, tu aurais pu en tirer des conclusions malheureuses alors je l'en ai enlevé.

— Oui, je m'attendais à cette réponse. Passons. Lorsque je suis venue chez toi, je t'ai dit être passée à ton hôtel et que j'y avais croisé, invention de ma part, des clients mécontents.

— Je me le rappelle.

— Bien. Tu as enchaîné en me parlant des clients odieux surtout lorsqu'ils n'avaient pas accès à Internet.

— Peut-être.

— Or le concierge n'a fait état d'un incident de ce genre que le soir du meurtre. Si j'ai bonne mémoire, il a même ajouté que ça n'était pas arrivé depuis des mois.

— Simple déduction de ma part.

— Il a dit aussi avoir pensé que la porte de l'entrée s'était ouverte.

— Simple courant d'air.

— Ou alors tu es sorti de l'hôtel pendant que le concierge était aux prises avec ce client en mal de WiFi et il ne t'a pas vu.

— Hypothèse, supputation... irais-je jusqu'à fanfaronnade ou encore malveillance ?

— Va où tu veux. Mon scénario est le suivant. Arrivé à l'hôtel, tu cherches en vain ton stylo et tu supposes l'avoir oublié chez ta mère dans ta précipitation à enlever tes affaires. Comme elle ne doit pas encore être rentrée, tu penses avoir le temps d'aller le récupérer. Une fois sur place, tu te dis que finalement, il est peut-être temps d'avoir une explication avec elle. Alors tu décides de l'attendre. Elle arrive, te voit, s'aperçoit que tes affaires n'y sont plus et, en femme judicieuse, fait le rapprochement avec Béatrice. Béatrice, qu'elle vient d'ailleurs de croiser dans l'immeuble. J'imagine aisément combien elle a dû trouver ça drôle et combien il a dû lui être aisé de te tourner en ridicule une fois de plus. Une fois de trop. Est-ce ça le déclencheur ou le stylo que tu tenais dans ta main en le triturant comme à ton habitude et qu'elle a voulu saisir ? J'ai compris cette scène en voyant un paquet de croquettes pour chats finir pour moitié dans la main de chacun des enfants de ma sœur qui se le disputaient.

— Et maintenant des croquettes pour chats ! Cela se tient, évidemment, se moque Marc toujours imperturbable. Suis-je accusé de l'avoir éventré ? Me faut-il aussi un alibi pour ça ? »

Je poursuis sans faire cas de sa remarque.

« Elle empoigne le stylo. Ne le lâche pas. Est-ce que le capuchon te reste dans la main, tombe ou t'échappe plus tard ? Je ne sais pas. Quoi qu'il en soit, ta mère se retourne sans doute pour aller ouvrir la porte et te jeter dehors. Tu t'empares du premier objet à ta portée, le carafon en cristal, toujours à disposition sur la table basse entre le

salon et l'entrée. Et tu la frappes par-derrrière. Sous tes airs d'homme placide et soumis, tu peux faire montre de colère. Baptiste m'a raconté pour la guitare disloquée, jetée aux ordures. »

Marc éclate de rire.

« Ma guitare ? Bon sang, mais ça remonte au déluge ! Bébé, j'ai bien dû refuser de manger ma purée une ou deux fois. Tu as raison, je suis un vrai psychopathe !

— Quelque chose comme ça, en effet. Car il ne t'a pas suffi de l'assommer mortellement, tu l'as retournée et poignardée dans le cœur avec un coupe-papier. Quelle satisfaction as-tu éprouvée à ce moment-là ? T'es-tu dit qu'enfin elle était à ta merci là, clouée sans vie sur le sol ? Tu voulais voir son visage sans qu'elle puisse afficher cet air moqueur et supérieur qu'elle avait encore quelques minutes auparavant ? L'assommer par-derrrière n'était pas suffisant. Tu tenais à la voir de face en la poignardant car ce geste n'était pas dicté par la colère mais par la haine. C'est de la haine qui coule dans tes veines, Marc. De la haine qui confine à la folie. Tu m'as dit avoir joué au détective, toi aussi, pour connaître qui était la maîtresse de ton père. Mais tu ne t'es pas arrêté là. Tu n'as pas cessé de la suivre, cette pauvre femme, jusque dans sa maladie. J'ai su, par son médecin, qu'une femme était venue le voir à la mort d'Éloïse Teyssier. Une visiteuse médicale, disant être une amie de la famille mais un peu en froid avec sa fille. »

Béatrice se lève d'un bond et se jette contre le bureau du capitaine qui recule surpris par l'arrivée subite de la jeune femme. Par réflexe, le sergent lui saisit le bras.

« Mais elle va pas me lâcher, celle-là ! vitupère la furie. Capitaine, c'est Marc qui m'a obligée ! Marc m'a obligée à aller voir ce toubib à sa place afin de connaître l'état de santé exact de cette femme. Comme c'était pas mon secteur, j'ai dû m'arranger avec une collègue pour ne pas me faire étripier. Il m'a juste dit qu'elle venait de mourir la veille et le lieu de l'enterrement. Il n'a même pas voulu me donner la date en prétextant que je pourrais l'apprendre par le journal. J'ai rien fait de plus, j'vous jure que j'ai rien à voir avec tout ça ! »

Nous sommes tellement focalisés sur elle que nous ne voyons pas Hélène Chauvet s'approcher. C'est en entendant ma sœur crier que nous réalisons que l'infirmière se tient derrière Béatrice. Elle va pour l'empoigner par les cheveux quand le sergent, pour le coup bien placé,

la ceinture et la force à se calmer. Hélène halète et vocifère.

« Comment as-tu osé ? Comment as-tu osé ? C'était ma mère ! Ma pauvre mère ! Qu'est-ce que vous avez tous contre elle ? »

À présent, Hélène ne crie plus, ne gesticule plus. Elle ressemble à un pauvre pantin en larmes dans les bras de la policière qui cette fois la maintient pour ne pas qu'elle tombe. Moi, je n'ai d'yeux que pour Marc. Aucune réaction de sa part. Il semble ailleurs. Je comprends qu'il me faut enchaîner et vite.

« Tu n'as pas osé aller voir toi-même le médecin. Tu as préféré envoyer Béatrice qui, bien sûr, ne connaissait pas Hélène Chauvet à ce moment-là. Si le médecin avait rapporté ta visite à Éloïse Teyssier, elle aurait compris que c'était toi et aurait mis sa fille en garde. Et ça tu ne le voulais pas. Tu souhaitais garder un œil sur elles deux, mais dans l'ombre. Hélas, la pauvre femme venait de mourir et le médecin n'a pas jugé utile de parler à sa fille de cette étrange visiteuse médicale. Cette fille que tu connaissais puisque Béatrice a prétendu être une de ses amies avec laquelle elle avait eu des différends. Comment savais-tu qu'elle avait une fille ? Jamais tu ne nous en as parlé. Tu voulais que l'on continue d'ignorer à quel point tu étais bien renseigné sur la maîtresse de ton père. Quand Hélène Chauvet s'est installée en face de chez ta mère, tu as dû penser qu'elle fomentait quelque projet peu avouable. Peut-être as-tu même souhaité qu'elle fasse le sale boulot à ta place, qu'elle te débarrasse de cette mère encombrante ? Justement, la voilà qui se décide à engager Hélène Chauvet comme infirmière. Simplement pour qu'elle surveille sa tension... L'as-tu encouragée à la choisir, sachant qu'elle aimait avoir des gens à son service ? Une infirmière. Ça aurait dû être facile pour elle de se débarrasser de sa patiente. Mais les jours passent, ta mère est toujours en pleine forme. Et voilà qu'elle se mêle à présent de ta relation avec Béatrice ! Personne n'a le cran de se mettre en travers de sa route lorsqu'elle a décidé d'agir. Même cette infirmière qui la côtoie jour après jour ne trouve pas le courage de l'affronter, se contentant d'enlever pitoyablement les cactus que ta mère prend plaisir à déposer sur la tombe de la défunte.

— Cette femme est une gourde ! explose Marc. Une gourde et une lâche ! Elle laissait sa mère se faire humilier puis venait prendre la tension de l'autre, comme si de rien n'était ! Pauvre gourde ! Tu aurais dû l'étrangler de tes mains ! Mais madame Chaudron de Saint-Cyr

était trop forte ! Madame était si sûre d'elle que tout le monde disait amen au moindre de ses caprices. Même cette pauvre loque de Beauchamp faisait la carpe devant elle. Et pourquoi ? Pourquoi cette femme qui pourrissait la vie de tout le monde était à ce point crainte ? Je n'en sais fichtre rien ! Son assurance faisait barrage à toute velléité de révolte ou de simple opposition. Mais elle m'a humilié une fois de trop ! Elle a offert de l'argent à ma fiancée et bien sûr cette dinde vénale a accepté. »

Marc se retourne vers Béatrice, liquéfiée.

« Désolé chérie, mais si ta présence à mes côtés me flattait aux yeux de mes confrères, jamais je ne t'aurais épousée si ce n'est pour énerver ma mère. Je me suffis à moi-même, vois-tu. Tout le monde allait se moquer de moi, une fois encore. Car cette chère Béatrice avait déjà commencé à se vanter d'avoir été payée, par ma propre mère, pour me quitter. Dans le milieu médical, ça se serait répandu comme une traînée de poudre. Et à qui devais-je cette humiliation à grande échelle ? Pas à toi, ma chérie, personne n'était dupe de tes minauderies d'arriviste. Non. À ma mère ! Cette mère qui a pourri ma vie en gâchant celle de mon père. À cause d'elle, il s'est éloigné de moi. Et sur qui reportait-il sa tendresse ? Sur Éloïse Teyssier et sa gourde de fille ! Le plus beau geste qu'il a eu envers moi, c'est de m'offrir ce stylo avec mes initiales gravées dessus. C'est comme s'il me reconnaissait une deuxième fois, comme s'il affirmait aux yeux du monde avec ces simples initiales de mon prénom que j'existais, qui j'étais : Marc-Antoine, son fils. Mais Madame Mère, la grande Marie-Sophie, a de nouveau tout sali en riant de mon cadeau. Elle a sorti devant mon père qu'il aurait de la chance si sa nouille de fils arrivait à en ôter le capuchon ! Comme j'ai pu la haïr ! Comme je la hais encore ! »

Marc s'apaise soudain. Son visage se décrispe, ses yeux repartent dans un univers où lui seul a accès. Il s'efforce de se reprendre ; sa voix coule comme le murmure fantôme d'un torrent dompté.

« Alors, quand elle a voulu s'emparer de mon stylo, me crachant d'arrêter de jouer comme un gosse avec ce truc débile, il a bien fallu que je la fasse taire. »

Je prends ma chaise, l'approche de la sienne. Je devine la main de ma sœur qui saisit le bras de son mari. Le capitaine et le sergent sont aux abois. Moi, je suis sereine, seulement profondément triste.

« Pourquoi Baptiste ?

— Ma chère Nathalie. Vous faisiez la paire tous les deux. Sa mort te peine et je le regrette. Pour Baptiste, je n'avais guère le choix. Tu dois pouvoir me comprendre, n'est-ce pas ? En plus, c'est vrai. Il m'a quasiment mis l'arme dans la main. En tout cas, il me l'a désignée, du bout des doigts. Quand j'ai fait tomber le verre sur le coin de la table, sais-tu ce qu'il m'a dit ? « *Ce n'était pas utile, c'était un très beau verre.* » Je suis allé le jeter à la cuisine et quand je suis revenu, le capuchon du stylo était sur la table. Il avait bu tout le porto. Les yeux fermés, il m'a montré le pistolet et a murmuré : « *Ce sera bientôt fini, pour nous deux.* » J'ai appuyé le canon sur sa tempe et j'ai tiré. Je l'ai libéré et j'ai aimé penser qu'il m'avait, lui aussi, rendu libre. »

Épilogue

Le cimetière est particulièrement paisible en ce lundi matin. Je suis venue dire au revoir à mes parents, à Éloïse Teyssier aussi. Je lui ai même apporté une azalée en fleurs. Quelques pétales blancs, ourlés de rose, sont tombés sur le granit gris. Je les trouve jolies, ces taches de couleur tendre. Je vais remonter dans ma bétailière, rouler jusqu'à ma vie d'avant. Je ne suis plus tout à fait la même pourtant. Je n'ai pas pu partir dimanche comme prévu. Pas le courage de m'arracher au foyer de Claire et de sa famille. Elle leur a fait une belle surprise ma sœur, à ses enfants. Hier matin, elle est partie en catimini chez son amie Clotilde. Elle en est revenue en portant dans ses bras, non pas un, mais deux chatons ébouriffés et gigoteurs. Cette affaire l'a drôlement secouée pour en arriver à mettre en danger sa vie si bien organisée ! En vérité, elle ne sait plus quoi inventer pour mettre de la joie dans les yeux de ceux qu'elle aime. Quant à Jean-Pierre, il s'est mis au régime malgré lui. Un nœud lui noue l'estomac, il a perdu son bel entrain. Mais je ne suis pas inquiète, Claire saura apaiser son foyer. Elle est douée ma sœur, douée pour le bonheur, et j'aime à croire que c'est contagieux. Je repense à Marc. Il a cru que Baptiste lui offrait la liberté. Pauvre Marc ! Jamais Baptiste n'aurait laissé le meurtre de son amie impuni. S'il a choisi de lancer sa phrase devant le capitaine et moi, c'est pour qu'on en saisisse nous aussi le sens, tôt ou tard. Mais pas trop tôt. Vous avez réussi votre sortie, Baptiste ! Je n'arrive pas à m'en réjouir. Enfin ! Il est temps de laisser les morts reposer en paix sous les marronniers, dans le cœur des petites dames en noir qui viennent déposer des fleurs sur des plaques de granit gris. La vie continuera de s'immiscer dans ces lieux de silence au rythme tranquille des arbres qui reverdissent, des feuilles et des larmes qui tombent, des souvenirs qui refleurissent. Ma vie va reprendre son cours, un peu différemment cependant. J'envisage de venir m'installer

non loin de Claire. Pour le plaisir de me rapprocher d'elle et de mes neveux bien sûr, mais pas seulement. Michel Kerr et moi, nous nous sommes revus, samedi, autour d'un thé sans citron. Je crois que je l'apprécie et que c'est réciproque. Et puis, foin des euphémismes ! J'en suis amoureuse. Amoureuse d'un homme libre comme l'air. Un air bien doux ce matin. Un matin parfait pour tendre vers une vie nouvelle, une toile vierge où déposer les couleurs d'un tableau à imaginer.

Éditions de Noyelles, avec
l'autorisation des Éditions Nouvelles Plumes

123, boulevard de Grenelle, Paris

« Le Code de la propriété intellectuelle n'autorisant, aux termes des paragraphes 2 et 3 de l'article L. 122-5, d'une part, que les « copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » et, d'autre part, sous réserve du nom de l'auteur et de la source, que les « analyses et les courtes citations justifiées par le caractère critique, polémique, pédagogique, scientifique ou d'information », toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle, faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite (article L. 122-4). Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle. »

© Éditions Nouvelles Plumes, 2015.

Couverture : DPCOM

Crédit photo : GETTY | SHUTTERSTOCK

ISBN : 978-2-298-10529-2

Ce document numérique a été réalisé par [Nord Compo](#).